

UNIVERSITE DE PARIS — FACULTE DES LETTRES

ÉTUDE PHONÉTIQUE DES PARTICULES DE LA LANGUE CHINOISE

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE A LA

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

TING-MING TCHEN

ÉDITIONS HÉRAKLÈS

3, Rue Soufflot, 3

PARIS (5^e)

—
1938

*Thèse Paris
1938*



Digitized by the Internet Archive
in 2026

**Étude phonétique des particules
de la langue chinoise**

UNIVERSITE DE PARIS -- FACULTE DES LETTRES

ÉTUDE PHONÉTIQUE DES PARTICULES DE LA LANGUE CHINOISE

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE A LA

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

TING-MING TCHEN

ÉDITIONS HÉRAKLÈS

3, Rue Soufflot, 3

PARIS (5^e)

—
1938

*
42498.

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.



ERRATA

P. 4. — Note (2)	Voir Page	66
P. 32. — Note (1)	Voir Page	35
P. 33. — Note (1)	Voir Page	106
P. 38. — Note (2)	Voir Page	36
P. 40. — Note (1)	Cf. Pages	33, 38
P. 48. — Note (3)	Voir Page	27
P. 60. — 8 ^{me} ligne	Voir Page	17
P. 62. — Note (1)	Voir Page	71
P. 62. — Note (3)	Voir Page	82
P. 64. — 9 ^{me} ligne	Voir Page	142
P. 65. — Note (2)	Voir Page	76
P. 66. — Note (2)	Voir Page	140 cf. aussi 142
P. 68. — 1 ^{re} ligne	Voir Pages	34 et 60
P. 69. — Note (1)	Voir Page	143
Et quatrième ligne du texte ..	Voir Page	143
P. 71. — Note (1)	Cf. Page	64
P. 71. — Note (2)	Cf. note de la Page	64
P. 79. — Note (1)	Cf. Page	54
P. 81. — Dernière ligne	Voir Page	53
P. 82. — Note (1)	Cf. Page	62
P. 82. — Note (3)	Cf. Page	88
P. 83. — Note (1)	Cf. Page	20
Et 20 ^{me} ligne	Voir Page	140
P. 84. — Note (1)	Voir Page	140
P. 86. — Note (1)	Voir Page	140
P. 87. — Note (2)	Cf. Page	54
P. 95. — Note (2)	Voir Page	142
P. 96. — Note (1)	Voir Page	142
P. 111. — Note (1)	Voir Page	135
P. 113. — 6 ^{me} ligne	Voir Page	103
P. 116. — Note (1)	Voir Pages	98, 101 et 102
P. 116. — Note (3)	Voir Page	144
P. 132. — 15 ^{me} ligne	Voir Page	72
P. 134. — 12 ^{me} ligne	Voir Page	56
P. 141. — Note (4)	Voir Page	14
P. 143. — 1 ^{re} ligne	Voir Page	69
P. 145. —	Voir Pages	64, 66 et 95
P. 142. — 25 ^{me} ligne	Voir Page	140
P. 144. — 7 ^{me} ligne	Voir Page	116

AVANT-PROPOS

La présente étude a pour objet les particules de la langue chinoise. Dans ce travail, nous essayons de dégager quelques traits essentiels du système linguistique chinois. Ce qui fera apparaître la structure grammaticale et montrera le rôle important que joue la particule dans la phrase.

Nous constatons qu'une analyse de la langue chinoise, basée uniquement sur la comparaison avec les langues indo-européennes, ou portant simplement sur l'étude de la morphologie ou de la syntaxe, ne saurait dégager complètement les caractères fondamentaux de notre langue.

La méthode comparative, en effet, rapproche moins le chinois des autres langues qu'elle n'en indique la ligne particulière de développement. D'autre part, l'évolution d'une langue est déterminée par plusieurs facteurs importants : la phonétique, la morphologie et le vocabulaire y ont leur part. Il est donc nécessaire que notre recherche soit basée avant tout sur les rapports réciproques de ces trois éléments linguistiques.

De plus, le langage est dans une évolution perpétuelle. Chaque langue à un moment donné, est plus ou moins dans un état d'équilibre. Mais cet équilibre est

instable par le fait qu'il existe à l'intérieur du système linguistique des éléments opposés les uns aux autres. On opère ainsi sur des faits similaires, qu'il serait possible de rapprocher pour rétablir les vérités générales de l'ordre diachronique. Pourtant, les évolutions phonétiques et morphologiques de la langue chinoise ont été jusqu'ici surtout étudiées sur la langue ancienne, c'est-à-dire sur la langue écrite seulement. On a négligé plus ou moins l'évolution de la langue contemporaine et son rapport avec la langue parlée d'aujourd'hui.

Par conséquent, on ne peut pas traiter de la même façon à cet égard, une langue seulement écrite et une langue parlée et écrite à la fois. D'autre part, l'existence d'une série de difficultés et d'obstacles, particulièrement dans l'étude de la phonétique historique de la langue chinoise classique que nous allons exposer dans notre introduction, rend souvent vaines ou caduques des recherches qui sont basées uniquement sur la langue écrite.

En effet, l'étude de la phonétique diachronique du chinois ne peut arriver à un résultat satisfaisant qu'à l'aide de la phonétique synchronique. Il est notoire que celle-ci présente un intérêt de premier ordre pour l'étude de la phonétique diachronique. C'est donc dans ce sens que nous tenterons d'esquisser très sommairement dans notre introduction, le système linguistique du chinois pour dégager quelques traits généraux de sa structure. Notre intention n'est pourtant pas de poursuivre cette recherche jusque dans le détail, ce qui déborderait le cadre de cette thèse.

Un exposé comparé des particules dans les divers parlars modernes expliquerait mieux leurs différentes

nuances dans les phrases. La difficulté vient de ce que notre pays compte une infinité de dialectes et que la majorité des parlers est encore presque inconnue. Les enquêtes faites jusqu'ici par les phonéticiens chinois et les linguistes européens, particulièrement les missionnaires, nous ont paru insuffisantes. Un exposé complet des particules de ce vaste ensemble de parlers est donc impossible. C'est seulement d'après quelques documents incomplets récemment relevés dans le sud de la Chine et en ajoutant notre connaissance personnelle des dialectes du midi et de la langue pékinoise, que nous allons étudier du point de vue phonétique, logique, grammatical et psychologique, l'emploi des différentes particules dans la plupart des dialectes importants du sud et de l'extrême-sud, et nous les comparerons ensuite avec celles de la langue pékinoise.

La deuxième partie de notre travail, comprenant l'examen expérimental de diverses phrases, nous permettra de savoir si la hauteur musicale y joue un rôle dans l'expression d'une nuance particulière et s'il est possible de décrire un système tonal des particules dans les différents types de phrases.

Dans le champ restreint de nos recherches, nous limitons nos expériences à la langue pékinoise, représentant les dialectes du nord et au dialecte de Ning-Po, représentant les dialectes du sud.

La langue pékinoise est, depuis 1912, devenue langue nationale de la Chine (1), et était déjà parlée autrefois dans une grande partie de la région du nord, quatre

(1) Voir Fu Liu, *Les mouvements de la langue nationale en Chine*, p. 22.

fois plus vaste que les deux autres régions (sud et l'extrême-sud).

La raison pour laquelle nous n'avons pas choisi le dialecte de Shanghai comme représentant le parler du midi (1), c'est qu'il est un mélange de celui de Ning-Po et de Sou-Tseu. De plus, étant donné l'importance économique et commerciale de Shanghai, il a été aussi influencé par la langue officielle, parlée à Nang-King, centre politique le plus proche.

En outre, nous avons voulu étudier aussi un des dialectes de l'extrême-sud. L'enregistrement en a été déjà fait par un sujet cantonnais. Malheureusement nous avons découvert plus tard qu'ayant vécu longtemps à Péking, son propre parler avait été beaucoup influencé par la langue pékinoise. Notre travail a été ainsi retardé dans l'attente d'un bon témoin du dialecte de Canton.

Entre temps, après plusieurs discussions avec nos amis de l'extrême-sud vivant à Paris, nous avons découvert qu'il n'existe pas de particules proprement dites dans le dialecte de Canton. Dans ce dernier, en effet, les affixes sont en voie de devenir des particules (2). C'est que la plupart des dialectes de l'extrême-sud ont maintenu plus ou moins jusqu'à présent des phonèmes classiques, par le fait que ces régions étaient reculées et isolées, sans relations avec les autres.

D'autre part, dans quelques grandes villes de la région de l'extrême-sud, surtout dans les chefs-lieux des provinces, comme Kuang-Tseu, Fou-Tseu, par exemple,

(1) L'enregistrement des phrases du dialecte de Shanghai a été aussi fait par un sujet de Shanghai. Le résultat que nous avons obtenu, en ce qui concerne la hauteur musicale, est presque le même que celui du dialecte de Ning-Po.

(2) Voir chap. II, aperçu historique, p. 72.

l'influence de la langue pékinoise est très grande, surtout depuis vingt ans. Ainsi, dans ces parlers, on emploie de plus en plus les particules. Mais en réalité, elles ne sont que des emprunts à la langue pékinoise. C'est pourquoi nous pensons que l'étude expérimentale des particules dans les dialectes de l'extrême-sud ne donnerait pas grande valeur à ce travail.

Dans nos expériences, nous nous aidons d'un ning-ponais, M. Chang, docteur ès-science à l'Université de Paris, pour le dialecte de Ning-Po, et nous opérons sur nous-mêmes pour le pékinois (1).

Pour l'examen instrumental de l'intensité des particules dans les phrases, nous étudions seulement la langue pékinoise comme type.

En terminant, nous nous permettons d'exprimer notre profonde reconnaissance à notre Maître, M. P. Fouché, Professeur à la Sorbonne, Directeur de l'Institut de Phonétique. Nous avons acquis de précieuses connaissances sur la phonétique au cours de ces deux ans, grâce à ses conseils autorisés et à ses directives de travail. Nous sommes aussi très heureux d'exprimer notre profonde gratitude et nos sincères remerciements à M. le Professeur H. Maspero pour ses conseils judicieux et ses savantes observations. Notre reconnaissance va également à M. le Professeur J. Vendryes, Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, qui a bien voulu nous accorder la permission d'assister à ses cours de Linguistique Générale à l'Ecole Normale Supérieure, et à M. P. Pelliot, Professeur au Collège de France,

(1) Je suis né à Ning-Po, dans le midi de la Chine. Mais depuis l'âge de cinq ans jusqu'à mon arrivée en France, j'ai toujours vécu à Péking où j'ai fait mes études.

pour ses encouragements et ses renseignements. Nous adressons enfin nos remerciements à Mademoiselle M. Durand, Assistante de notre Institut, dont nous avons aussi maintes fois mis à profit les expériences et la méthode.

Nous nous faisons aussi un devoir de remercier M. Li Shou-Hwa, Président de la Commission Mixte des Œuvres Franco-Chinoises, Vice-Président de l'Académie Nationale de Peiping, et M. Li Ling-Yu, Recteur de l'Université Franco-Chinoise de Peiping, qui nous ont encouragé à poursuivre nos études à Paris. Nous nous permettons d'exprimer également nos sentiments reconnaissants à M. G. Dubarbier, Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon, Secrétaire Général de l'Association Universitaire Franco-Chinoise ; grâce à sa générosité et à sa haute bienveillance, nous avons obtenu une subvention de l'Institut Franco-Chinois de l'Université de Lyon, pour l'impression de cette thèse.

LES TRANSCRIPTIONS PHONÉTIQUES

La plupart des signes phonétiques que nous utilisons dans cet ouvrage sont adaptés du système international de l'alphabet phonétique. Afin d'éviter les signes compliqués et de faciliter la graphie, nous en remplaçons quelques-uns par des signes plus simples, et nous indiquons ces signes qui correspondent à ceux du système international (abrégé en S. I.) pour permettre de comparer.

a = a antérieur : patte (français).

a = a postérieur : pâte (français).

- b* = b fr : *balle*.
d = d fr : *droit*.
e = fermé : *délégué* (français).
ē = e ouvert : *père* (français).
 * *ê* = e postérieur correspond à ɤ du S. I.
ə = e renversé, voyelle neutre.
f = f fr : *frère*.
g = g fr : *gâteau*.
gn = gn fr : *agneau*.
 * *h* = entre *ch* allemand de *buch* et *h* anglais de *how*,
 ce signe correspond à x du S. I.
H = h sonor correspond à ɣ du S. I.
i = i fr : *pipe*.
j = yod fr : *fille*.
k = k fr : *carotte*.
k' = k ang : *cat*.
l = l fr : *liberté*.
m = m fr : *maman*.
n = n fr : *nord*.
ng = ng ang : *sing* (ce signe correspond à ŋ du
 S. I.).
o = o fermé : *pot* (fr.).
o = o ouvert : *corps* (fr.).
p = p fr : *papa*.
p' = p ang : *part*.
 * *r* = r américain : *bird*.
s = s fr : *savoir*.
ʃ = ch fr : *cheval*.
 * *ʂ* = s rétroflexe correspond à ʂ du S. I.
 * *sh* = s alvéole-palatal correspond à ɕ du S. I.
t = t fr : *table*.
t' = t ang : *tired*.

- * tc = explosive, la position de la langue correspond à celle de la nasale du français *gn* (ce signe correspond à $t \text{ } \zeta$ du S. I.).
- * $t'e$ = tc aspiré (correspond à $t' \text{ } \zeta$ du S. I.).
- * $t\check{s}$ = dental-retroflexe (correspond à $t \text{ } \zeta$ du S. I.).
- * $t's$ = $t\check{s}$ aspiré (correspond à $t' \text{ } \zeta$ du S. I.).
- ts = ts ang : *its*.
- $t's$ = ts aspiré.
- u = ou fr : *cou*.
- v = v fr : *vie*.
- w = oué fr : *oui*.
- y = u fr : *pur*.
- * z = l à rebours ressemble à *ge* français de *genoux*.
- $\text{ } \zeta$ = s sonor : *zone* (français).
- ' indique le phonème aspiré, exemple : p' , t' .
- $\sim$ indique le phonème nasal.
- indique le phonème long.
- / indique le ton montant.
- \ indique le ton descendant.
- $\vee$ indique le ton montant-descendant.
- $\wedge$ indique le ton descendant-montant.

* Pour les explications de ces dix phénomènes particuliers de la langue chinoise, voir Fu Liu, *Les mouvements de la langue nationale en Chine*, p. 25-26.

INTRODUCTION

LE CHINOIS EST-IL UNE LANGUE MONOSYLLABIQUE ?

I. — CONTRADICTION ENTRE LA LANGUE PARLÉE ET LA LANGUE ÉCRITE

Le chinois est jusqu'ici considéré comme un type de langue monosyllabique ou isolante. On entend par là une langue dont chaque mot ne contient qu'une syllabe et dont la phrase est formée par la juxtaposition de mots-racines invariables. Si cette définition est correcte, combien il serait imprudent de dire que le chinois est une langue de ce genre !

On constate tout d'abord dans le chinois, comme dans les autres langues, que les phonèmes d'une phrase parlée ne restent jamais purement juxtaposés. C'est-à-dire qu'on entend des groupes de sons, mais non syllabe par syllabe. Ce qui signifie qu'au point de vue phonétique, l'expression « monosyllabisme » ne peut s'appliquer au langage humain, tant pour le chinois que pour les autres langues du monde.

L'idée de définir le « monosyllabisme » de la langue chinoise est venue d'une fausse considération sur l'écriture chinoise, parce qu'elle est basée uniquement sur la langue écrite. Tout le monde sait que l'écriture chinoise est jusqu'ici composée soit purement de signes idéographiques, soit de signes idéogrammes-phonétiques. Chacun de ces signes ne représente qu'une syllabe dans la langue parlée. Ce qui donne au chinois écrit l'aspect de langue isolante. Pourtant il faut savoir que chaque caractère chinois représenté dans la langue écrite ne constitue pas un mot proprement dit. Au contraire, un seul mot est représenté souvent par deux ou plusieurs caractères dans la langue écrite. Ce qui veut dire que la plupart des mots chinois sont composés de polysyllabes. Soit une phrase telle que :

我們昨天到了上海

[*wo-men tswō-t'ien tao-liau sang-hai*]

nous décomposons cette phrase et nous obtenons : *wo-men* : nous, *tswo-t'ien* : hier, *tao-liau* : arriver, affixe du passé, *ang-hai* : Shanghai, qui veut dire : nous sommes arrivés hier à Shanghai. Dans cette phrase, il y a 8 caractères, mais on ne compte que 4 mots. Parce que chaque mot est composé d'un dissyllabe. Néanmoins un seul caractère ne peut représenter qu'une syllabe par le fait que l'écriture chinoise, en effet n'est pas alphabétique, mais syllabique.

Tel est le fait qui nous montre une contradiction entre la langue parlée et la langue écrite. C'est donc par cette contradiction des deux éléments opposés à l'intérieur du système linguistique que se manifeste une ten-

dance toute particulière dans l'évolution de la langue chinoise. Il n'est pas étonnant, par conséquent, qu'il y ait toujours une distance extrême entre la langue écrite et la langue parlée.

Fait qui déjà marque entre le *wen-yen* (langue écrite avec style ancien) et la langue parlée moderne une différence remarquable. En *wen-yen*, par exemple, dans une phrase telle que :

群鴉入林

t'cyn ia zou lin

(mot à mot, troupe, corbeaux, entrer, forêt).

Chaque mot est représenté par un caractère isolé. Lorsque cette phrase est traduite en langue parlée, chaque mot est représenté par deux syllabes qui, dans la langue écrite moderne (*pai hwa wen*), sont aussi indiqués par deux caractères :

一群老鴉飛進一個樹林

[*i-t'cyn lau-ia fei-tcin i-kê su-lin*]

« une troupe (de) corbeaux entrent en volant (dans) une forêt ».

Evidemment, nous ne savons plus comment cette phrase était exprimée dans la langue parlée ancienne. Toutefois, nous pouvons dire que le *wen-yen* ne représente pas exactement la langue parlée ancienne. Par exemple, la plupart des mots dans la langue parlée étaient depuis longtemps composés de polysyllabes, alors que dans la langue écrite, chaque mot restait représenté par un seul caractère, qui ne représentait qu'une

syllabe. Par suite de l'évolution constante de la langue parlée, les mots monosyllabiques ont au fur et à mesure disparu. La langue écrite est devenue complètement étrangère à la langue parlée. Et c'est donc pour cette raison que le mouvement réformiste de la langue écrite (1) se proposait de remplacer le *wen-yen* par le *pai hwa wen* (la langue écrite moderne). C'est-à-dire qu'il s'efforçait de rapprocher la langue écrite de la langue parlée. Cette réforme consiste d'une part, dans la transformation des mots représentés dans le *wen-yen* par des caractères uniques, en deux ou trois caractères selon les mots qui sont composés en deux ou trois syllabes dans la langue parlée; d'autre part, il recherchait dans l'écriture l'expression aussi fidèle que possible de la langue parlée. Ce fait nous montre comment la langue parlée agit sur la langue écrite. Pourtant cela ne veut pas dire que cette dernière n'exerce aucune influence sur la première. Au contraire, nous constatons que depuis la naissance de l'écriture idéographique jusqu'à nos jours, la langue écrite est un obstacle perpétuel au développement de la langue parlée. Il ne fait aucun doute que sans l'asservissement de l'écriture idéographique, la langue moderne ne serait pas restée dans l'état actuel. On doit même reconnaître que le conflit des deux langues ne pourra être réduit tant qu'existera le système actuel de l'écriture chinoise. Les faits nous prouvent déjà nettement que depuis la réforme de la langue écrite moder-

(1) Le mouvement réformiste de la langue écrite moderne survenant au moment de la révolution littéraire de 1918 avait pour but l'unification de la langue commune et de la langue écrite. Ce mouvement était dirigé par MM. les professeurs de l'Université nationale de Péking, Dr. Hou-She et Liu Fu. Pour le détail, voir Liu Fu : *Les mouvements de la langue nationale en Chine*, passim.

ne, durant ces dernières années, une nouvelle tendance de séparation et de désarroi se manifeste entre les deux langues. C'est que, d'une part, le *wen-yen*, par sa clarté visuelle et sa simplicité d'écriture (1), s'introduit encore dans la langue écrite moderne ; d'autre part, malgré l'obstacle de la langue écrite, la langue parlée évolue sans cesse.

Cette évolution divergente s'explique par la présence de deux forces opposées à l'intérieur du système linguistique du chinois : l'une, la force dite révolutionnaire, représente la langue parlée qui tend à devenir une langue polysyllabique et agglutinante ; l'autre, la force conservatrice, est représentée par la langue écrite qui tend à maintenir dans son état actuel, tout en simplifiant la langue parlée, et rend ainsi difficile le développement de celle-ci.

La tendance évolutive de la langue parlée n'a pour tâche que de faciliter la compréhension et de rendre pratique le langage en tant qu'instrument linguistique.

Car, en chinois, une même syllabe peut représenter plusieurs dizaines de mots dont le changement de sens dépend du mouvement musical. Ce système n'est donc pas pratique. Dans la langue pékinoise, par exemple, il n'existe en principe que quatre tons différents (2). Ainsi chaque syllabe de même ton représente encore plusieurs mots de sens différents. S'il n'y avait pas de groupement de syllabes, c'est-à-dire, si les mots étaient tous

(1) Parce que un mot composé de deux ou trois syllabes dans la langue parlée peut être abrégé en un caractère dans le *wen-yen* ; tandis que la langue écrite moderne (*pai hwa wen*) représente ce mot par deux ou trois caractères.

(2) Il existe encore un ton léger dans la langue pékinoise. Voir Fu Liu, *Etude expérimentale sur les tons du chinois*, p. 78.

des monosyllabes, il serait impossible de se faire comprendre. Telles sont les raisons pour lesquelles la langue parlée évolue toujours dans le sens du « polysyllabisme ». Un caractère remarquable de cette évolution est que l'augmentation des mots polysyllabiques a diminué le rôle des tons dans la langue chinoise moderne.

La langue écrite, tout au contraire, tend à maintenir son état simple. Or, le système de l'écriture chinoise, s'il ne nous renseigne pas sur la prononciation du mot, en marque plus ou moins le sens. Ce qui rend possible des abréviations et une concision presque artificielle dans la langue écrite. De plus, la difficulté et la multiplicité des signes idéographiques sont aussi des raisons pour lesquelles la langue écrite tend à simplifier et à abrégé les mots qui sont représentés en polysyllabes dans la langue parlée. En un mot, la langue écrite veut rendre la phrase la plus simple possible.

C'est donc toujours à travers cette opposition irréductible entre la langue parlée et la langue écrite que s'est faite l'évolution de notre langage.

II. — « POLYSYLLABISME » DANS LA LANGUE PARLÉE ANCIENNE

Nous essaierons de mettre en relief certains faits qui ont été jusqu'ici négligés par nos philologues, afin de prouver qu'il y a possibilité de phonèmes polysyllabiques dans la langue parlée ancienne. Le but secondaire de cette étude est de montrer la contradiction qui régnait, à l'époque ancienne, entre la langue parlée et la langue écrite.

Les recherches scientifiques des grands savants du XVII^{me} au XIX^{me} siècle et des philologues modernes en Chine ont apporté beaucoup de lumière sur l'évolution de la langue chinoise, tant au point de vue philologique qu'au point de vue phonétique. Toutefois nous sommes encore loin d'avoir découvert, même dans ses grands traits, l'état ancien de la langue parlée.

La difficulté est que l'évolution de la langue chinoise s'étend sur une période d'au moins 3.000 ans (1). D'après l'histoire ancienne (2), nos trois dynasties de l'époque classique : *Shia, Sang, Tseu* (du XX^{me} siècle au III^{me} siècle avant J.-C.) représentaient trois peuples, qui parlaient probablement trois langues différentes. L'écriture était peut-être la même, mais la prononciation était certainement différente. Malheureusement nous n'avons aucun document pour étudier cette question. Nous savons pourtant, d'après ce que l'histoire nous enseigne, que depuis ces trois dynasties de l'époque classique, l'influence des peuples étrangers a été assez grande (3).

D'autre part, l'extension géographique de la Chine a produit et produit encore une quantité de dialectes. Ces divers parlers ont chacun leur évolution particulière. Mais en même temps, ils se sont influencés réciproquement. Si nous prenons le livre de Yang Shong,

(1) Avant l'apparition d'un système d'écriture, on a déjà commencé par transcrire des idées. L'écriture apparaît à une époque où la civilisation d'un peuple est assez avancée. Aussi, la découverte des inscriptions sur les os de l'époque de *Ying* (1766-1122 A. J.) nous permet d'affirmer que la langue chinoise a une histoire beaucoup plus ancienne que l'écriture. Pour le détail, voir Karlgren, *Sound and symbol in Chinese*, p. 15, et le même auteur, *Philology and ancient China*.

(2) Voir Lou Kan-Jou, *Histoire sociale de l'époque Tcheou*, p. 42 : « ...Dans la Chine ancienne, il y avait plusieurs peuples plus ou moins indépendants les uns des autres ».

(3) Par exemple, la langue de *Shien-Pei* à l'époque de *Pei-Wei* (3^{me} siècle), celle de *Ny-tsen* à l'époque de *Tcing* (10^{me} siècle), etc.

« *Fang-Yen* », sur les différentes prononciations des dialectes, nous nous rendons compte combien les dialectes qui existaient au premier siècle avant J.-C. (1) avaient des prononciations différentes. Mais tous ces phonèmes anciens qu'il a indiqués ont complètement changé dans les parlars modernes.

A côté de ces causes d'évolution dites externes, il en est d'internes qui ne sont pas moins importantes. Ce sont celles qui affectent la morphologie et la phonétique.

Or, selon le système idéographique de l'écriture chinoise, le mot est représenté par un signe unique et étranger au son dont il se compose. Il est vrai que la plupart des signes idéographiques détournés de leur valeur première finissent par représenter des sons isolés (2). Mais en réalité, ce sont des signes ne représentant pas exactement la prononciation qu'ils indiquent. Par suite de l'évolution incessante de la langue parlée, la graphie finit par ne plus correspondre à ce qu'elle devrait représenter.

D'autre part, en raison du grand nombre de dialectes qui existent en Chine, une langue écrite, spécialement issue de la langue pensée, a l'avantage de pouvoir être lue par des gens qui parlent des dialectes différents (3). Cependant l'existence d'une différence remar-

(1) D'après une lettre de l'auteur de *Fang-Yen* (*les dialectes*) à son ami *Liu Shing*, son ouvrage fut commencé la onzième année avant J. C. et achevé la dix-huitième année après J. C., durant 28 à 29 ans.

(2) Il existe depuis longtemps des signes idéogrammes-phonétiques, cela tient sans doute aux insuffisances de cette écriture pour représenter la parole.

(3) Quand un homme qui parle un dialecte quelconque, en lisant un texte, que ce soit en *Wen-Yen* (langue écrite avec style ancien) ou en *Pai-Hwa-Wen* (langue écrite moderne), est incompréhensible pour un homme qui parle un dialecte différent. Pourtant tous les deux peuvent lire ce texte sans inconvénient.

quable entre la prononciation de la lecture et celle de la conversation courante, tant dans les divers parlers modernes que dans la langue officielle d'aujourd'hui (1). nous prouve qu'il existait aussi des prononciations différentes dans les parlers anciens. C'est ce qui signifie que la langue écrite était depuis longtemps très éloignée de la langue parlée.

Il faut signaler d'ailleurs que la langue écrite a toujours été réservée à une minorité de savants, d'hommes lettrés. L'introduction de la langue usuelle dans la langue écrite était considérée comme chose vulgaire et inadmissible par cette aristocratie littéraire qui s'efforçait même de rendre la phrase simple, la plus éloignée possible de la langue parlée. Aussi tout ce qu'elle introduisait de mots savants, de style archaïque, de grammaire classique dans la langue écrite était tout à fait étranger à la langue parlée populaire (2).

De ce fait, s'il faut distinguer dans les langues indo-européennes, la langue littéraire, la langue écrite et la langue courante ; en chinois, il n'existait pas, avant la réforme de style moderne (3), de langue commune ; mais seule la langue littéraire, qui est une langue spéciale pour lettrés, s'opposait à la langue populaire. Aussi nous est-il impossible de trouver la moindre trace de la langue parlée ancienne dans les textes classiques. Par conséquent la recherche de la langue parlée à l'état ancien présente des difficultés insurmontables.

(1) Voir Wang-Li : *Une prononciation de Po-Pei*, p. 90

(2) Comme la langue écrite ne peut être contrôlée par la langue parlée, les écrivains peuvent écrire ce qui leur plaît. Ainsi relève-t-on souvent des termes impropres et des phrases simples dont la structure grammaticale est très défectueuse.

(3) Voir Fu Liu : *Les mouvements de la langue nationale en Chine*.

Dans cette étude, tel n'est pas notre but. Nous voulons seulement rechercher s'il existe quelques indices qui nous permettent de supposer que la langue parlée ancienne était aussi polysyllabique.

Avant de traiter cette question, il est utile d'étudier un peu les recherches des philologues modernes sur l'existence de groupements consonantiques dans la langue parlée ancienne (1). Ce problème est relevé par les recherches sur les mots populaires dans les textes anciens et dans les parlers modernes, par l'étude de la combinaison des signes idéogrammes-phonétiques, et par la comparaison avec les autres langues de l'Asie centrale. Cette étude a abouti au résultat suivant : dans la langue parlée ancienne existaient les groupements consonantiques suivants :

Occlusives + liquides

bl *pl*

dl *tl*

gl *kl*

sifflantes + liquides

ʒl *sl*

nasales + liquides

ml

Il n'est donc pas important de développer cette question à fond (2), nous ne citons ici qu'un exemple afin de montrer comment s'est transformé le groupement

(1) Les sinologues européens ont d'abord signalé ce phénomène. Voir surtout M. Maspero : *Le dialecte des Tch'ang-Ngan sous les T'angs*, dans *Le Bulletin de l'Ecole française de l'Extrême-Orient*, XX, p. 22, N° 1, 1920.

(2) Pour détails, voir Ling Yu-Tang : *Quelques problèmes linguistiques du chinois*, p. 11.

consonantique en polysyllabe au cours de l'évolution de la langue ancienne.

D'après un article de M. LING YU-TANG, sur l'étude des groupements consonantiques dans la langue classique (1), le mot *k'ulong* de la langue pékinoise qui signifie *trou* était *klong* dans la langue parlée classique. Nous trouvons encore sa trace dans la langue siamoise par exemple, le mot *klong* signifie *vide* et *kuang*, *large* (2), etc. Ce sont des mots venus du vieux chinois, *klong* (3).

Aujourd'hui il existe dans la langue parlée deux prononciations différentes de ce mot : la prononciation de la lecture : *k'ong*, et la prononciation de la conversation courante : *k'ulong*. Au point de vue phonétique, le premier phénomène consiste dans la transformation du groupement consonantique en une syllabe simple, tandis que dans le deuxième phénomène, il s'est produit une segmentation de la voyelle après la consonne occlusive. Cependant il est fort douteux d'affirmer que les causes phonétiques expliquent cette évolution du groupement consonantique. Il est bien probable que ce phénomène est dû à l'influence de la langue écrite.

Or, bien que ce groupement consonantique existât dans la langue parlée classique, l'écriture syllabique était incapable de le transcrire. Parce que chaque caractère de l'écriture chinoise ne notant qu'une syllabe simple. Par conséquent, le groupement consonantique était primitivement représenté dans la langue écrite par un seul caractère, ce qui n'était pas conforme à la langue

(1) Voir Ling Yu-Tang : *quelques problèmes linguistiques du chinois* p.11

(2) Dans la langue pékinoise, *kuang* signifie aussi *large*.

(3) L'importance du rapport étroit qui a existé entre le chinois et le siamois est souligné par M. Maspéro dans l'article cité précédemment.

parlée. Ensuite on l'a transcrit au moyen de deux caractères qui ne représentaient pas encore le groupement consonantique, mais seulement un dissyllabe.

C'est ainsi que le mot *klong* (trou), par exemple, était représenté dans la langue écrite classique par un seul caractère : 孔 que l'on prononce actuellement *k'ong*. C'est seulement dans un texte du XI^m^e siècle (1) que l'on trouve ce mot *klong* de la langue classique représenté par deux caractères : 窟窿 que l'on prononce en *k'ulong* et qui constitue l'étape de transformation du groupement consonantique en polysyllabe.

Pour confirmer ce fait, il est utile de citer quelques exemples analogues dans la langue moderne. Par exemple, des noms propres qui sont composés dans les langues indo-européennes de groupements consonantiques, lorsque la langue chinoise les a empruntés, la trace des groupements consonantiques a disparu, et chaque groupe combiné est devenu un dissyllabe. Les mots tels que : *France*, *England* (Angleterre) sont en chinois *Fa-lén-Shi*, *Ing-kə-lén*. (*fran* > *falén*, *glan* > *kəlén*). On peut dire que c'est à cause du système phonétique moderne qui ignore les groupements consonantiques. Pourtant cette transformation est plus ou moins déterminée par l'influence de la langue écrite. Car, les mots que nous avons cités ci-dessus, *Fa-lén-shi* et *Ing-kə-lén* sont représentés dans la langue écrite, chaque mots par trois caractères :

France 法 蘭 西 England 英 格 蘭

et chaque caractère ne représente qu'une syllabe simple.

(1) Voir *Essay de Son Tcing-Wen* (*Song tcing-Wen pi tci*).

Tous ces faits nous montrent une fois de plus que l'opposition entre la langue écrite et la langue parlée existait déjà à l'époque classique et que le monosyllabisme de l'écriture chinoise ne peut s'adapter à la langue parlée.

Cependant, la tendance polysyllabique de la langue parlée classique apparaît déjà clairement dans la langue écrite ancienne. Le fait est que quelques textes depuis le III^me siècle avant notre ère, nous montrent qu'il existait déjà des mots polysyllabiques dans la langue parlée.

Par exemple, dans *le dialecte (fang-yen)* que nous avons mentionné plus haut, l'auteur YANG-SHONG nous a signalé que le mot 𠂔 qui veut dire *voir* est prononcé à Wu (au sud de la Chine) *lo* et *mulo* (1).

Dans un dictionnaire classique du premier siècle, *Swo-wen*, l'auteur SHU-SEN a écrit : « On prononce le *pinceau*, « *pi* » dans les régions du centre (à *T'cen*), « *peli* » dans les régions du sud (à *wu*) et « *fe* » dans le nord (à *Yen*) (2).

En dehors de ces documents, si peu soient-ils, qui indiquent directement le phénomène polysyllabique de la langue parlée classique, nous trouvons aussi, dans les textes anciens, des mots composés de deux caractères, c'est-à-dire des mots polysyllabiques.

Wang Kwo-Wei, le grand philologue moderne de la Chine, nous a fourni beaucoup d'exemples dans deux lettres à ses amis (3) où il traitait des mots polysylla-

(1) Voir Yang Shong, *Fang-Yen*, (les dialectes), ch. 6.

(2) L'auteur de *Swo-wen* est du premier siècle.

(3) Voir Wang Kwo-Wei, *Kuang-t'ang-t'ei-l'ing* (les œuvres complètes de Wang Kwo-Wei), vol. II.

biques dans les textes anciens depuis le VIII^{me} siècle avant J.-C.

Dans un article intitulé *l'Etude des mots dissyllabes dans la langue ancienne*, un de nos grands philologues du XIX^{me} siècle, TCEN YAO-T' IEN a donné aussi beaucoup d'exemples de mots dissyllabes qu'il a trouvés dans les textes classiques. Par exemple (1) :

<i>Fu-tsy</i>	Lotus (2).
<i>Lo-ku</i>	Grenouille.
<i>Ku-to</i>	Bouton fleur.
<i>K'e-tu</i>	Têtard (3).

Toutes ces recherches nous prouvent qu'à l'époque ancienne, non seulement le phénomène polysyllabique existait dans la langue parlée, mais encore que celle-ci a obligé la langue écrite à s'adapter à ce système. Il va sans dire que les textes classiques ne peuvent pas représenter exactement la langue parlée ancienne. Pourtant ils nous permettent de penser qu'il existait des mots polysyllabiques dans la langue parlée.

On remarque, d'autre part, que plus l'époque d'un texte est proche de nous, plus nous y trouvons de mots représentés par deux caractères. Cela veut dire : plus la langue a évolué, plus la langue écrite s'est isolée et plus les mots savants en monosyllabes sont obligés de se transformer en deux caractères pour s'adapter à la langue parlée.

Doit-on conclure de tous ces faits que la langue par-

(1) Cet article inédit a paru seulement en 1930 dans le journal *Shang-Pao* de Shanghai.

(2) Tous ces mots sont transcrits selon la prononciation moderne.

(3) Voir aussi un article de Wei Tsien-Kong, intitulé « *L'étude phonétique sur l'évolution du mot « k'e-tou* », dans la *Revue de l'Ecole Normale supérieure de Péking*, vol. 2, 1930.

lée ancienne, tout comme celle d'aujourd'hui, était une langue polysyllabique ; mais que son développement a été plus ou moins entravé par la langue écrite et que ses tendances au « polysyllabisme » ont été masquées par l'écriture idéographique ?

III. — COMBINAISON DES SYLLABES SIGNIFICATIVES

Comme nous l'avons dit plus haut, la langue parlée moderne existe, par le groupements des syllabes, à l'état purement polysyllabique. Pour pousser cette question plus loin, il est nécessaire d'analyser comment et de quelle façon les mots se composent en polysyllabes.

Nous insistons tout d'abord sur la combinaison des syllabes significatives. Ce nom est donné à la combinaison de deux syllabes qui, autrefois, étaient représentées chacune par un caractère dans la langue écrite et qui avaient chacune leur sens particulier. Mais elles ne sont plus employées isolément dans la langue parlée. Actuellement les deux syllabes sont représentées aussi par deux caractères dans la langue écrite. Cette combinaison de syllabes significatives n'a pour but que de transformer les mots monosyllabiques en polysyllabes. Prenons quelques exemples :

Le seul caractère 意 (i) signifie *idée* dans le *wen-yen*, et il est composé au moyen du caractère 思 (sə) qui veut dire *pensée*. Les deux syllabes réunies : i-sə, représentent le mot *idée* dans la langue parlée.

De même, la syllabe : sə n'est plus employée isolément dans la langue parlée, elle est combinée avec une autre syllabe : shiang qui signifie *songer*. Les deux syl-

labe : *sə-shiang* représentent le mot *pensée* dans la langue parlée.

D'autre côté, la syllabe : *i* mise en composition avec *tcien*, qui signifie *voir*, aboutit à la formation du mot : *i-tcien*, qui veut dire *l'opinion* dans la langue parlée.

On voit ainsi que chaque mot est représenté par deux caractères dans la langue écrite d'aujourd'hui :

意思 *i-sə* idée

思想 *sə-shiang* pensée, doctrine.

意見 *i-tcien* opinion.

Pour que deux caractères puissent servir à former un mot, il faut qu'ils aient tous deux dans la langue écrite un sens commun ou analogue (1), car lorsque les deux éléments entrent en composition, l'un des deux perd plus ou moins son sens propre. Par exemple, le mot *kuang-ming* signifie *la clarté* dans la langue parlée. Le sens propre du premier caractère est *lumière* (*kuang*) et le deuxième seul (*ming*), représente le mot *clarté* dans le *wen-yen*. Lorsque les deux se composent en un mot, le premier perd complètement son sens propre. Quand on entend ces deux syllabes : *kuang-ming*, on ne pense pas au sens de *lumière*, mais seulement à celui de *clarté*.

Ce procédé de combinaison des syllabes significatives est très fréquent dans la langue moderne. Cela explique que les mots, pour la plus grande partie, sont composés de polysyllabes.

(1) Il existe aussi des mots composés où les deux termes composés ont un sens opposé. Par exemple : *ton-shi* (est-ouest) qui veut dire : *la chose*.

On objecte encore que de tels mots sont des mots composés, formés de deux éléments ayant chacun son sens propre. Mais une telle observation ne peut être basée que sur l'étude de la langue écrite où le mot est représenté par deux caractères qui, en réalité, correspondent dans la langue parlée à deux syllabes composant un mot unique.

Nous pouvons encore fournir des preuves plus remarquables en empruntant des exemples aux mots dits « inséparables », soit le mot *kouter* qui veut dire *Le bouton fleur*, ou encore les mots *p'ip'a* « la guitare », *k'êtou* « le têtard », *kouton* « l'antiquité », etc. Pour ces mots, même dans la langue écrite, les deux caractères qui les composent ne peuvent jamais être séparés sous peine de perdre tous deux leur sens. C'est-à-dire que chacun des deux, isolé, n'a aucun sens propre, pas plus dans la langue parlée que dans la langue écrite. Il est certain que les mots *kouter* (bouton fleur) et *p'ip'a* (guitare) existaient depuis longtemps déjà dans la langue parlée ; les caractères ont été inventés plus tard dans la langue écrite pour transcrire les faits de la langue parlée.

Passons maintenant au cas de la juxtaposition de deux syllabes de sens différents pour créer un nouveau mot de sens particulier : la syllabe *šou* signifie *la main*, on lui adjoint la syllabe *t'au* qui veut dire *couvrir*. Les deux syllabes réunies *šou-t'au* représentent le mot *gants*. De même, *šou-tcyen* signifiant *le mouchoir*, est composé de *šou* (main) et de *tcyen* (quelque chose en soie), etc.

Les mots composés, malgré la présence de deux termes, donnent cependant l'impression d'un sens unique.

Quand on entend un mot, par exemple *k'êt'ing*, l'esprit ne s'arrête pas d'abord sur *k'ê* (les invités), ensuite sur *t'ing* (la salle), mais il traduit tout de suite une idée unique : *la salle pour les invités* (salle de réception).

Il est d'ailleurs instructif de faire une comparaison avec les langues indo-européennes. Nous y trouvons la même combinaison de syllabes significatives. L'anglais surtout présente de nombreux exemples analogues : le rapport entre deux termes d'un nom composé, marqué généralement par les prépositions « à » ou « de » en français, est exprimé par une inversion, et le premier des deux mots devenant adjectif reste invariable. C'est donc le même système de combinaisons qu'en chinois. Par exemple : *tea-pot* (théière), *ink-stand* (bouteille d'encre), *tooth-brush* (brosse à dents), *news-paper* (journal) etc., se traduisent dans la langue chinoise par : *t'sa-hu* (composé de *thé* et de *pot*), *moʒwei-p'ing* (l'encre-bouteille), *ia-šwa* (dents-brosse) et *shingwen-tsə* (nouvelles-papier).

De même, en chinois : *kung* veut dire *le travail* (1) ; on lui ajoute la syllabe *zen*, qui signifie *l'homme*, *kung-zen* veut dire *ouvrier*. La formation de ce mot répond exactement à celle du mot anglais *workman*. Ainsi que le mot *workshop* ou *workroom* (atelier) est aussi comparable avec le mot *kung-tswəʒ* (travail-chambre). Mais en chinois le mot *kung* (travail) peut être composé encore des mots suivants :

kung-yé (travail-entreprise) = l'industrie.

kung-t'šang (travail-établissement) = l'usine.

(1) Ce mot ne s'emploie pas isolément dans la langue parlée. Il est toujours accompagné d'un autre mot *tso*, qui veut dire *faire*. Tous les deux réunis « *kung-tso* » signifient *le travail*.

- kung-t'sə* (travail-argent) = le salaire.
kung-t'ou (travail-chef) = le contre-maître).
kung-t'š'en (travail-construction) = les travaux.

La langue allemande offre également des mots qui sont formés selon le même principe : *schnee-weiss* (blanc comme la neige), *himmel-blau* (bleu comme le ciel), *eis-kalt* (froid comme la glace), etc., sont comparables aux mots chinois : *shye-pai* (neige-blanc), *t'ien-l'en* (ciel-bleu) et *ping-liang* (glace-froid) (1).

Si nous comparons avec le français, nous voyons par exemple que : *salle à manger*, *couvre-plat*, etc., sont aussi représentés en chinois par les mots composés : *fen-t'ing* (repas-salle), *tie-kai* (plat-couvre). Par le même procédé, les mots *bibliothèque*, *zoologie*, *antipathie*, qui sont venus du grec : *bibion-theke*, *zoon-logos*, *anti-pathos*, sont transcrits en chinois par *t'ušu-kuen*, *tongwu-shye*, *fen-ken*.

Ces exemples nous montrent clairement le trait de ressemblance frappante des mots composés entre les langues indo-européennes et le chinois. A la vérité, le groupement de syllabes est le trait caractéristique du chinois (2), et l'on constate que les nouveaux vocables créés au cours de ces quarante dernières années sont tous de ce genre. Il est certain que l'enrichissement du vocabulaire est la conséquence du développement de la civilisation. Quand la langue crée des mots nouveaux

(1) L'ordre de ces mots en chinois peut être inversé, le sens en est alors tout différent. Par exemple *pai-shye* qui veut dire *la neige-blanche*, *len-t'ien*, le ciel bleu, et *liang-ping*, la glace froide.

(2) L'expression « *langue groupante* » a été proposée par Meriggi pour caractériser la langue chinoise, dans un article intitulé « *Etude sur la structure des langues groupantes* ». Voir *La psychologie du langage*, p. 185.

pour répondre aux besoins matériels et intellectuels, elle a recours soit à des emprunts aux langues étrangères, soit à des procédés de dérivation.

Le premier procédé s'introduit dans la langue chinoise avec certaine difficulté. On remarque que des mots empruntés aux langues orientales, surtout au sanscrit, au mongol et au japonais se sont plus ou moins encore conservés tels quels. Par contre, des emprunts aux langues occidentales sont remplacés peu à peu par des mots composés. Un mot tel que *talifong*, emprunté de l'anglais *telephone*, était employé depuis longtemps dans le dialecte de Shanghai. On l'a remplacé actuellement par le mot composé *tien-hwa* (électricité-parole). La raison en est double : d'une part, le système phonique de la langue chinoise est tout à fait différent de celui des langues indo-européennes. D'autre part, comme les mots étrangers ne peuvent pas être transcrits directement dans la langue écrite et que celle-ci exerce toujours une influence sur la langue parlée, c'est pourquoi les mots empruntés des langues indo-européennes sont disparus.

La dérivation dans les langues indo-européennes se fait de deux manières : par l'adjonction de préfixes et de suffixes ou par la combinaison de deux ou trois mots. Le chinois n'emploie que le deuxième de ces procédés. Par exemple, il n'y avait qu'un mot *teng*, autrefois, pour nommer la lampe ; lorsqu'on inventa les lampes à pétrole, à essence, à alcool, à électricité. On créa les mots *mei-yo* (pétrole) *teng* (lampe), *tciou-tcing* (essence) *teng* (lampe), *mei-t'ci* (gaz) *teng* (lampe), *tien* (électricité) *teng* (lampe).

De même, le chinois compose *tien* (électricité) et *pao*

(annonce), ou bien *t'sen t'ci* (vapeur) avec *tei* (machine), et il obtient ainsi des mots qui diffèrent peu des mots *télégramme* et *machine à vapeur* du français.

De ce fait, on peut conclure que par l'enrichissement de son vocabulaire, la langue chinoise a tendance à se faire plus proche du « polysyllabisme ».

IV. — REDOUBLEMENT DES SYLLABES

Le chinois fait un grand usage de la répétition de syllabes, soit pour éveiller certains liens logiques grammaticaux, soit pour renforcer une idée ou donner à une phrase purement objective une valeur affective. Au point de vue phonétique, ce fait n'a pour conséquence que de transformer les mots monosyllabiques en polysyllabes. Nous étudierons le redoublement des syllabes dans les quatre catégories de mots et nous donnerons pour chacune quelques exemples.

A. — *Les substantifs.*

La plupart des mots marquant les rapports de parenté sont composés de syllabes redoublées. Nous trouvons l'origine de ce fait dans la langue infantine. Mais un grand nombre de mots formés par une même syllabe répétée sont également utilisés couramment dans la langue populaire. Par exemple : *pa-pa* (père), *ma-ma* (mère), *kê-kê* (frère aîné), *ti-ti* (frère cadet), *tcie-tcie* (sœur aînée), *mei-mei* (sœur cadette), *yé-yé* (grand-père), *nai-nai* (grand'mère), etc. (1).

(1) Le redoublement des syllabes dans les substantifs se trouve non seulement dans la langue pékinoise, mais aussi dans tous les autres dialectes.

Toutefois, on rencontre des cas où le mot est précédé d'un numératif ; alors la répétition n'a pas lieu. On dit par exemple : *ta-kê* (le grand frère aîné ou le premier frère aîné), *sen-mei* (la troisième sœur cadette), mais non : *ta-kêkê*, *sen-meimei*, ce qui nous prouve que la répétition de syllabes a pour but de rendre dissyllabique le mot monosyllabique. Quand un mot est déjà polysyllabique, le redoublement de syllabes paraît inutile.

B. — *Les verbes.*

Le redoublement de syllabes dans le verbe est lié à un changement de temps. Dans la langue moderne, un verbe peut être composé de plusieurs suffixes différents pour marquer le temps. Par exemple :

<i>wo ken</i>	je regarde	(présent).
<i>wo « t'cy » ken</i>	je vais regarder	(futur immédiat).
<i>wo ken « kwo »</i>	j'ai regardé	(passé).
<i>wo « yau » ken</i>	je regarderai	(futur).

Quand un verbe est composé d'un redoublement de syllabes, il marque la continuation d'une action. C'est le cas de la forme progressive en anglais. Ainsi le mot *regarder* : *ken* peut être redoublé dans la formule *wo ken-ken* qui s'exprime de la même façon en anglais : *I am looking*.

Il arrive aussi dans certains cas que le redoublement de syllabes exprime simplement l'idée d'essai. Par exemple : *wo shyé-shyé* et *wo t'sang-t'sang* peuvent être traduits en français : *j'essaye d'étudier* et *j'essaye de goûter*.

C. — *Les adjectifs.*

Dans plusieurs langues, le superlatif consiste dans

la répétition de l'adjectif. Le chinois connaît aussi ce procédé, lorsqu'il vient indiquer une nuance affective. Dans la conservation courante, on dit par exemple *lai ! k'wai-k'wai !*, qui veut dire : *vient, vite vite !* L'on dit également : *ta-ta, shiau-shiau*, pour exprimer une idée superlative. Le français emploie d'une manière analogue les expressions : *grand-grand, petit-petit*.

Pourtant il faut signaler que le chinois comme le français possède encore d'autres moyens de rendre le superlatif. Au lieu d'une phrase telle que : *wo iou i-kê* « *shiau-shiau* » *ti hwa-yen* (j'ai un *petit-petit* jardin), on peut dire aussi : *wo iou i-kê* « *hen-shiau* » *ti hwa-yen* (j'ai un *tout petit* jardin, ou j'ai un *très petit* jardin). Bien que les deux phrases n'expriment pas exactement le même sens.

La répétition de l'adjectif est employée surtout dans la langue courante et dans la langue parlée populaire. Ce qui prouve que l'emploi de ce procédé conserve toujours une valeur affective.

D'autre part, on remarque que presque tous les adjectifs qui ne contiennent qu'une syllabe peuvent redoubler cette même syllabe. Mais lorsque les adjectifs sont déjà composés de deux syllabes, ils ne peuvent pas être redoublés. On trouve par exemple : *two-tuo* (beaucoup-beaucoup), *šau-šau* (peu-peu), *fang-fang* (carré-carré), *hung-hung* (rouge-rouge), etc., mais on ne peut pas dire : *meili-meili* (joli-joli) ; on emploie la tournure : *hen meili* (très joli).

D. — *Les adverbes.*

Il est fréquent d'employer des mots adverbes à syl-

labe redoublée dans la langue chinoise moderne. Pour-
tant ce procédé n'a aucune valeur expressive. Lorsque
l'on dit : *t'a* « *men-men* » *ti tsou* ou *t'a* « *k'wai-k'wai* »
ti tsou. Les deux phrases n'expriment qu'un sens posi-
tif : *il marche* « *lentement* » ou *il marche* « *rapidement* »
et pas davantage. Il se peut que la répétition d'adver-
bes ait eu une valeur plus ou moins intensive ou insis-
tante. Mais l'usage d'analogie lui a fait perdre sa valeur
propre. Ce procédé n'est devenu qu'un simple outil-
grammatical pour distinguer l'adverbe du nom et de
l'adjectif. Par exemple : *k'u* (douleur), *k'u-k'u ti* (1)
douleureusement) ; *yen* (lointain) et *yen-yen ti* (loin).
Mais au point de vue phonétique il a son importance,
puisqu'il a pour résultat de transformer les mots mono-
syllabiques en polysyllabes. Ce qui nous montre claire-
ment que la répétition des syllabes a aussi sa valeur
phonétique.

En terminant cet exposé très sommaire, il est impor-
tant de signaler que tous les mots à redoublement de
syllabes portent l'accent sur la première syllabe. En
même temps, il se produit souvent une différenciation
de la hauteur musicale dans la deuxième syllabe, parce
que chaque syllabe d'un mot chinois est liée à un cer-
tain ton plus ou moins fixe. Or, lors du redoublement de
la même syllabe, les deux phonèmes en contact sont sur
un même ton. La différenciation consiste donc à rom-
pre la continuité d'un mouvement musical identique au
cours des deux phonèmes. Dans un mot tel que : *mama*
(mère), comme les deux syllabes étaient au premier ton,

(1) Tous les adverbes dans la langue moderne sont terminés par le
suffixe : *ti*, cf. « subordination des syllabes phonétiques », p. 41.

c'est-à-dire au ton uni, la seconde a passé au deuxième ton qui est un ton montant (1).

D'autre part, il se manifeste souvent une action réciproque des phonèmes en contact lors du redoublement d'une même syllabe. L'assimilation se produit souvent sur la voyelle interconsonantique. Par exemple, le mot *mama* (mère) est devenu *mma* dans la plupart des dialectes du midi (2). La première voyelle « *a* » de *mama* a été complètement assimilée par l'extension de la nasalité des deux consonnes qui l'entouraient. Des actions dissimilatrices, elles aussi, se produisent soit par une modification de la consonne intervocalique dans des mots tels que : *papa* (père) > *pab'a* et *kêkê* (frère aîné) > *kégê* ; soit par un changement du timbre de la voyelle finale, par exemple : *papa* > *papɤ* et *meimei* (sœur cadette) > *meimɤ* (3). Ces changements sont très fréquents dans la langue courante et ils donnent une impression acoustique très sensible.

V. — SUBORDINATION DES SYLLABES PHONÉTIQUES

Chaque langue a ses procédés propres de composition fondés sur des principes spéciaux. Dans une langue non-flexionnelle comme le chinois, le procédé le plus pratique consiste dans la subordination des syllabes phonétiques.

(1) Voir aussi notre expérience de la deuxième partie, p. 112.

(2) Dans les dialectes de Shanghai, *tcia-shing*, *hang-tsieu*, *kuen-chang*, etc. Cf. Yen-Ren Chao, *Studies in the modern Wu-dialects*, p. 109.

(3) Ces changements phonétiques dans le redoublement des syllabes se produisent aussi dans tous les autres dialectes.

Il ne fait aucun doute que la langue chinoise évolue toujours dans le sens logique. Si la langue classique, d'après ce que nous apprend la langue écrite ancienne, ne savait pas distinguer le genre du pronom personnel sujet (1), dans la langue moderne on a : *wo* (je), *ni* (tu), *t'a* (il) au singulier et *wo-men* (nous), *ni-men* (vous) et *t'a-men* (ils) au pluriel. De même, nous avons maintenant l'adjectif possessif qui est en même temps pronom possessif : *wo-ti* (mon, le mien), *ni-ti* (ton, le tien), *wo-menti* (notre, le nôtre), etc.

Les deux syllabes subordonnées *men* et *ti*, que nous relevons l'une dans la forme pluriel du pronom personnel et l'autre dans l'adjectif possessif, n'ayant aucun sens propre, sont de simples outils grammaticaux qui indiquent certains rapports logiques du langage.

Dans la langue écrite d'aujourd'hui, la syllabe *men* est représentée par le caractère 們 qui n'existait pas dans la langue écrite classique. C'est un caractère apparu récemment, destiné à traduire cette syllabe de la langue parlée. Le caractère 的 qui représente la syllabe *ti*, est un mot d'emprunt, qui avait autrefois son sens particulier (2), sens qu'il perd dans la subordination phonétique.

Il est d'ailleurs bien intéressant de signaler que dans la langue moderne, le suffixe *ti* a six emplois différents

(1) Le Dr. Hou-Shi, dans un article sur l'étude du pronom personnel sujet dans la langue classique nous donne des exemples qui prouvent que la langue classique savait aussi distinguer le genre du pronom. Mais dans les textes anciens, l'emploi du suffixe de pluriel n'était pas nécessaire.

(2) Le mot « *ti* » qui signifie le but dans le *wen-yen* ne s'emploie isolément dans la langue moderne. Ce mot n'est employé que dyssyllabique : *mu-ti*.

et qu'il indique divers rapports grammaticaux (1). Citons ici seulement les deux autres cas où la syllabe *ti* est employée comme subordination phonétique.

D'abord l'adjectif, en chinois comme en anglais, quand il est employé comme épithète, se place avant le nom. Mais il est suivi généralement de la syllabe *ti* qui constitue un suffixe d'adjectif. Par exemple : *hung* « *ti* » *hwa*, mot à mot, *rouge*, *suffixe d'adjectif*, *fleur* (la fleur rouge), *ly* « *ti* » *t'sau*, mot à mot, *verte* *suffixe d'adjectif*, *herbe* (l'herbe verte). La raison en est que la plupart des adjectifs sont tirés directement des mots substantifs. La subordination d'une syllabe *ti* dans l'adjectif n'a pour but que de le distinguer des substantifs :

Nom	Adjectif
<i>meili</i> (beauté).	<i>meili</i> -« <i>ti</i> » (joli).
<i>tšungša</i> (fidélité).	<i>tšungša</i> -« <i>ti</i> » (fidèle).
<i>tatšung</i> (peuple).	<i>tatšung</i> -« <i>ti</i> » (populaire).

La syllabe *ti* n'est donc qu'un suffixe qui ressemble au suffixe *if* > *ivus* dans les mots français, par exemple : *act-if*, *descript-if*, etc.

D'autre part, *ti* est aussi employé comme subordination de syllabes phonétiques pour marquer l'adverbe, par exemple : *t'a k'wailo*-« *ti* » *t'sang-kê* (mot à mot, il joyeusement chanter), qui veut dire : *il chante joyeusement*.

(1) La syllabe *ti* a les six différents emplois suivants :

- a) suffixe du pluriel du pronom personnel sujet ;
- b) suffixe de l'adjectif ;
- c) suffixe de l'adverbe ;
- d) pronom relatif « *que* » ;
- e) préposition « *de* » ;
- f) particule.

Pour les détails voir un de mes articles sur « *l'étude sur le mot « ti » dans la langue parlée moderne* » dans *La Revue de l'Université franco-chinoise de Péking*, vol. 4, N° 5, p. 1-40.

Même les adverbes qui sont composés d'un redoublement de syllabes sont suivis de la syllabe *ti* :

t'cieng-t'cieng-« *ti* » (légèrement)
t'sung-t'sung-« *ti* » (précipitamment).

La syllabe *ti* subordonnée à l'adverbe est ainsi comparable à l'élément *ment* < *mentem* du français *lentement*, *rapidement*, et à l'élément de l'anglais : *ly* de *slowly*, *rapidly*.

Cependant, la même syllabe *ti*, employée au même temps comme suffixe d'adjectif et comme suffixe d'adverbe, est une source de confusion. Ce qui explique une nouvelle tendance de la langue parlée actuelle à remplacer le suffixe d'adverbe *ti* par une autre syllabe *r* (1). On dit : *mən-mən-r*, au lieu de dire *mən-mən-ti* (*lentement*) (2). Cela nous montre avec évidence que le langage évolue toujours selon la clarté et la précision, ce que l'on évite le plus en parlant, c'est l'équivoque.

À côté de la subordination de syllabes phonétiques pour indiquer les rapports grammaticaux, il existe encore quelques syllabes subordonnées, telles que : *t'ou*, *tsə*, *r*, destinées seulement à transformer les mots monosyllabiques en polysyllabes.

<i>t'ou</i>	:	<i>ʃou-tʂə</i> -« <i>t'ou</i> »	(doigt).
		<i>t'cyen</i> -« <i>t'ou</i> »	(poing).
		<i>fu</i> -« <i>t'ou</i> »	(marteau).
<i>tsə</i>	:	<i>i</i> -« <i>tsə</i> »	(chaise).
		<i>tʂwo</i> -« <i>tsə</i> »	(table).
		<i>k'u</i> -« <i>tsə</i> »	(pantalon).
<i>r</i>	:	<i>p'en</i> -« <i>r</i> »	(plat).

(1) Cette syllabe est prononcée comme « *r* » des mots anglais *dear* ou *bird*, mais avec la prononciation américaine.

(2) Les deux emplois sont usités dans la langue courante.

p'ing-« *r* » (bouteille).
hwɛn-« *r* » (anneau).

Dans les exemples ci-dessus, les mots subordonnés par la syllabe *r* peuvent être remplacés par la syllabe *tsə*. On dit, par exemple : *p'en-tsə* ou *p'ing-tsə*, au lieu de dire : *p'en-r* ou *p'ing-r*. Par contre, ceux qui sont subordonnés par la syllabe *tsə* ne peuvent être échangés contre la syllabe *r*. On dit : *i-tsə*, *tʃwo-tsə* et non pas *i-r*, *tʃwo-r*.

De plus, nous avons remarqué que tous les mots subordonnés par la syllabe *r* étaient d'abord tous composés de la syllabe *tsə*. Mais, parmi eux, ceux qui sont terminés par un phonème nasal quelconque : *n* ou *ng* (ŋ) remplacent leur subordination de syllabe *tsə* par *r*. Le problème ne trouve pas sa solution dans la recherche des morphèmes même ; cela s'exprime par des causes phonétiques que nous pouvons imaginer être les suivants.

C'est que l'articulation d'une consonne nasale est toujours moins stable par le fait qu'elle a deux centres d'articulation : l'un buccal et l'autre nasal. La force est donc répartie entre ces deux points. Dans le cas qui nous occupe, l'articulation est particulièrement faible par le fait que les consonnes nasales qui terminent les mots sont des implosives.

D'autre part, comme M. Grammont nous l'enseigne, « il y a autant d'*n* ou d'*ng* qu'il peut y avoir de points d'articulation tout le long de la voûte buccale depuis les dents jusqu'au pharynx, et le point d'articulation d'*n* ou d'*ng* est généralement déterminé à la fois par le phonème qui précède et par celui qui suit » (1).

(1) Voir Grammont, *Traité de phonétique*, p. 218.

Or, l'*n* ou l'*ng* final qui termine les mots cités précédemment est articulé sur la partie antérieure de la voûte palatine, parce que les phonèmes précédés des consonnes nasales sont des voyelles antérieures. Par exemple, *ɛ*, *e* (1) dans les mots *tiɛn* (ciel), *p'ɛn* (plat), *p'ienɡ* (bouteille), etc.

De plus, pendant le temps de l'articulation, la pointe de la langue, au lieu de s'abaisser, se relève vers la région du palais dur qui vient immédiatement après les alvéoles. Donc ce point d'articulation est le même que celui du *r* chinois (2) qui est dit alvéolaire, mais sans battement. C'est ce qui explique que les mots *t'ien* (ciel), *p'ɛn* (plat) soient devenus *t'ie-r*, *p'ɛ-r*.

Ensuite, puisque c'est un *r* alvéolaire, la pointe de la langue étant relevée contre les alvéoles oblige le dos à s'abaisser au niveau de l'*ɛ* ou à l'endroit du « *a* » antérieur (3). En conséquence, *t'ier* et *p'er* sont devenus *t'iar* et *p'ar* (4) dans la langue courante.

En réalité, « *r* » final n'est pas un phonème additionnel, comme les autres syllabes subordonnées. Mais il provient simplement d'un changement phonétique, selon lequel un phonème nasal devient une consonne ayant tous les deux le même point d'articulation.

Du reste, ces subordinations de syllabes sont considérées par certains grammairiens et linguistes, soit comme des particules (5), soit comme des syllabes signifi-

(1) C'est un *ɛ* très ouvert qui correspond au *æ* du système international.

(2) Voir la note (1) page 42.

(3) Cf. Grammont : *Traité de phonétique*, p. 218 : « la langue est un organe dont le volume ne change ordinairement guère et lorsqu'elle s'élève d'un côté elle baisse d'autant d'un autre côté par un mouvement de bascule souple et délicat ».

(4) C'est un « *a* » très antérieur.

(5) Cf. Fu Liu, *Etude expérimentale sur les tons du chinois*, p. 83.

catives. Nous nous permettrons de soulever quelques objections à ce propos. Dans son livre « *Sound and symbol in chinese* » (1), M. B. Karlgren signale que *t'ou* est employé pour indiquer *quelque chose de rond*, et *tsə* et *r* pour désigner *quelque chose de petit* (1). Si cette interprétation est vraisemblable pour des mots comme *genou* (t'ci-t'ou), *doigt* (Sou-t'sə-t'ou), *poing* (t'cyen-t'ou), qui notent des objets plus ou moins ronds, comment l'explique-t-on pour les mots comme *niên-t'ou* (tentative), *k'u-t'ou* (douleur) et *fu-t'ou* (marteau). De même, *t'swo-tsə* (la table), *i-tsə* (la chaise), *fang-tsə* (la maison), ne désignent pas des objets petits.

Si M. Karlgren n'est parvenu à une telle interprétation que parce que son point de départ est basé uniquement sur la langue écrite. Or, ces trois syllabes sont représentées dans la langue écrite d'aujourd'hui par les trois caractères suivants qui ont chacun un sens particulier, par exemple : 頭 (*t'ou*), qui veut dire *la tête*.

兒 (*r*) et 子 (*tsə*). Ces deux derniers caractères réunis signifient *le fils*.

Il a, par conséquent, remarqué seulement la signification de ces trois caractères dans la langue écrite et oubliant que ceux-ci ne sont que les représentants de trois syllabes de la langue parlée, qui n'ont qu'une valeur purement phonétique dans la langue parlée contemporaine.

Si nous nous sommes ainsi tout particulièrement intéressé à la question de la subordination de syllabes phonétiques, ce n'est pas seulement pour prouver par

(1) Cf. B. Karlgren, *Sound and symbol in chinese*, p. 33.

un nouvel exemple que la langue moderne est dans un état de polysyllabisme, mais aussi pour faire ressortir la différence qu'il existe entre la subordination des syllabes phonétiques et la particule qui fera l'objet d'une partie spéciale à laquelle les chapitres suivants seront consacrés.

VI. — CONCLUSION

On peut ainsi, par ce qui précède, se rendre compte que la langue chinoise n'était et n'est pas dans un état de monosyllabisme ou d'isolation.

Il est même faux de croire qu'il existe une langue où chaque phonème puisse être séparé l'un de l'autre dans une chaîne parlée.

Ce qui apparaît le plus clairement dans l'examen des groupements de syllabes ou des phonèmes combinés, soit dans le redoublement ou l'adjonction de syllabes, soit dans la combinaison de syllabes significatives, c'est que les deux phonèmes ne restent dans aucun cas indépendants l'un de l'autre. Mais au contraire, ils s'influencent réciproquement dans leur forme phonétique.

Les changements phonétiques, qui se produisent dans les phonèmes combinés que nous avons indiqués d'une manière sommaire au moyen de quelques exemples (1), consistent non seulement dans l'assimilation et la différenciation du timbre, mais aussi dans celle de l'intensité, de la durée et de la hauteur musicale qui joue d'ailleurs un rôle important dans la phrase.

Au point de vue phonétique, le chinois n'est en rien

(1) Cf. p. 38, 39.

différent des langues indo-européennes par le fait que les phonèmes sont aussi étroitement liés les uns aux autres dans une chaîne parlée et que les modifications s'y produisent par l'action réciproque des éléments qui les composent. C'est ce que M. P. Meriggi a soutenu avec raisons : « Le terme d'isolant recouvre l'idée d'un type linguistique qui n'existe pas et qui ne saurait exister. Il n'existe pas de langue au monde où les mots puissent être juxtaposés tout en demeurant indépendants et isolés, sans que le sens de la phrase ainsi formée ne soit détruit et que toute intelligence ne devienne impossible » (1).

D'autre part, nous avons indiqué une fois de plus que l'évolution de la langue chinoise est dans une contradiction perpétuelle entre le monosyllabisme du système de l'écriture chinoise et la tendance au polysyllabisme de la langue parlée. L'état provisoire d'équilibre est ainsi toujours instable.

L'existence d'une divergence entre la langue parlée et la langue écrite est, dans toutes les langues, un fait inévitable. L'idéal de l'équilibre parfait des deux langues ne saurait jamais être réalisé. Néanmoins, la présence du système de l'écriture idéographique produit un fait particulier dans la langue chinoise. C'est que le système de l'écriture idéographique non seulement empêche le développement de la langue parlée, mais il éloigne encore plus la langue écrite de la langue parlée. Il est évident que la solution de ce problème ne consiste que dans le changement du système actuel de l'écriture idéographique en adaptant l'alphabétique.

(1) Cf. P. Meriggi, *Psychologie du langage*, p. 189.

Cependant, quelles que soient, dans l'état actuel de notre langage, les diverses tendances que manifeste chaque jour la langue parlée, et que nous avons citées précédemment, leur importance consiste soit grammaticalement à rendre la construction des phrases la plus logique ; soit phonétiquement à réduire la confusion et à rendre plus précis le langage en tant qu'instrument linguistique. Ce qui nous prouve l'importance particulière de cette évolution, *c'est l'augmentation des mots polysyllabiques qui a fait diminuer de plus en plus le rôle que les tons jouent dans la langue chinoise moderne.* Tous ces tendances nous montrent, elles aussi, que la langue parlée, en dépit de l'obstacle qui lui oppose la langue écrite, ne cesse pas et ne cessera jamais son évolution.

PREMIERE PARTIE

ÉTUDE GÉNÉRALE

CHAPITRE I

LE RÔLE DES PARTICULES DANS LA LANGUE CHINOISE

I. — VALEUR ET SIGNIFICATION

L'accent musical peut avoir une valeur phonétique dans les langues indo-européennes, il a également une valeur sémantique dans la langue chinoise. Cette particularité est non seulement un trait commun à la plupart des langues de l'Asie orientale, mais aussi à quelques langues indo-européennes, telles que le suédois, le norvégien, le lithuanien, etc.

De ce fait, chaque syllabe d'un mot chinois est liée à un certain mouvement musical, à une mélodie nettement déterminée. Le mot *mai* (acheter), par exemple, ne peut être prononcé que sur un ton bas ; il signifie *vendre* , lorsqu'on le prononce sur un ton haut.

La pauvreté du système phonique du chinois est la cause directe de la nécessité de l'accent musical dans l'expression de la valeur sémantique du langage. En

pékinois, par exemple, on ne compte que 420 syllabes ; il serait difficile de se faire comprendre si l'on supprimait complètement les nuances de tons, bien que la langue moderne soit déjà composée, comme nous l'avons signalé au chapitre précédent, de mots polysyllabiques.

Cependant on constate que la hauteur musicale joue aussi un certain rôle dans les langues indo-européennes. Pourtant, à l'encontre du chinois, elle ne change pas le sens du mot pris isolément, elle sert à modifier la nuance générale de la phrase. En français, par exemple, les phrases qui marquent une interrogation, une émotion vive ou une surprise se prononcent généralement sur un ton montant. Au contraire, dans les phrases affirmatives ou impératives, le ton descend.

Le problème se pose dès lors de savoir si le ton marque plus ou moins la signification des mots, dans quelle mesure on exprime en chinois le sens général d'une phrase et comment l'on traduit les différentes nuances qu'elle peut revêtir ?

Pour répondre à cette question, il faut noter l'existence, dans la langue chinoise, de particules dont on se sert comme un instrument spécial dans l'expression du sens général de la phrase et de sa nuance particulière. La particule est généralement placée à la fin de la phrase, elle a son rôle à part de la phrase et ne forme qu'un mot phonétique.

Il est vrai que le grec et le latin ont créé aussi des particules à l'intérieur des phrases. Pourtant leurs emplois ont été limités, soit comme en grec où elles servent simplement à insister, à opposer, à lier et à marquer des rapports et des groupements ; soit comme en latin où elles transforment les phrases énonciatives en phrases

interrogatives (1). Le chinois fait un plus grand usage de particules variées qui servent non seulement à modifier logiquement les différentes idées des phrases, mais aussi à exprimer toute la gamme des nuances affectives : volonté, émotion, etc.

Il existe dans toutes les langues un grand nombre de mots destinés seulement à désigner un mouvement ou une émotion quelconque. C'est ce qu'on appelle les mots expressifs. Les particules du chinois occupent une place très importante parmi les mots expressifs.

On peut juger par ce qui précède que ces particules, par leur absence de sens propre, sont nettement distinctes des syllabes significatives ; on ne peut confondre non plus leur emploi avec la subordination des syllabes phonétiques, puisque celle-ci, comme nous l'avons indiqué plus haut, ne servent pas à modifier le sens général de la phrase, mais seulement à indiquer certains rapports grammaticaux ou bien simplement à transformer les mots monosyllabiques en polysyllabes.

Tout cela doit nous engager à définir les particules de la langue chinoise comme des mots expressifs ou des mots phonétiques dépourvus de tout sens propre, soit qu'ils servent à marquer une nuance particulière, soit qu'ils indiquent la tonalité générale de la phrase.

II. — RÔLE GRAMMATICAL DES PARTICULES

Dans une langue comme le chinois, l'ordre des mots dans une phrase est relativement fixe, comparé à celui

(1) Voir Vendryès et Meillet, *Traité de grammaire comparée*, p. 566.

des langues indo-européennes. Il est vrai qu'il n'existe pas de langue dans laquelle la place des mots dans une phrase soit rigoureusement déterminée (1). Toutefois, l'ordre des mots joue un rôle grammatical plus important dans la langue chinoise, du fait qu'elle n'est pas une langue flexionnelle. On indique ainsi difficilement la fonction grammaticale d'un mot isolé (2). Le changement de la place assignée aux mots dans une phrase est lié parfois à une modification de sens (3). Par conséquent, dans la langue chinoise, l'ordre des mots a une valeur morphologique.

Si l'anglais peut dire indifféremment *my father's book* et *the book of my father*, le chinois ne peut s'exprimer que de la manière suivante : *wo-ti fu-t'cing* « *ti* » *šu* (mot à mot, mon père « *de* » livre), tout comme le français ne peut dire que : *le livre de mon père*. Pourtant cela ne veut pas dire que l'ordre des mots soit plus libre en anglais qu'en chinois ou qu'en français. La vérité est que la place respective des mots dans la phrase est relativement plus libre dans les langues de flexion. Inversement la liberté de l'ordre des mots est naturellement restreinte dans les langues non-flexionnelles où les mots isolés, quelle que soit la catégorie à laquelle ils appartiennent ou la fonction qu'ils remplissent dans la phrase, n'ont pas de désinence particulière ; leur forme est toujours la même, quel que soit le rôle auquel ils répondent dans la phrase.

En français, l'inversion du sujet et du verbe peut

(1) Voir Vendryès, *Le langage*, p. 167.

(2) Malgré l'augmentation dans la langue moderne des suffixes qui indiquent certains rapports grammaticaux, on ne peut encore dans beaucoup de cas, distinguer absolument la fonction des mots isolés.

(3) Cf. la note 1 de la page. 33.

exprimer une interrogation. Ce procédé est inconnu en chinois. Le français, par exemple, emploie la formule : *voyez-vous ?* marquant l'interrogation par rapport à la phrase affirmative : *vous voyez*. En chinois, l'inversion du sujet et du verbe change complètement le sens de la phrase. Ainsi, *ni-men k'en-tchien*, mot à mot, *vous voir* (vous voyez), est devenu *k'en-tchien ni-men*, mot à mot, (*je*), *voir vous* (je vous vois). Ceci, parce que le chinois ignore le changement de désinence du verbe. Dans ce cas là, pour rendre cette phrase interrogative, il faut lui ajouter une particule. On dit ainsi : *ni-men k'en-tchien « ma »*, mot à mot, *vous voir particule interrogative* (voyez-vous). La syllabe *ma* est ici comme une particule interrogative.

On observe le même procédé dans les autres langues de l'extrême-orient. L'exemple que nous avons cité plus haut se traduit de la manière suivante en siamois :

<i>t'ang hen</i>	(vous voyez).
<i>t'ang hen « mai » ?</i>	(voyez-vous).

De même en indochinois :

<i>anh thây</i>	(vous voyez).
<i>anh thây « không » ?</i>	(voyez-vous).

Et en japonais :

<i>anata-wa mimasu</i>	(vous voyez).
<i>anata-wa mimasu « ka » ?</i>	(voyez-vous).

Les langues non-flexionnelles ne peuvent admettre de changements libres dans l'ordre des mots dans la phrase. Même dans une langue semi-flexionnelle comme l'anglais (1), l'usage a créé la particule interrogative

(1) L'anglais moderne a perdu en grande partie le système de flexion du vieil anglais. Par exemple le vieil anglais avait trois genres. L'anglais moderne ne les possède plus.

do empruntée au verbe *to do* (faire) dans *Do you see ?* (voyez-vous), *Do you speak* (parlez-vous), etc. La particule *Do* en anglais a donc la même fonction que celle de *ma* en chinois. La différence consiste en ce que l'une est placée au début de la phrase et l'autre à la fin.

Il va sans dire que le système du verbe anglais est assez simple par rapport à celui du verbe français ; en effet, il n'existe pas de différence de nombre dans le verbe anglais, bien que l'inversion du sujet et du verbe ne puisse pas amener de confusion (*you see* ne peut amener de confusion avec (I) *see you*, parce que le sujet ne peut être omis en anglais) ; l'usage cependant d'une particule interrogative s'est établie pour permettre de conserver à la phrase interrogative l'ordre naturel (sujets-verbe) (1), parce que la pensée va toujours du sujet au verbe.

D'ailleurs le même fait s'est produit en français, depuis que la locution adverbiale *Est-ce que* est devenue un simple outil interrogatif ; la tendance qui se manifeste au cours de l'histoire de la langue française est aussi d'éviter l'inversion du sujet-verbe dans les phrases interrogatives. On dit alors : *est-ce que vous voyez ?* au lieu de : *voyez-vous ?* (2).

III. — RÔLE AFFECTIF DES PARTICULES

Le langage n'est pas fait uniquement pour commu-

(1) Voir Jespersen, *Growth and structure of the English language*, p. 192.

(2) Voir F. Brunot et C. Bruneau : *Précis de grammaire historique de la langue française*, p. 600, § 902.

niquer la pensée et l'idée, mais aussi pour exprimer le sentiment. Par conséquent, il est nécessaire de distinguer dans la parole, l'élément logique et l'élément affectif ou psychologique. Dans son livre sur *le langage*, M. Vendryès a fort raison d'affirmer que l'expression d'une idée n'est jamais exempte d'une nuance de sentiment (1). C'est que les facteurs psychologiques sont toujours mêlés à la texture logique.

Les procédés d'expression des éléments affectifs diffèrent plus ou moins les uns des autres, selon le système linguistique de chaque langue. Mais en général, ils consistent, au point de vue morphologique et syntaxique, dans le choix des mots et le déplacement de ceux-ci dans la phrase ; au point de vue phonétique, dans l'intonation et l'accent d'intensité, et physiologiquement dans le geste, la mimique et l'expressive, etc.

Dans les langues indo-européennes, les principaux procédés d'expression de l'élément affectif sont dans la constitution de la phrase, le mouvement musical et l'accent syllabique qui peut mettre tel ou tel mot en relief. Il est évident que dans une langue comme le chinois où l'ordre des mots dans une phrase est moins libre, où l'intonation est réservée pour distinguer le sens du mot, l'utilisation des mots expressifs est devenue pour le sujet parlant un instrument nécessaire à l'expression de sa propre sensibilité. C'est ce qui motive la création, dans la langue chinoise, d'un grand nombre de particules qui jouent ainsi un rôle important dans le langage affectif.

Un bel exemple dans lequel se distinguent nettement

(1) Voir Vendryès, *Le langage*, p. 163.

les deux procédés tout différents dans la traduction des éléments expressifs, est fourni par le mot *oui* du français et *ša* du chinois. En français, le mot *oui* peut exprimer des idées différentes selon l'intonation qu'il revêt dans les divers cas. Le chinois a besoin, lui aussi, dans chaque cas d'une particule différente ajoutée au mot *ša*. Comparons ici les différentes manières d'exprimer ce mot dans les deux langues :

FRANÇAIS	CHINOIS	SENS DONNÉ AU MOT PAR CELUI QUI PARLE
oui \	ša « <i>tə</i> »	c'est mon idée.
oui \	ša « <i>lə</i> »	d'accord.
oui /	ša « <i>ma</i> »	c'est vrai ? (une interrogation).
oui /	ša « <i>mə</i> »	un étonnement.
oui v	ša « <i>tə-pa</i> »	c'est possible, mais j'en doute.
oui ^	ša « <i>lou</i> »	c'est bien entendu.
oui / v	ša « <i>pa</i> »	je n'ai pas mal entendu.

Le mot outil d'affirmation *ša* en chinois est tiré du mot *être* (1). Dans la parole, on emploie rarement ce mot à l'état simple (2). Il est accompagné toujours d'une particule, car ce mot n'exprime jamais seulement l'affirmation à l'état pur ; en français comme en chinois, il est toujours menacé par un facteur psychologique.

Or, le français exprime par les tons différents le mot

(1) Le mot *ša* (oui) est employé en même temps comme verbe *être* et comme mot outil d'affirmation.

(2) Sauf dans un cas tout particulier, par exemple dans une réponse qui est affirmation atténuée (politesse et respect).

oui ; en chinois, le mot *shǎo* ne peut être prononcé qu'au quatrième ton, c'est-à-dire sur un ton montant-descendant (1). Le procédé du changement d'intonation est donc impossible, puisque ce mot aurait un autre sens si on le prononçait sur un ton différent.

De même, on rencontre souvent une même phrase qui change de sens suivant la syllabe-particule qui la termine. Soit une phrase telle que :

« *t'a t'suen-lə u-wen-k'wai t'cien* »
(il a gagné cinquante mille dollars)

LE SENS DE
L'ORATEUR

1. *t'a t'suen-lə u-wen-k'wai t'cien* « *lə* ». exprime une affirmation simple.
2. *t'a t'suen-lə u-wen-k'wai t'cien* « *ma* » ? j'en doute.
3. *t'a t'suen-lə u-wen-k'wai t'cien* « *na* » ? il en a tant gagné ? (un étonnement).
4. *t'a t'suen-lə u-wen-k'wai t'cien* « *lou* » ! vous ne le savez pas encore !
5. *t'a t'suen-lə u-wen-k'wai t'cien* « *pa* » ? je n'ai pas mal entendu ?
6. *t'a t'suen-lə u-wen-k'wai t'cien* « *mə* » ! il en a tant gagné, c'est pourquoi il est riche.

Il n'y a aucune différence de structure entre les phrases précédentes qu'elles servent à affirmer ou à interroger ; soit qu'elles marquent un doute ou un étonnement ; mais chacune de ces phrases exprime une certaine nuance particulière, déterminée par une particule qui termine la phrase. On conçoit sans peine, par l'analyse deux choses dans chacune des phrases précédentes :

(1) Voir mon regretté professeur Fu Liu, *L'étude expérimentale sur les tons du chinois*, p. 28.

un fait du langage logique avec sa valeur que l'usage confère ; et un fait de la parole qui est la signification entière, émotion et sentiment que le sujet parlant attache spécialement à cette particule dans le cas donné.

Cependant il faut reconnaître que les particules ne peuvent jamais exprimer exactement tous les phénomènes de sensibilité que le sujet parlant voudrait leur conférer ; et que, d'autre part, l'emploi de particules n'est pas fixe une fois pour toutes ; mais cet emploi peut varier selon les différentes circonstances données.

La parole en effet tend toujours à exprimer autant de pensées que le sujet peut en attacher à toutes nuances de sentiment et d'émotion. Tandis que la langue, en tant qu'instrument linguistique, ne peut opérer qu'avec une valeur générale et plus ou moins limitée.

Nous nous permettons de nous servir de la phrase la plus importante de M. Vendryès dans son livre : *Le langage*, pour résumer notre exposé : « On n'emploie pas deux fois le même mot avec la même valeur ; il n'y a jamais deux faits linguistiques absolument identiques. La raison en vient des circonstances qui modifient sans cesse les conditions de notre affectivité » (1).

IV. — RÔLE PHONÉTIQUE DES PARTICULES

L'existence du mot phonétique pur dans le langage est clairement prouvée par l'étude des particules de la langue chinoise. Celles-ci, en effet, servent non seulement à exprimer, comme nous l'avons signalé plus haut, tout un état de sentiment et de volonté, mais aussi, dans certains cas, elles sont de simples moyens pour marquer

(1) Voir *Le langage*, p. 183.

une pause ou la succession et la liaison de la phrase ; par exemple, dans une phrase telle que *shien* « *mə* » *t' šə-fen*, *t's -wen-fen* « *mə* » *t'cy sen-pu*, *hwei-lai* « *mə* » *nien šu* (mot à mot, d'abord « particule » manger, manger terminé « particule » aller promener, retourner « particule » lire livre), qui veut dire : *d'abord, je vais manger, après le repas, (je) me promènerai, en revenant (je) lirai le livre.*

Dans cette phrase, au milieu de chaque groupe est placée une particule *mə* qui, n'ayant aucun sens propre, sert seulement à marquer la liaison des petits groupes à l'intérieur de la phrase.

Un autre exemple qui nous donne encore plus clairement une impression de cet emploi, est fourni par la particule « *a* » dans la phrase. Nous la rencontrons fréquemment dans la conversation courante, quand nous racontons une histoire, lorsque nous faisons un récit. Par exemple : *lau tšang* « *a* », *wo kau-šü ni* « *a* », *wo shiang* « *a* », *tswo-t'ien* « *a* », *na-kê zen* « *a* », *t'a šwo-ti na-shie hwa* « *a* », *ni pu-iau shiang-shing t'a* (mot à mot, vieux Tsang *particule*, je dire toi *particule*, je penser *particule*, hier *particule*, celui-là homme *particule*, il dire ces paroles *particule*, tu non croire lui). Le sens de cette phrase est : *mon vieux Tsang, je vais te dire, je pense que tu ne devrais pas croire toutes ces choses dont cet homme t'a parlé hier.*

Dans ce petit récit, chaque groupe est terminé par la particule « *a* », qui sert simplement à en lier et à en coordonner les différents membres de la phrase. Dans ce cas, l'emploi des particules rend la phrase plus souple, plus vivante, donnant une nuance particulièrement fine.

Il en est de même dans la phrase française. Par exemple : « *voici les beaux fruits de notre jardin : la pomme, l'orange, l'abricot, le citron* ». Elle se compose de deux membres, dont le premier à la hauteur musicale la plus élevée ; chaque membre se compose de groupes rythmiques et chaque groupe est marqué par une augmentation de la hauteur musicale.

Quand on traduit cette phrase en chinois, on termine chaque groupe par une particule : *lai k'ên wo-men yuen-li ti kwo-tsə*, *p'ing-kwo* « a », *tcy-tsə* « a », *shing-r* « a », *ning-mong* « a » (mot à mot, venir voir notre jardin de fruits, pomme *particule*, l'orange *particule*, abricot *particule*, citron *particule*).

Dans cet exemple, comme dans le précédent, cette syllabe particule « a » est atone et dite sur un ton très bas (voir la deuxième partie de cet ouvrage). Au point de vue phonétique, elle rend la phrase plus harmonieuse et plus rythmée.

Le fait est que chaque mot chinois possède déjà une hauteur musicale plus ou moins fixe. Malgré les changements que subissent fréquemment les éléments musicaux dans la phrase, l'intonation n'est pas aussi libre que dans les langues indo-européennes (1). D'autre part, en chinois, l'accent des phrases est toujours très mobile dans le groupe. Par exemple, dans un mot tel que : *t'ien* (ciel), l'accent porte sur « i » qui présente plus d'audibilité que « é », mais dans *i-t'ien wen-sang* (un soir) ou dans *t'ien-t'ang* (paradis) où « i » de *t'ien* tombe en dehors de l'accent, c'est le « é » qui présente le maximum d'intensité. De plus, l'intensité et l'audibilité sont

(1) L'accent syllabique de l'indo-européen. Cf. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*.

fortement influencées par le ton du mot. On sait que pour la langue chinoise, si riche en hauteur musicale, il serait bien difficile à l'oreille de distinguer exactement l'élément syllabique dans ses nombreuses diphtongues et triphthongues (1). Les particules peuvent être alors considérées comme des enclitiques ;, c'est-à-dire comme des mots phonétiques sans autonomie et qui se rattachent au mot précédent, dans le but de marquer les groupes rythmiques à l'intérieur de la phrase.

Ainsi, dans la phrase précédemment citée : *lai k'en wo-men yuen-li ti kwo-tso, p'ing-kwo* « a », *tso-tso* « a », *shing-r* « a », *ning-mong* « a », la répétition régulière du même phénomène, c'est-à-dire la répétition dans chaque groupe rythmique de la même particule « a », n'a pour effet que de former des points de repère au milieu du mouvement rythmique et de limiter les groupes de ses éléments.

Même dans une langue comme le français, où la fixité relative de l'accent tonique rend souvent difficile et plus délicat l'emploi du procédé de la répétition, celui-ci cependant s'introduit encore souvent dans la conversation courante et surtout dans la langue enfantine (2). On comprendra alors pourquoi le chinois, qui a un accent syllabique si mobile, a besoin du procédé de répétition pour marquer le groupe rythmique. D'ailleurs, le système d'alternance de temps forts et de temps faibles est tout à fait nécessaire dans les phrases chinoises tant

(1) Dans son livre *Etudes sur la phonologie chinoise* (p. 250), M. Karlgren remarque : « Il n'y a guère de langue aussi riche en diphtongues et en triphthongues que le chinois ».

(2) On remarque que dans la langue courante, le français peut ajouter l'adverbe « *et puis* » qui joue le rôle d'une particule dans chaque groupe de l'exemple précédent, on peut dire « ...la pomme, *et puis* l'orange, *et puis* l'abricot, *et puis* le citron ».

dans les vers et la prose que dans la langue courante. L'exemple précédent nous montre que s'il n'y avait pas de particules placées à la fin de chaque groupe, il y aurait une succession d'alternance de temps forts. Cela donne une impression acoustique désagréable. Aussi il arrive parfois que la phrase se compose de quelques mots monosyllabiques, ce qui donne une impression auditive plus ou moins monotone venant du manque de liaison. La particule joue donc un rôle comme correspondance de sons à l'intérieur de la phrase (1).

Au reste, on observe que les particules phonétiques sont de simples voyelles, généralement des voyelles graves : « a », « o », etc. C'est que, d'une part, le jeu des voyelles est toujours plus harmonique que celui de consonnes ; d'autre part, les voyelles graves sont plus audibles que les voyelles aiguës. Par conséquent, la modulation la plus nette est produite par le passage d'un phonème de grande aperture à un phonème de petite aperture ; ou inversement, par le passage d'un phonème de petite aperture à un phonème d'aperture grande. C'est ainsi que les particules sont de voyelles graves rattachées à un phonème final, soit à une voyelle aiguë, soit à une consonne quelconque qui sont souvent accentuées. Donc, contrairement à ce qui a lieu en français, la dernière syllabe du groupe est généralement faible et non accentuée, surtout quand la phrase est terminée par une particule quelconque.

(1) Cf. l'exemple précédent.

CHAPITRE II

APERÇU HISTORIQUE

I. — LES PARTICULES DANS LA LANGUE CLASSIQUE

Dans l'étude des particules de la langue ancienne, nous nous heurtons à deux obstacles : d'un côté, les particules étant liées strictement à la langue parlée, elles n'ont de valeur pour les linguistes et les phonéticiens que lorsqu'elles s'expriment par les moyens linguistiques ; d'autre part, la langue écrite ancienne, comme nous l'avons indiqué plus haut, ne représente pas l'état ancien de la langue parlée. Pour mieux s'adapter au style littéraire, les ouvrages classiques ont souvent supprimé les particules ou leur ont fait subir des changements. Nous nous sommes bornés simplement à donner quelques explications très sommaires sur les particules dans la langue écrite ancienne.

D'après nos philologues anciens, on employait les expressions : *mots pleins* et *mots vides*, pour désigner les sémantèmes et les morphèmes. Pourtant on ne faisait pas de différence entre les particules qui ont un carac-

tère particulier et les autres mots vides. Il est vrai que l'emploi des particules dans la langue écrite ancienne est assez simple et plus ou moins régulier. C'est peut-être pour cette raison que nos philologues ont négligé de traiter cette question. Toutefois, il faut savoir que les particules représentées par la langue écrite ne sont plus ce qu'elles étaient d'abord dans la parole pour les raisons que nous avons citées plus haut (voir page 23). Nous pouvons même affirmer que l'emploi des particules n'a jamais été aussi simple que le présentent les ouvrages anciens.

D'autre part, nous avons remarqué que plus l'époque d'un texte est proche de nous, plus l'emploi des particules est compliqué et plus il ressemble à celui de la langue moderne.

La raison en est la suivante : une particule ne représente qu'un son dans la langue parlée et elle n'a aucun sens propre. L'écriture chinoise, au contraire, peut mieux exprimer le sens du mot, grâce à son système de représentation visuelle, mais il lui est impossible d'en exprimer exactement la prononciation. C'est pourquoi tous les mots vides étaient représentés dans la langue écrite, tout d'abord par des mots d'emprunt qui ont chacun leur sens propre, mais qui ont la même prononciation que les mots vides ou par un phénomène qui ressemble aux mots vides dans la langue parlée. Il arrive même souvent que des mots d'emprunt ont perdu ensuite leur sens primitif et sont devenus les signes propres des mots vides.

Un mot tel que 其 *t'ci*, qui est un symbole de *pelle* comme le signe 其 dans l'écriture classique primitive,

est employé également pour noter un mot vide dans la langue écrite ancienne. Nous en trouvons déjà dans l'écriture primitive inscrite sur les os et les écailles de tortue qu'on a découverts récemment au Ho-Nan (1) qui date du 11^{me} millinaire avant J.-C.

Dans une phrase par exemple : 今日其雨 (2)

tcing-za « *t'ci* » *y*, (mot à mot, aujourd'hui particule, pluie) qui veut dire : *doit-il pleuvoir aujourd'hui ?*

Le mot *t'ci* est employé comme une particule qui sert à exprimer un doute et un souhait. Le sens de cette phrase est : *je me demande, s'il peut aujourd'hui, mais je l'espère*. Cet état d'esprit est marqué seulement par cette particule *t'ci*, mot qui avait gardé, à côté de cet emploi de particule, son sens propre de « pelle ».

Ce mot fut employé ensuite dans les textes anciens comme pronom-sujet de la troisième personne et comme adjectif possessif de la troisième personne. Il a fini par perdre complètement son sens propre et il est devenu un mot vide dans la langue écrite (3).

Il est évident que le procédé d'emprunt des mots vides n'est pas pratique. Si le sens propre du mot d'emprunt ne se perd pas complètement, il peut se produire une confusion. C'est pourquoi l'on a inventé plus tard de toutes pièces, dans la langue écrite, des mots-vides pour remplacer les mots d'emprunt. Ce qui nous montre que l'introduction dans la langue écrite des particules

(1) On a découvert récemment cette écriture primitive à An-Yang, de la province de Ho-Nang, la capitale de la dynastie de Ying (1766-1122 avant J. C.).

(2) Voir l'écriture classique de la dynastie de Ying (p. 32) de Lo Tcheng-Yu.

(3) On a inventé dans la langue écrite moderne un autre caractère pour désigner le mot « pelle ».

de la langue parlée rencontre toujours une certaine difficulté par le fait que le système idéographique de l'écriture chinoise ne peut représenter la prononciation des mots ; il nous explique aussi que les particules s'introduisent toujours lentement dans la langue écrite et nous fait comprendre pourquoi dans la langue écrite d'aujourd'hui l'on invente encore de nouveaux caractères pour représenter les particules de la langue parlée qui ne cesse pas d'évoluer (1).

En ce qui concerne les particularités d'emploi des particules dans la langue classique, on voit seulement, d'après les textes classiques, que les particules sont employées dans la phrase initiale et au milieu de la phrase (2). Le premier procédé n'existe plus dans la langue d'aujourd'hui ; mais le deuxième s'est conservé encore dans les parlers modernes (3). Pourtant on ne peut affirmer l'existence de ces emplois dans la langue parlée ancienne (4). Car, ces particules sont introduites surtout dans les vers et dans la prose rythmée (5). D'après les renseignements de nos philologues, on ajoute souvent des particules à l'initiale ou au milieu des phrases pour une simple raison de rythme.

II. — L'ORIGINE DES PARTICULES INTERROGATIVES

Les particules interrogatives ont leur origine dans

(1) Cf. p. 77

(2) Pour les exemples, voir *Sə-tcing*, *ŝu-tcing*, etc.

(3) Cf. p. 88

(4) Il se peut que ces phénomènes aient existé dans les dialectes de la langue classique.

(5) Surtout dans *Sə-tcing*, *morceaux choisis des poésies classiques* (3^{me} à 4^{me} siècles avant J. C.).

les suffixes négatifs. Ce fait s'explique du point de vue phonétique par des raisons fort claires.

Dans la langue parlée moderne, l'interrogation s'exprime sous les deux formes suivantes : ou par la particule interrogative, ou par le suffixe négatif (1). Soit une phrase telle que : *vient-il ?* on peut dire : *t'a lai* « *pa* » (mot à mot, il, venir, *particule interrogative*) et aussi : *t'a lai* « *pu* » *lai* (mot à mot, il, venir, *non*, venir) qui veut dire : *il vient ou non*. Dans le deuxième cas, le sujet pose deux termes alternatifs : *il vient* ou *il ne vient pas*, l'interlocuteur peut choisir entre *t'a lai* (il vient) et *pu-lai* (ne vient pas). La phrase interrogative exprimée sous forme négative n'est d'ailleurs pas un fait particulier à la langue chinoise, il existe aussi dans les langues classiques (2) et modernes indo-européennes (3).

Cependant, en chinois, le suffixe négatif de la phrase interrogative est transformé en particule interrogative par le changement phonétique que subissent les phonèmes à l'intérieur de la phrase. C'est que dans la phrase précédente : *ni* « *lai* » *pu* « *lai* », par la présence de deux verbes *lai* (venir) répétés : le premier porte l'accent, et le deuxième est atone par sa position finale qui est plus faible. Ainsi, par suite de la chute de la syllabe finale, *t'a lai pu lai* est devenu *t'a lai pu* que nous rencontrons encore sous cette forme dans la conversation

(1) Dans la langue écrite moderne, on n'emploie que la particule interrogative.

(2) L'emploi du suffixe négatif dans les phrases interrogatives en latin Voir Vendryès et Meillet : *Traité de grammaire comparée*, p. 544.

(3) En français par exemple, on dit parfois : *il vient ou non* au lieu de dire : *vient-il* ou *est-ce qu'il vient*, dans la conversation courante. Toutefois, en français comme en chinois, la nuance interrogative exprimée par le suffixe négatif ne donne pas exactement le même sens que les autres particules interrogatives ordinaires.

courante. C'est d'ailleurs le même phénomène qui se produit en français dans une phrase comme *Je ne sais pas*, qui est prononcée dans la langue courante : ʃə pa. Par la présence des deux termes négatifs : *ne* et *pas*, l'un est atone et l'autre est accentué. Le premier est donc tombé.

En chinois, le suffixe négatif *pu*, dans *t'a lai* « *pu* » est ensuite devenu *pa*, pour les raisons que nous citerons dans la deuxième partie de cet ouvrage (voir page 146).

Ainsi, la syllabe *pa* dans la phrase *ni lai pa* a perdu complètement sa valeur négative par l'évolution phonétique. Elle est alors devenue une simple particule interrogative.

On en trouve mêmes des preuves dans des textes anciens où les phrases interrogatives ne sont marquées que par le suffixe négatif *pu* (1).

D'autre part, d'après le résultat des recherches de nos philosophes, le suffixe négatif *pu* était *buiəu* dans la langue classique (2). Ce qui nous amène à voir le rapport du suffixe négatif *buiəu* de la langue ancienne avec la particule interrogative *va* de la plupart des dialectes du midi. Le changement phonétique consiste seulement dans la perte d'explosion de la consonne « *b* » qui est devenu une fricative « *v* ». L'exemple précédent : *ni lai* « *pa* » (vient-il) de la langue pékinoise, est : *Yi lei*

(1) Par exemple, dans les deux phrases de la poésie populaire de T'ao-Yen-ming (365-427) : [tein wo « *pu* » wei lo, tsə yo lai swai « *pu* »] ? (« *Ne* » jouis-je « *pas* » du présent, « *que* » saurais-je de l'avenir ?).

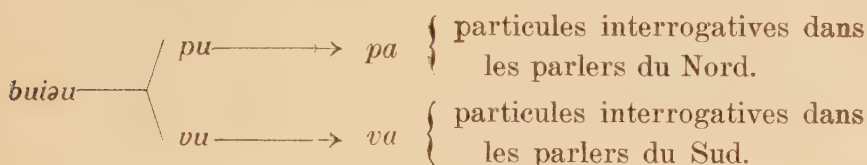
Le premier *pu* (ne-pas) est employé comme suffixe négatif, et le deuxième est employé comme particule interrogative.

(2) Les consonnes initiales occlusives sonores ont disparu de la langue pékinoise moderne où elles sont devenues sourdes ou sourdes aspirées.

« *va* » dans le dialecte de Shanghai, et *dji lei* « *va* » dans le dialecte de Ning-Po, etc. (1).

L'évolution phonétique du suffixe négatif de la langue ancienne devenant la particule interrogative des parlers modernes se présente de la manière suivante :

Suffixe négatif
de la langue ancienne



Une autre particule interrogative *ma* qui est employée différemment de la particule *pa* dans la langue moderne (2), a son origine dans le suffixe négatif de la langue classique *miu* qui veut dire *n'avoir pas* ; il sert de suffixe négatif et en même temps il peut marquer une interrogation ; nous en trouvons des exemples nombreux dans les textes anciens.

Mais ce suffixe négatif étant devenu plus tard un dissyllabe *mei-yo* dans la langue parlée d'aujourd'hui, est aussi représenté dans la langue écrite moderne par deux caractères, qui servent seulement à marquer la négation.

Cependant on rencontre souvent dans la conversation courante l'emploi du suffixe négatif dans la phrase

(1) Dans les dialectes de *Li-Yang* et de *T'sang-Tseu*, la consonne fricative sonore « *v* » de *va* est devenue sourde : « *f* », on dit dans le dialecte de *T'sang-Tseu* par exemple, *li lei* « *fa* » ? (*vient-il*).

(2) Les deux particules *pa* et *ma* sont employées pour marquer l'interrogation. Mais les deux emplois sont différents pour le sens général. Voir p. 82.

interrogative. On dit parfois : *t'a lai* « *mei-yo* » ? (mot à mot, il venir, *n'avoir pas*) au lieu de dire *t'a lai* « *ma* » (mot à mot, il venir, *particule interrogative*). Toutes les deux sont des phrases interrogatives qui veulent dire : *vient-il ?* (1).

Le même changement phonétique dans l'exemple précédent, s'est produit d'abord par la chute de la finale *yo* qui est en position faible, *t'a lai* « *mei yo* » est devenu *t'a lai* « *mei* » qu'on entend encore souvent dans la conservation courante. Ensuite *mei* est devenu *ma* (2) qui a perdu complètement sa valeur négative et est devenu alors une particule interrogative.

Cette évolution du suffixe négatif devenant particule interrogative apparaît plus nettement encore, si l'on prend des points de comparaison dans les dialectes de l'extrême-sud.

On sait que les régions de l'extrême-sud de la Chine, reculées et isolées, n'avaient pas beaucoup de relations avec le centre du pays. Aussi trouve-t-on plus ou moins de phonèmes classiques dans ces parlers. L'exemple que nous avons cité plus haut : *t'a lai* « *ma* » (vient-il) est devenu dans le dialecte de Canton : *k'y lei* « *mei* » (mot à mot, il venir, *particule interrogative*), mais dans ce parler, la même syllabe *mei* est employée également en tant que suffixe négatif dans une phrase telle que : *ni tsong mei si-fen* (mot à mot : tu, encore non, manger), qui veut dire *tu n'a pas encore mangé*. Cela nous montre

(1) Les phrases : *t'a lai* « *ma* » et *t'a lai* « *pa* » sont toutes les deux interrogatives, mais n'expriment pas la même idée. La première exprime une interrogation ordinaire et la deuxième marque un certain doute. Cf. p. 82.

(2) Le changement phonétique de *mei* en *ma* est dû à la cause que nous avons signalée à la page 145. Cf. aussi p. 147.

que le dialecte cantonnais conserve encore l'ancien système dans lequel le suffixe négatif est employé comme particule interrogative sans qu'il ait subi de changement phonétique. Dans les autres parlers, au contraire, le phonème, qui sert de suffixe négatif, est tout différent de la particule interrogative.

De ce fait, la transformation du suffixe négatif de la langue classique du chinois en particule interrogative dans la langue d'aujourd'hui peut être rapprochée du phénomène suivant, survenu dans le parler contemporain français : sous l'influence de la troisième personne du pluriel du verbe, on a créé la particule interrogative *ti* dans *il aime-ti*, *j'aime-ti* au lieu de dire *aime-t-il*, *aime-je* (1). Seulement dans le premier cas, c'est le changement phonétique qui a créé la particule interrogative, tandis que dans le deuxième cas, il s'agit d'une série d'extensions analogiques.

On voit, par ce qui précède, comment le chinois, par l'évolution phonétique du suffixe négatif dans la phrase interrogative, a créé des symboles abstraits des particules interrogatives dans la langue d'aujourd'hui.

III. — L'ORIGINE DES PARTICULES EXPRESSIVES

Par l'étude de la morphologie historique et de la phonétique diachronique des particules, nous sommes amenés à une question assez importante : si les mots pleins peuvent se vider de leur sens et devenir de simples morphèmes comme nous l'avons signalé dans notre

(1) Cf. Vendryès, *Le Langage*, p. 203.

introduction (voir pages 40 et 67), et si un morphème, lui aussi, peut transformer son sens en subissant un nouvel emploi, comme c'est le cas du suffixe négatif se transformant en particule interrogative, est-il donc possible que les particules expressives aient aussi leur origine dans les sémantèmes (mots pleins) ou dans les morphèmes (mots vides) quelconques ?

Le problème trouve son explication dans les recherches sur l'évolution morphologique et le changement phonétique des particules mêmes. Un des exemples les plus saillants est fourni par la particule *lǎ* ; cette particule était représentée d'abord dans la langue écrite seulement par le caractère 𠂔 qui a pour sens propre : *finir* ou *terminer*, et qu'on prononce, *lian*. Quand on emploie cette particule dans des phrases telles que : *t'a lai lǎ* (mot à mot, il venir, *particule*) qui veut dire : *il est venu* ; ou *wo uang lǎ* (mot à mot, je oublier, *particule*) qui signifie : *j'ai oublié*. On voit encore qu'elle indique une action passée ou un aspect achevé qui correspond exactement au sens propre du mot.

Pourtant l'usage a créé plus tard pour cette particule, de nouveaux emplois, soit pour exprimer une supposition dans *t'a tsou « lǎ »*, *wo ye tsou* (mot à mot : il aller *particule*, je aussi aller) qui veut dire (*Si*) *il part, je m'en vais aussi*, soit pour marquer une énumération dans : *tong-wu yen-li io : ma « lǎ »*, *lau-hu « lǎ »*, *šə-tsə « lǎ »*, *lang « lǎ »* qui veut dire : *dans le Zoo, il y a le cheval, le tigre, le lion, le loup, etc...*, chaque mot est suivi par la même particule « *lǎ* » qui sert simplement à énumérer les choses.

Il est à remarquer d'abord que la transformation morphologique est suivie d'un changement phonétique.

C'est-à-dire que la prononciation du mot *liau* est devenu *la* quand le mot est employé comme une particule (1) lorsqu'on emploie ce mot dans son sens propre, il garde sa prononciation primitive. (Voir page 149).

Dans la langue écrite, bien que l'on conserve encore le caractère « *liau* » comme particule, pour éviter la confusion résultant de ce que ce caractère a deux emplois dans la langue écrite : l'un comme le verbe *finir* et *terminer* et l'autre comme la particule, et aussi pour distinguer les prononciations différentes dans les deux cas (pour le verbe on le prononce *liau*, et pour la particule on le prononce *la*), on a inventé un autre caractère pour représenter seulement la particule *la* de la langue parlée.

Ce fait nous prouve assez clairement comment un sémantème, en modifiant d'abord son sens propre, se prêtait à l'expression d'une catégorie morphologique. Et ensuite, comment en perdant complètement son sens propre, il est devenu une particule expressive.

Cependant, dans les recherches sur l'origine des particules expressives, si l'on étudie seulement les morphèmes que représentent les particules dans la langue écrite, il est fort douteux qu'on puisse arriver à un résultat satisfaisant.

Il est vrai que la morphologie a résisté plus longtemps à l'évolution que la phonétique. Elle laisse souvent subsister des formes anciennes. Pourtant la morphologie et la phonétique exercent des influences réciproques sur les morphèmes. On ne peut pas négliger l'importance de l'évolution phonétique.

(1) Le changement phonétique de *liau* en *la*, voir p.149

D'autre part, l'écriture chinoise, de par son principe, est causé aussi d'une particularité dans les évolutions morphologiques et phonétiques. C'est que le système idéographique, comme nous l'avons signalé plus haut, ne représente pas la prononciation du mot. En conséquence, il peut exprimer plus facilement les sémantèmes que les morphèmes (1). Ce qui explique que la plupart des mots vides aient emprunté directement les mots pleins (2). Cependant cette transformation se produit souvent dans le cas où les deux mots (un sémantème et un morphème) n'ont nullement un sens commun ni aucun rapport entre eux, mais uniquement en raison de ce que les deux mots ont une prononciation identique ou voisine dans la langue parlée.

C'est la raison pour laquelle certaines particules, représentées par des caractères dans la langue écrite, ne donnent aucune indication sur les rapports de l'évolution morphologique. Par exemple, la particule *pa* était représentée d'abord dans la langue écrite par le caractère 罷 qui a son sens propre de *finir* ou *terminer*. Ensuite on a inventé récemment un autre caractère 𠄎 qui sert à le noter quand il est employé comme particule, mais les deux caractères servent dans la langue écrite moderne. On se trompe tout à fait si l'on pense que le sens de *terminer* ou de *finir* que traduisait le premier caractère est à l'origine de la particule *pa*. Parce que

(1) Cf. p. 67

(2) On remarque que plus l'époque d'un texte est ancienne, plus nous y trouvons des mots vides qui sont des mots d'emprunt. Ce qui veut dire que le système idéographique ne peut traduire directement la prononciation du mot. On ne peut inventer que plus tardivement des signes idéogrammes-phonétiques pour représenter les mots vides dans la langue écrite.

cette particule, comme nous l'avons dit précédemment (1), est venue du suffixe négatif *pu*. D'abord on avait emprunté directement le caractère du suffixe négatif 不 (*pu*) dans la langue écrite ancienne (2). L'évolution phonétique ayant modifié le phonème *pu* en *pa*, on a ensuite emprunté le caractère 罷 (*pa*), pour la simple raison que celui-ci a la même prononciation que la particule *pa* de la langue parlée. Mais il n'existe aucun rapport de sens entre ces deux mots qui ont des emplois différents.

D'autre part, il faut reconnaître que la plupart des particules qui sont représentées dans la langue écrite d'aujourd'hui ne sont pas toujours des mots d'emprunt, mais des caractères nouvellement inventés qui servent seulement à marquer la prononciation que représentent les particules de la langue courante.

On voit même souvent qu'une particule est traduite dans la langue écrite par plusieurs caractères différents ; d'abord on a emprunté des caractères, ensuite on a fabriqué des signes idéogrammes-phonétiques. Par exemple, la particule *la* est représentée d'abord par le seul caractère 3 qui est un caractère d'emprunt ; ensuite on a inventé 啦, 勒, 咧, 咧, etc...

Chacun de ces caractères est composé du signe idéographique 口 qui marque une *bauche* et qui signifie *la parole*, et du signe phonétique représentant la prononciation du mot, mais qui ne donne aucun sens propre.

De ce fait, il serait très dangereux d'affirmer que tel mot ou tel sens est à l'origine d'une particule quel-

(1) Cf. p. 70.

(2) Cf. note de la page 70

conque, si l'on observe seulement les caractères qui représentent les particules dans la langue écrite, sans avoir étudié son évolution morphologique et phonétique et recherché les divers faits touchant tous les problèmes linguistiques.

On trouve d'ailleurs un grand nombre de particules exclamatives qui n'ont absolument aucun rapport avec les morphèmes. La vérité est que les particules exclamatives ont la même origine que les interjections. Elles sont souvent de simples voyelles graves « *a* », « *o* », « *ε* », etc., qui, étant émises plus facilement par les organes, sont de simples réactions produites chez le sujet à la suite de sensations ou d'émotions. Ensuite on les utilise pour exprimer une certaine nuance affective plus ou moins déterminée.

Les particules exclamatives jouent ainsi le même rôle que les interjections dans l'expression du langage affectif. On remarque d'ailleurs que l'interjection de la langue chinoise est relativement simple en comparaison de celle du français par exemple. C'est que souvent dans une phrase exclamative, on peut remplacer l'interjection par une particule exclamative. Par exemple, on dit : « *a* », *ni tsai tsêr* ! (mot à mot : *interjection*, tu es ici), mais aussi : *ni tsai tsêr* « *a* » (tu es ici, *particule exclamative*). On peut traduire ces deux phrases en français : *Tiens, te voilà* !

Il est évident que dans les deux phrases du chinois, l'émotion est plus vive dans la première phrase que dans la deuxième ; car les particules exclamatives ne peuvent traduire qu'une émotion modérée ; lorsqu'une émotion plus vive se produit, on la remplace par une interjection.

Il résulte de tout ce qui précède, que les particules

expressives peuvent, *a priori*, tirer leur origine de sémantèmes quelconques. Mais les traces de leur origine se perdent souvent partiellement ou complètement, soit par l'incapacité du système de l'écriture chinoise dans l'expression de la prononciation du mot, soit par les évolutions phonétiques et morphologiques.

D'autre part, une particule n'a pas nécessairement une origine morphologique, les particules expressives étant strictement liées à la langue parlée, car c'est surtout dans la parole que l'on introduit le plus d'éléments affectifs.

CHAPITRE III

L'EMPLOI DES PARTICULES DANS LES PARLERS MODERNES

I. — DANS LA LANGUE PÉKINOISE

Le système d'emploi des particules dans la langue pékinoise est relativement simple en comparaison de celui des particules dans les autres dialectes. C'est que le pékinois est depuis longtemps considéré comme la langue officielle de la Chine (1), elle est la seule langue qui peut être transcrite dans la langue écrite d'aujourd'hui, et seules les particules de la langue pékinoise peuvent être traduites par les caractères dans la langue écrite (2). C'est grâce à l'influence de cette dernière que l'emploi des particules dans le pékinois est plus régulier et plus simple. Pourtant dans la conversation courante, l'emploi des particules ne s'est jamais limité au système que représente la langue écrite.

(1) Voir Fu Liu, *Les Mouvements de la Langue Nationale en Chine*, p. 22.

(2) Tandis que les particules des dialectes ne peuvent pas se transcrire dans la langue écrite.

Prenons d'abord les trois particules interrogatives qui, suivant, les cas peuvent exprimer chacune un ou plusieurs sens différents :

1° La particule « *ma* » sert seulement dans l'expression des phrases interrogatives ordinaires, par exemple : *ni t'cy ma*, (mot à mot, *tu aller particule*), qui veut dire *vas-tu ?*

2° La particule « *pa* » dans les phrases interrogatives donne toujours une certaine nuance particulière, par exemple : *t'a lai pa*, mot à mot, *il venir particule* ; cette phrase peut être traduite en français : *il vient, n'est-ce pas ?* La particule *pa* ressemble beaucoup au *n'est-ce pas* en français ou au *is not it* en anglais. Elle exprime parfois seulement une nuance dubitative.

3° La particule *ni* s'introduit généralement dans les phrases interrogatives dans lesquelles il y a un des pronoms relatifs tels que : *qui*, *que*, *quoi*, *dont*, *où*, *lequel*, *pourquoi*, *comment*, etc., qui marquent déjà par eux-mêmes une interrogation. Par exemple :

A) *t'a šə šwei « ni » ?* (mot à mot : *il être qui particule*) *qui est-il ?*

B) *wei šen-mo ni pu t'cy « ni »* : (mot à mot : *Pourquoi tu non aller particule*) *Pourquoi ne vas-tu pas ?*

C) *tsê-mo ni hwei tsə-tau tšé šə « ni »* (mot à mot : *comment tu pouvoir savoir cette affaire particule*) *Comment peux-tu savoir cette affaire ?*

Cependant, sauf la particule *ma* dont on se sert pour exprimer une interrogation simple, les deux autres particules dans la langue courante n'ont jamais un emploi

limité aux deux cas précédents. Elles expriment encore les différents sens selon les circonstances données.

Ainsi que la particule *pa* est employée soit pour exprimer un doute dans une phrase telle que *pu tcien-tê « pa »* (mot à mot, *non vrai particule*), qui veut dire *ce n'est pas vrai* (j'en doute beaucoup), soit pour marquer une demande ou une nuance affective, espoir, par exemple : *ni ye lai « pa »* (mot à mot, tu, aussi, venir, *particule*) ; le sens de cette phrase est ainsi : *tu viens aussi avec nous, je l'espère, ou je te le demande* ; soit aussi pour exprimer une supposition, par exemple : *pu t'sen « pa »*, *ye pu yau tcin* (mot à mot : non succès *particule*, aussi non importance), qui signifie (*si cette affaire*) *a échoué, il n'aurait pas d'importance* ; soit enfin pour marquer un impératif dans : *t'cy pa !* (mot à mot, aller *particule*), qui veut dire *vas-t-en !*

De même que la particule « *ni* » peut exprimer parfois une interrogation qui présente deux termes au choix, par exemple : *ni lai « ni » pu lai « ni »* (mot à mot ; tu venir, *particule*, non venir *particule*), qui signifie : *tu viens ou tu ne viens pas* (1) ; parfois aussi une exclamation dans : *t'sen wei-shien « ni »* (mot à mot *vraiment dangereux particule*), ce qui veut dire : *c'est vraiment dangereux !*

Il faut donc faire deux remarques importantes :

(1) En chinois, comme en français, la phrase interrogative exprimée sous forme négative ne donne pas le même sens que celle exprimée soit par la particule interrogative en chinois, soit par l'inversion du sujet et du verbe en français. Dans cette phrase française : *tu viens ou tu ne viens pas* de la conversation courante, elle exprime toujours une certaine nuance de sentiment. Elle demande en effet absolument une réponse au sujet auquel la question est posée. Même dans certains cas elle peut ajouter une certaine opposition, mais en même temps on donne toujours une certaine hauteur musicale, ou un accent sur tel mot pour exprimer cette nuance ; tandis qu'en chinois, cette idée est exprimée seulement par les deux particules « *ni* » dans *ni lai ni, pu lai « ni »* (tu venir *particule*, non, venir *particule*).

d'un côté l'emploi des particules dans les phrases n'est jamais exempt d'une certaine nuance de sentiments ; d'autre part, une particule n'a jamais un sens limité et ne sert pas à exprimer un seul sentiment, c'est-à-dire qu'une même particule, introduite dans des phrases différentes, ne présente jamais exactement un cas pareil. Il serait donc vain de vouloir définir avec précision, la fonction des particules dans l'expression des éléments affectifs de la parole.

L'exemple le plus frappant de cet état de choses est fourni par la particule « *a* » dans les phrases suivantes, par lesquelles on verra combien cette particule peut exprimer de sentiments variés et d'émotions différentes :

- A) Un ordre : *lai « a » !* (viens ici !).
- B) Un conseil : *pu yau k'u « a » !* (ne pleure donc pas !).
- C) Une exclamation : *tšê two-hwa t sen hau ken « a » !* (combien elle est jolie, cette fleur !).
- D) Une surprise : *ni tsai tsər « a » !* (tiens, te voilà !).
- E) Une opposition : *ni shiau wo « a » ?* (tu te moques de moi ?).
- F) Une supposition : *ni šə šə ken « a » !* (tu peux donc essayer !).
- G) Un doute : *ni pu lai « a » ?* (tu ne viens pas ?).

En vérité, une particule ne représente que le symbole abstrait d'un sentiment ou d'une émotion qui est exprimé par un son dans la parole. Si l'on peut attacher un sentiment quelconque à une syllabe « *a* », il n'y a aucune raison de ne pas employer cette même particule pour exprimer une autre nuance affective.

Admettons que chaque particule ait eu d'abord son emploi plus ou moins déterminé. Mais l'usage a créé plus tard, au fur et à mesure, des sens différents et avec toutes sortes de nuances accessoires qui s'attachèrent à une même particule. Ainsi l'emploi d'une particule est devenu de plus en plus varié et compliqué.

Il arrive même souvent des cas où le sujet parlant emploie une particule quelconque en lui attribuant telle nouvelle nuance que l'usage ne connaît pas. Pourtant, il peut se faire que le public tente d'employer plus tard aussi cette particule avec cette nouvelle acceptation qui pourra s'établir à côté du sens originaire. C'est ce qui explique qu'une même particule ait des emplois de plus en plus différents dans les phrases.

Cette multiplication des phénomènes de sensibilité surchargeant le sens d'une même particule résulte, comme nous l'avons signalé plus haut (1), des procédés restreints que la langue possède et qui ne peuvent pas exprimer l'infinité des nuances contenues dans les idées. La même raison peut expliquer que les particules donnent seulement une valeur générale ou approximative du sentiment que le sujet parlant veut extérioriser.

Il en résulte que notre étude sur l'emploi des particules dans la langue courante doit être considérée comme un aperçu général.

II. — DANS LES PARLERS MODERNES

Il n'existe pas, à vrai dire, de grande différence dans la structure des phrases de la langue pékinoise et celles

(1) Cf. p. 60.

des divers parlers modernes. Mais presque chaque dialecte emploie les particules selon un système qui lui est propre. Quand on veut apprendre tel ou tel dialecte, même si l'on a saisi très bien son système phonique, il est cependant très difficile d'arriver à parler couramment comme un indigène, la difficulté venant surtout de l'emploi des particules.

Prenons une phrase telle que : *il vient ou il ne vient pas*, nous allons voir combien sont différentes les particules dans chaque dialecte, tandis que la structure de la phrase est presque identique :

Pékin	:	<i>t'a lai pu lai</i>	« ni » ?
Sou-Tseu	:	<i>li lei və lei</i>	« dza » ?
Shanghai	:	<i>da lei fə lei</i>	« sa » ?
Ning-Po	:	<i>yi lei və lei</i>	« nǐ » ?
Sao-Shing	:	<i>dzi lei və lei</i>	« la » ?
T'Sang-Tseu	:	<i>yi lei və lei</i>	« dzio » ?
Canton	:	<i>k'u lai m̃ lai</i>	« ni » ? (1).

Pourtant il faut remarquer que cette phrase n'exprime pas une interrogation ordinaire, et chacun de ces dialectes possède encore d'autres particules dans l'expression d'une interrogation ordinaire. De plus, suivant le contexte du dialecte, cette phrase sera accompagnée souvent d'une certaine nuance particulière. Pourtant cette nuance est telle qu'on ne peut pas facilement la traduire exactement en français, ni d'un dialecte à l'autre. Par exemple, cette phrase en pékinois, comme dans le dialecte de Sou-Tseu, donne parfois une nuance d'opposition, parfois une supposition variée selon les cir-

(1) En ce qui concerne les dialectes de l'extrême sud, à défaut de documents, nous ne pouvons citer que le dialecte de Canton.

constances données. Mais dans le dialecte de Canton et de Ning-Po, par exemple, cette phrase peut aussi exprimer une simple interrogation ordinaire, tandis que dans le dialecte de Shanghai, dans certains cas, elle exprime un doute, etc.

D'autre part, dans certains dialectes, les particules citées dans les phrases précédentes peuvent être changées contre d'autres particules. Par exemple, dans le dialecte de T'sang-Tseu, on peut dire : *da lei fə lei* « *ne* » au lieu de *da lei fə lei* « *sa* ». Et dans le dialecte de Ning-Po, on peut aussi dire : *dzi lei ve lei* « *gni* » au lieu de *dzi lei və lei* « *la* ».

Ainsi, on ne peut pas dire qu'une particule d'un dialecte quelconque soit absolument identique à une particule de tel ou tel autre dialecte, ni indiquer exactement la fonction d'une particule d'un dialecte quelconque, puisqu'il existe une quantité de particules dans un même dialecte qui, tantôt ont un sens quelconque, tantôt expriment des nuances toutes différentes. Par exemple, la phrase du dialecte de T'sang-Tseu : *gni t'ci* « *fa* » (mot à mot : tu aller particule), signifie : vas-tu, mais aussi *gni t'ci* « *vezan* ». Dans le deuxième cas, la phrase a plus d'énergie que dans le premier.

C'est que la particule est quelque chose d'abstrait et d'intraduisible, et même on ne peut employer deux fois la même particule avec une valeur absolument identique. L'analyse que nous avons faite jusqu'ici des différents emplois des particules dans les parlers modernes n'en peut donner qu'une idée fragmentaire et incomplète. Toutefois, il nous est impossible de les étudier plus en détail, pour les raisons qui ont été citées dans les chapitres précédents (voir page (60)).

Il nous reste encore à signaler seulement deux faits particuliers qui existent dans les dialectes du midi :

1° L'emploi des particules au milieu des phrases. Ce fait se trouve déjà dans la langue écrite ancienne (1), sans que l'on puisse cependant faire de rapprochement avec l'emploi dans les dialectes (2).

Dans le dialecte de Sou-Tseu, par exemple, une phrase telle que : *nei* « *a* » *k'en* ? (mot à mot : tu, particule, accepter) veut-dire : *acceptes-tu* ? La particule interrogative est ainsi placée entre le sujet et le verbe, mais quelquefois, on peut encore ajouter une autre particule à la fin de la phrase ; par exemple : *ne* « *a* » *t'ci* « *dzia* » (mot à mot : tu, particule, aller, particule), ce qui veut dire *vas-tu* ? Ce phénomène existe aussi dans les autres dialectes tels que dans ceux de *Wu-shi*, de *K'wen-San*, etc....

2° L'emploi des particules dissyllabes. Dans le dialecte de Ning-Po, par exemple, on emploie le dissyllabe « *vela* » pour une particule interrogative, dans : *no t'ci* « *vela* » (mot à mot, tu, aller particule), ce qui veut dire : *vas-tu*, et « *ve-zan* » du dialecte de tsang-tseu dans : *d'a t'ci* « *ve-zan* », et « *fe-sa* » du dialecte de T'en-Yang dans : *t'a t'ci* « *fe-sa* », etc. (Les deux phrases signifient *va-t-il* ?).

On sait que les particules sont en principe des monosyllabes dans la langue pékinoise. Mais dans la langue courante, il existe aussi des dissyllabes (3). Par suite du système de monosyllabisme de l'écriture chinoise, la

(1) Cf. p. 68.

(2) L'emploi des particules au milieu de la phrase dans les dialectes modernes exprime généralement une interrogation. Tandis que dans la langue écrite ancienne, on ne peut saisir exactement la nuance qu'exprimait la particule.

(3) Cf. p.

plupart des particules disyllabes sont devenues monosyllabes, cela prouve que la langue écrite exerce toujours une influence sur la langue parlée (1). Au contraire, comme les dialectes ne peuvent pas être transcrits dans la langue écrite, leurs changements phonétiques sont plus libres, plus indépendants, et ces dialectes peuvent résister longtemps aux changements, n'ayant pas à se plier aux faits de la langue écrite.

III. — CHANGEMENTS PHONÉTIQUES DES PARTICULES

Les changements phonétiques que subissent les particules au cours de l'évolution de la langue peuvent être répartis en deux catégories : les changements dépendants et les changements indépendants. Dans les premiers, les syllabes particules se transforment sous l'influence d'autres phonèmes voisins, et dans les secondes, la syllabe particule se modifie d'elle-même, sans qu'il y ait influence des mots voisins (2). L'étude des changements spontanés sera faite au chapitre III de la deuxième partie de cet ouvrage (voir page), nous étudions ici seulement les changements conditionnés des syllabes particules dans les phrases.

Tous les changements dépendants des particules que nous exposons ci-dessous ne sont pas particuliers à la langue pékinoise, ils se produisent aussi dans tous les autres dialectes. Pour éviter des répétitions, nous donnons ici seulement des exemples pris dans la langue pékinoise.

(1) Cf. p. 26.

(2) Voir Grammont, *Traité de Phonétique*, p. 183.

Il est important de remarquer tout d'abord que la particule est placée à la fin de la phrase. Elle occupe ainsi la position la plus faible de la phrase. On la prononce généralement atone (1), tandis que le phonème qui précède est accentué. C'est donc la raison pour laquelle la syllabe accentuée précédente exerce toujours des influences sur la syllabe particule finale.

Le changement le plus régulier et donnant l'impression acoustique la plus nette est fourni par la particule « a », on peut formuler les changements phonétiques de cette particule en prenant les exemples suivants :

- A) Dans une phrase terminée par la voyelle « i », la particule finale « a » devient « ia ».

Exemple : *šə ni « a »* > *šə ni-« ia »*.

Mot à mot : *être toi particule* (tiens c'est toi !).

- B) Dans une phrase terminée par la voyelle « u », la particule finale « a » devient « ua ».

Exemple : *t'a t'en k'u « a »* > *t'a t'en k'u-« ua »* !

Mot à mot : *il vraiment triste particule* (il est vraiment triste !).

- C) Dans une phrase terminée par la consonne nasale « n », la particule finale « a » devient « na ».

Exemple : *t'ien « a »* > *t'en-« na »* !

Mot à mot : *ciel particule* (Oh, ciel !).

- D) Dans une phrase terminée par la consonne nasale « ng » (ŋ), la particule finale « a » devient « nga ».

Exemple : *'ni t'ien « a »* > *ni t'ien-« nga »* !

Mot à mot : *tu écouter particule* (écoute !).

(1) Voir deuxième partie, chap. III, p. 146.

Dans les deux premiers cas, la rencontre des deux voyelles forme un groupe disjoint dont le premier timbre est dominant et subordonne le deuxième. Parce qu'il occupe une place privilégiée, c'est lui qui produit la plus forte tension d'ensemble. Ainsi, c'est par l'extension de la tension croissante de la première syllabe sur la deuxième que se produit une segmentation de la voyelle précédente sur le phonème final. Autrement dit, c'est le maintien de la position articuloire du phonème précédent par delà la frontière syllabique. Ce qui donne à l'impression acoustique *ni-ia*, au lieu de *ni a* (voir l'exemple A), et *k'u-ua*, au lieu de *k'u a* (voir l'exemple B).

On remarque d'ailleurs le même phénomène dans les phrases où la particule « *a* » est précédée par les voyelles « *e* » et « *o* » ; on entend souvent que cette particule est devenue soit « *ia* », « *ea* », soit « *ua* » ou « *oa* ». La même raison peut expliquer ces phénomènes par le maintien de la force articuloire du premier phonème que se manifeste une tendance à produire une semi-voyelle entre les deux passages. Mais alors les zones d'articulation entre « *e* », « *o* » et « *a* » sont plus proches que celles qui existent entre « *i* », « *u* » et « *a* », ce qui donne une impression acoustique moins nette que dans les deux premiers cas.

Étudions ensuite les deux derniers cas. A l'état isolé, les deux consonnes nasales « *n* » et « *ng* » subordonnées dans les mots *t'ien* (ciel) et *t'ien*g (écouter) sont toutes les deux des phonèmes implatifs, c'est-à-dire elles sont des phonèmes les plus faibles (1). Cepen-

(1) La consonne implative est toujours faible, cf. *Traité de Phonétique*.

dant dans les phrases citées précédemment (voir les exemples C et D), elles occupent communément les meilleures places, parce que chacune est suivie immédiatement par une voyelle inaccentuée, c'est-à-dire que c'est la syllabe particule finale « *a* » qui est articulée avec une force très faible (1). Il est donc naturel que se produise une modification de la consonne nasale par le maintien de sa position articuloire. La consonne nasale « *n* » ou « *ng* » est en effet scindée en deux parties, dont l'une est à tension décroissante : elle est encore attachée au phonème précédent et reste implusive ; et dont l'autre est à tension croissante, étant devenue une explosive, elle ouvre la syllabe suivante.

Ainsi s'explique que *t'ien* « *a* » soit devenu *t'ien-na* « oh, ciel ! », et que *t'ieng* « *a* » soit devenu *t'ieng-nga* « écoute ! ».

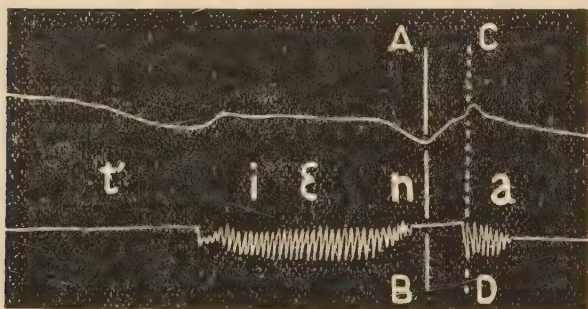


Fig. 1 — *t'ien-na*

Haut : ligne de l'effort musculaire laryngien.

Bas : ligne de la bouche.

Trait vertical A — B indique la frontière syllabique.

(1) Voir deuxième partie, chap, III, p. 146.

Trait vertical C D indique la limite articulaire de « *n* » et de « *a* ».

Le tracé ci-dessus (voir Fig. 1), représentant la phrase *t'ien a* (oh, ciel !), nous indique nettement que la frontière syllabique est à gauche de la limite articulaire. La consonne nasale « *n* » de *t'ien* (ciel) est donc divisée en deux segments : l'un à tension décroissante (voir la courbe baisse sur la ligne laryngienne), reste attaché au phonème précédent ; tandis que l'autre à tension croissante (voir la montée de la courbe sur la ligne de larynx), appartient à la syllabe suivante (1).

Citons enfin quelques exemples de changements phonétiques des particules à phonèmes combinés.

Comme nous l'avons dit plus haut (2), malgré l'existence des particules dans l'expression du langage affectif. Ce moyen d'expression ne serait jamais suffisant pour exprimer l'infinité des nuances de sentiments. Mais l'évolution de la langue cherche toujours de nouveaux procédés pour les exprimer. C'est pourquoi les particules se multiplient dans la langue courante. Le procédé de cette création nouvelle des particules consiste surtout dans la combinaison de deux particules existantes.

Le plus souvent, on se sert de la particule « *a* » subordonnée à d'autres particules pour former un phonème combiné. Chacune de ces particules perd alors son emploi propre et le phonème combiné est employé d'une façon tout à fait nouvelle dans la phrase. Par exemple : *t'a lai* « *lə* » (mot à mot, il venir *particule*) veut dire

(1) Voir Fouché, *Etude de Phonétique Générale*, chap. I : syllabe, coupe syllabique et variations de la coupe syllabique.

(2) Cf. p. 60.

il est venu, mais *t'a lai* « *lɔ-a* » sert à exprimer une interrogation avec un certain doute. Le sens de cette phrase est donc : *il est déjà venu ? j'en doute*. De même que : *t'a hwai t'ang*, ni « *nɿ* » (mot à mot, il pouvoir chanter, toi particule) veut dire : *il sait chanter, « et » toi ?* ; mais soit une phrase avec la particule combinée « *nəa* » : *ni hai mei-yo uen* « *nəa* », le sens en est : *tu n'a pas encore terminé ?*, exprimant une interrogation avec opposition, etc.

Cependant les particules en phonèmes combinés ne maintiennent jamais leur propre diphtongue, mais subissent la chute de la voyelle « *ə* » dans la première particule. En effet, c'est un « *ə* », comme le « *ə* » caduc français dans des mots comme *la p(e)tite*, *la f(e)melle*, etc., « *ə* » qui est susceptible de tomber (1). Quand il termine une phrase, il subsiste ; lorsqu'il est suivi d'un autre phonème, il n'est pas diminué ni réduit, mais il est supprimé complètement sous l'influence de ce qui suit.

Ce changement est assez simple et régulier, on peut le résumer de la manière suivante :

<i>lə a</i> > <i>la</i>	<i>nə a</i> > <i>na</i>
<i>də a</i> > <i>da</i>	<i>mə a</i> > <i>ma</i>
<i>pə a</i> > <i>pa</i>	<i>bə a</i> > <i>ba</i>

C'est que les deux voyelles sont dans deux syllabes différentes, dont l'aperture de la première est moindre que celle de la dernière. Le phénomène psychologique d'ancipication donne une prépondérance à la dernière voyelle. C'est la raison pour laquelle les deux voyelles en contact aboutissent ainsi à une monophthongue par la simple contraction (2).

(1) Voir Grammont, *Traité Pratique de prononciation française*, p. 105.

(2) Voir Grammont, *Traité de phonétique*, p. 225.

DEUXIEME PARTIE

ÉTUDE DE PHONÉTIQUE EXPÉRIMENTALE

CHAPITRE I

EXAMEN INSTRUMENTAL DES PHRASES AFFIRMATIVES ET DES PHRASES INTERROGATIVES

I. — SUJETS D'EXPÉRIENCE

Si l'interrogation est marquée essentiellement en chinois, comme nous l'avons établi dans la première partie de notre étude, par une particule interrogative, il est pourtant à signaler que la phrase interrogative, le plus souvent dans la langue courante, peut omettre sa particule dans un des deux cas suivants :

A) La phrase interrogative contient déjà un terme interrogatif, pronom ou adjectif, qui est placé généralement à la fin de la phrase. Dans ce cas, l'emploi de la particule interrogative n'est pas nécessaire. Soit la phrase : *t'a šə šwei ni ?* (mot à mot, il être qui *particule*) qui veut dire : *qui est-il ?* Mais il est aussi fréquent d'énoncer cette phrase sans particule dans la conversation : *t'a šə šwei ?* (il est *qui*). La raison en

est que l'interrogation de cette phrase est déjà marquée par un pronom interrogatif qui peut d'ailleurs être considéré aussi comme un outil-interrogatif. Cela veut dire que le pronom interrogatif : *šwei* (qui) y remplit la fonction d'une particule interrogative.

B) La particule interrogative peut être aussi omise dans certaines phrases interrogatives qui manifestent au même temps une surprise ou un doute. Par exemple : *ni tcien-t'ien tong-šen « ma »* (mot à mot, tu aujourd'hui partir particule), qui veut dire : *Est-ce que tu pars aujourd'hui ?* Mais le plus souvent dans la langue courante, on dit simplement : *ni tcien-t'ien tong-sen ?* (tu pars aujourd'hui ?). Le sens de cette phrase est pourtant différent de celui de la première. Parce qu'elle exprime un étonnement (c'est vrai, tu pars déjà aujourd'hui ?).

La question est donc de savoir comment l'on peut distinguer une phrase interrogative sans particule d'une phrase affirmative, si les mots dont elles se composent sont rangés dans un ordre exactement identique ?

D'autre part, on remarque très souvent qu'une même syllabe particule sert à marquer tantôt une interrogation, tantôt une affirmation (voir les exemples donnés ci-dessous). Comment peut-on distinguer dans la langue courante, entre une phrase interrogative et une phrase affirmative, lorsque toutes deux sont terminées par une même syllabe particule ?

Tous ces problèmes nous amènent à nous demander si la hauteur musicale joue aussi un rôle dans la modification du sens général de la phrase, en cas d'absence de la particule ou dans le cas où la particule ne fonctionne plus normalement.

Pour répondre à cette question, il est impossible de

demander à notre impression acoustique de nous fournir une explication satisfaisante. Par conséquent, le seul moyen pour étudier d'une manière plus approfondie est de recourir à l'analyse instrumentale.

Dans ce chapitre, nous nous proposons d'étudier successivement les questions suivantes :

1° Comparer une phrase interrogative ordinaire qui est caractérisée par une particule interrogative avec la même phrase interrogative sans particule.

2° Comparer les deux phrases précédentes avec une phrase affirmative où l'ordre des mots n'est pas modifié, tout comme dans les deux phrases précédentes.

3° Ensuite, une phrase interrogative sans particule est terminée par un pronom interrogatif, avec laquelle nous allons comparer la phrase interrogative précédente avec une particule et une autre phrase répondant à la question.

4° En dernier lieu, nous comporons les deux phrases qui sont terminées par une même particule, mais l'une exprimant une interrogation et l'autre une affirmation ; tandis que les mots qui composent les deux phrases sont exactement les mêmes.

Nous avons choisi, ci-dessous, 10 phrases comme sujets d'expérience en les divisant en deux séries : la première série contient sept phrases de la langue pékinoise, et la deuxième série trois phrases du dialecte de Ning-Po. Il est à signaler d'ailleurs que notre expérience a été faite sur 22 phrases de la langue pékinoise, dont 14 phrases interrogatives et 8 phrases affirmatives. Pour le dialecte de Ning-Po, nous avons pris 9 phrases comme sujets d'expérience, dont 5 phrases interrogatives et 4 affirmatives. Les résultats que nous avons obtenus sont exactement les mêmes, sans compter de

petites variations et des imperfections négligeables qui ont pu se glisser pendant les émissions. Pour ne pas dépasser le cadre de ce travail restreint, nous reproduisons seulement les graphiques des dix phrases suivantes :

Rappelons que les sujets proposés ci-dessous ont été rangés de la façon suivante :

- I^{er} rang : Les caractères chinois.
- II^{me} rang : Les transcriptions phonétiques.
- III^{me} rang : La traduction en mot à mot.
- IV^{me} rang : La traduction du sens général.

SÉRIE I

La langue pékinoise

1. Phrase interrogative ordinaire avec particule.

你去過北京嗎？

<i>ni</i>	<i>t'cy</i>	<i>kwo</i>	<i>Pe-tcing</i>	<i>ma</i>	(1)
tu	aller	(affixe du passé)	Péking	(Particule)	

Est-ce que tu as été à Péking ? (Est-ce que tu connais Péking) (2).

2. Phrase interrogative sans particule.

你去過北京？

<i>ni</i>	<i>t'cy</i>	<i>kwo</i>	<i>Pe-tcing</i>
tu	aller	(affixe du passé)	Péking

As-tu été à Péking ?

(1) Le petit trait marque la liaison des syllabes qui constituent soit un seul mot soit deux mots qui se correspondent.

(2) En français, l'expression interrogative : *Est-ce que*, peut être considérée comme un outil-interrogatif. Cf. Brunot : *Précis de Grammaire historique de la langue française*, p. 601.

3. Phrase affirmative sans particule.

你去過北京。

<i>ni</i>	<i>t'cy</i>	<i>kwo</i>	<i>Pe-tcing</i>
tu	aller	(affixe du passé)	Péking

Tu as été à Péking.

4. Phrase interrogative terminée par un pronom interrogatif.

這個人是誰？

<i>tšê-kê</i>	<i>zen</i>	<i>šə</i>	<i>wei</i>	(1).
Cet	homme	être	qui	

Qui est cet homme ?

5. Phrase affirmative, répondant à la question précédente.

他是我的弟弟

<i>t'a</i>	<i>šə</i>	<i>wo-tə</i>	<i>titi</i>
il	être	mon	frère

Il est mon frère.

6. Phrase interrogative terminée par la particule « *la* ».

他昨天動身啦？

<i>t'a</i>	<i>tswo-t'ien</i>	<i>tong-šen</i>	<i>la</i>	(2)
il	hier	partir	(particule)	

Est-ce qu'il est parti hier ?

(1) Sur le tracé, la première partie de la consonne « *š* » de « *šə* » est devenue sonore par l'anticipation de la sonorité de la voyelle qui suit.

(2) Sur le tracé, la consonne liquide « *l* » de la syllabe particule « *la* » est complètement nasalisée sous l'influence de la consonne nasale qui précède. La cause de ce phénomène assimilateur, voir p. 150.

7. Phrase affirmative terminée par la particule
« la ».

他昨天動身啦。

t'a tswo-t'ien tong-sen la (1)

il hier partir (particule)

Il est parti hier.

SÉRIE II

Le dialecte de Ning-Po

1. Phrase interrogative avec particule.

若還嘸吃過飯啊? (2)

no h̃ɛ mə t'suo ku ṽɛn a (3)

tu encore non manger(suffixe de passé) repas (particule)

Est-ce que tu n'as pas encore mangé ?

2. Phrase interrogative sans particule.

若還嘸吃過飯?

no h̃ɛ mə t'suo ku ṽɛn

tu encore non manger (suffixe de passé) repas

N'as-tu pas encore mangé ?

3. Phrase affirmative sans particule.

若還嘸吃過飯。

no h̃ɛ mə t'suo ku ṽɛn

(1) Sur le tracé, la consonne liquide « l » de la syllabe particule « la » est complètement nasalisée sous l'influence de la consonne nasale qui précède. La cause de ce phénomène assimilateur, voir p. 150.

(2) La prononciation dialectale ne peut être transcrite directement dans la langue écrite. Les signes représentés ici sont empruntés aux caractères qui ont une prononciation semblable.

(3) Sur le tracé, la consonne « h » de « hɛ » est complètement assimilée sous l'influence des deux voyelles qui l'entourent.

tu encore non manger (suffixe de passé) repas
Tu n'as pas encore mangé.

II. — REPRÉSENTATION GRAPHIQUE DES COURBES DE LA HAUTEUR MUSICALE

L'enregistrement a été fait sur le cylindre enregistreur du laboratoire de l'Institut de Phonétique. Les tracés que nous avons obtenus sont assez visibles ; mais à cause des difficultés qu'en présente l'impression, nous ne pouvons les reproduire.

La hauteur musicale a été mesurée sur l'amplitude de chacune des nombreuses vibrations d'une voyelle ou d'une consonne sonore. Puis sa courbe mélodique a été transcrite sur le papier quadrillé au millimètre.

Les rangs horizontaux de chiffres au-dessus des carrés du tableau indiquent l'ordre des vibrations dans leur succession.

Les rangs verticaux, du côté gauche, indiquent la hauteur musicale où se trouvent aussi les notes correspondant aux divisions micrométriques. Nous avons utilisé le tableau de la gamme chromatique tempérée qui donne des notes déterminées.

Calcul de la durée et de la hauteur

Le diapason des tracés
de la série I

(50 vibrations doubles à la seconde)



1 seconde : 77 mm. sur les
tracés.

Le nombre des divisions
micrométriques :

1 mm. = 25 divisions

25×77 mm. = 1925 divisions
en une seconde.

Le diapason des tracés
de la série II



1 seconde : 85 mm. sur les
tracés.

Le nombre des divisions
micrométriques :

1 mm. = 25 divisions

25×85 = 2125 divisions
en une seconde

Fig. 2

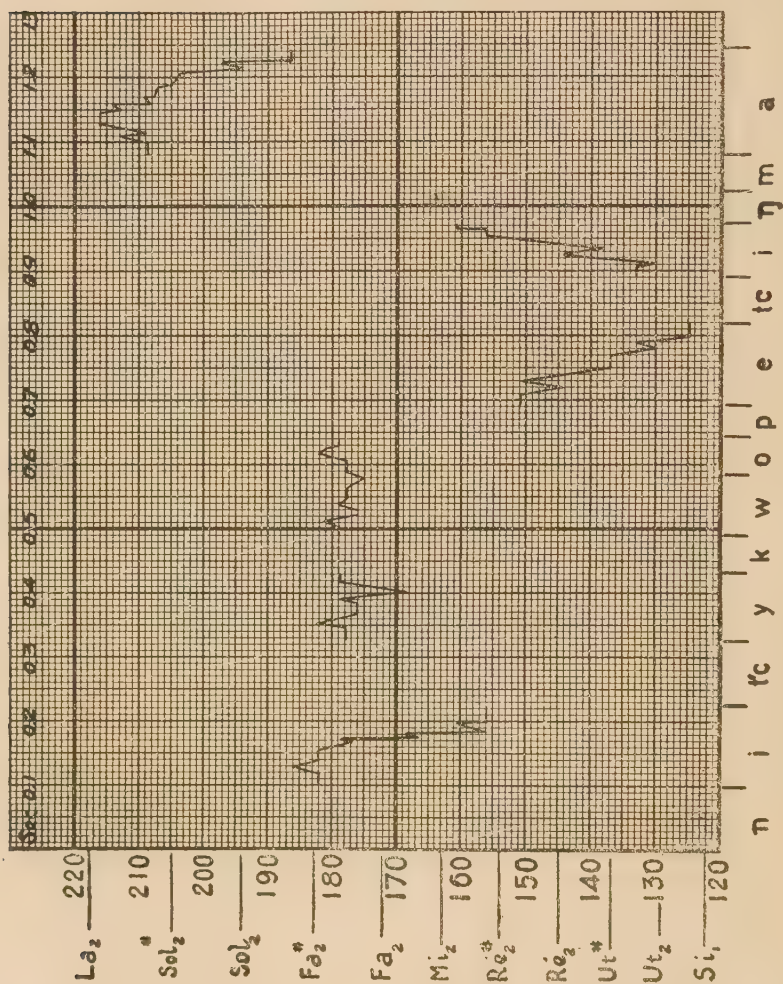


Fig. 3

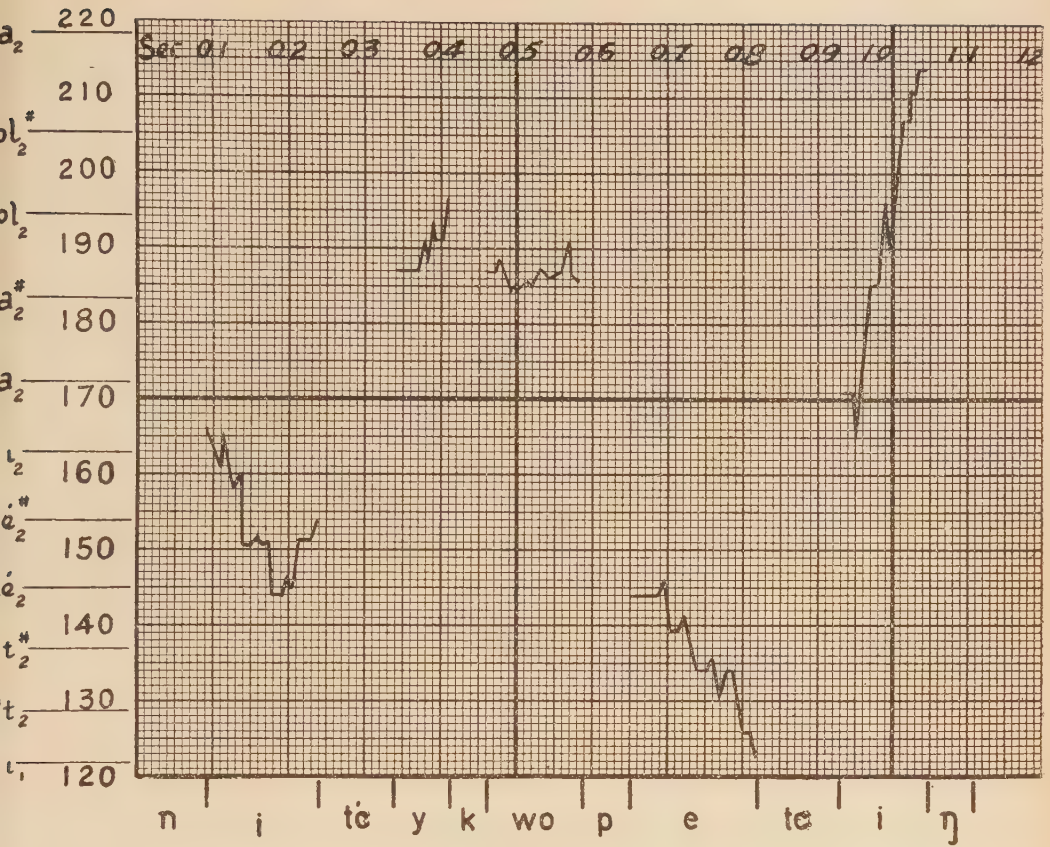


Fig. 4

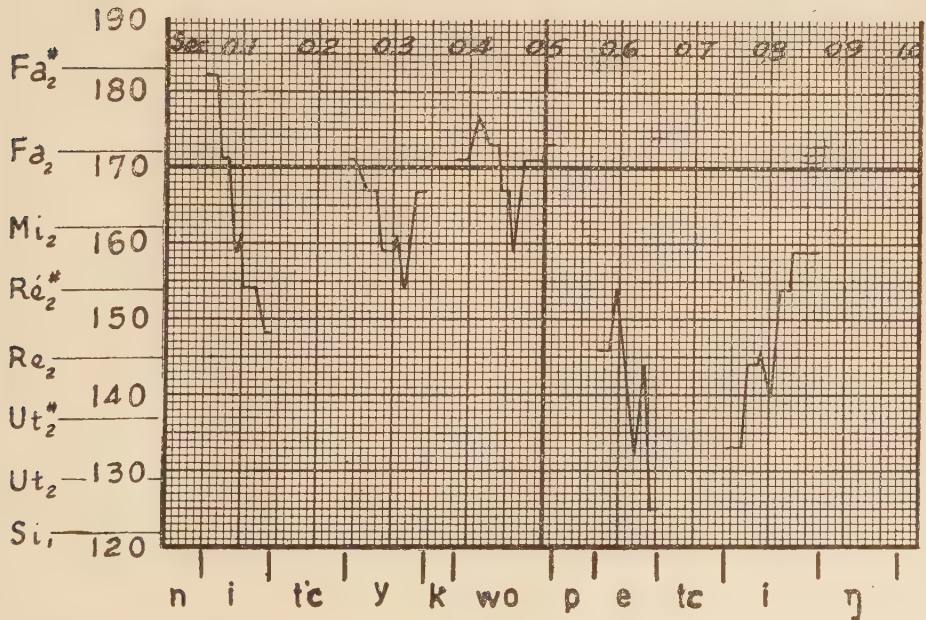


Fig. 5

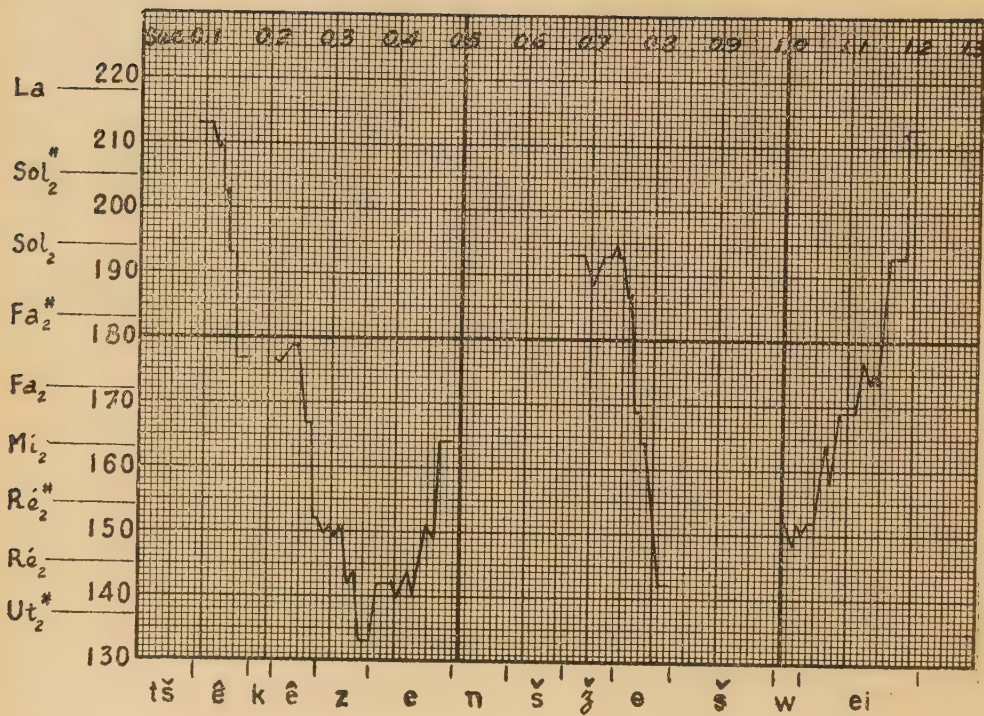


Fig. 6

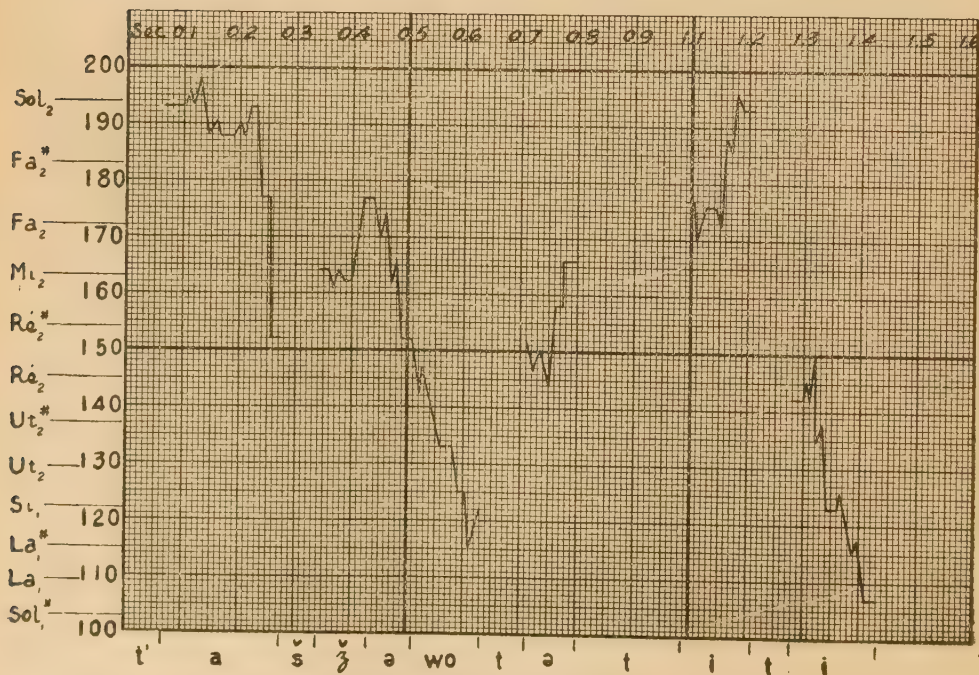


Fig. 7

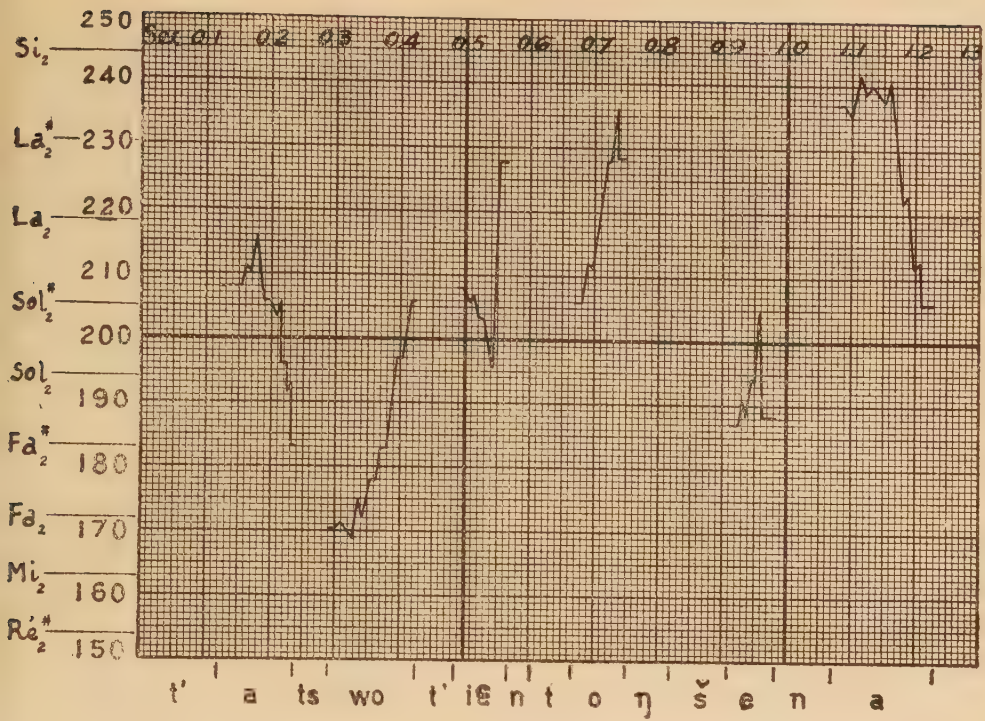


Fig. 8

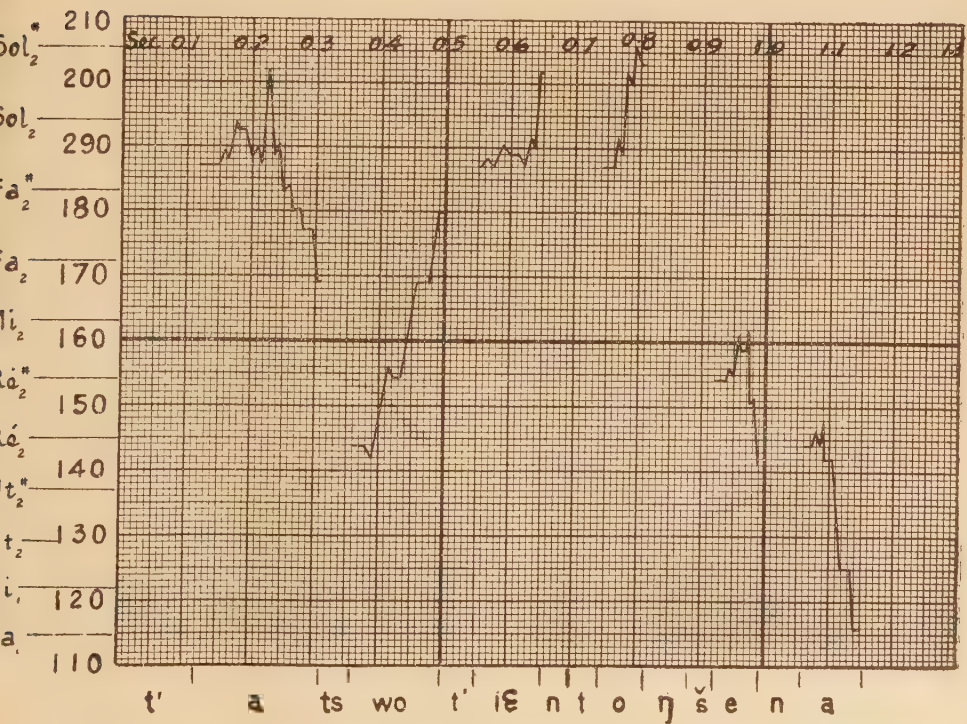


Fig. 9

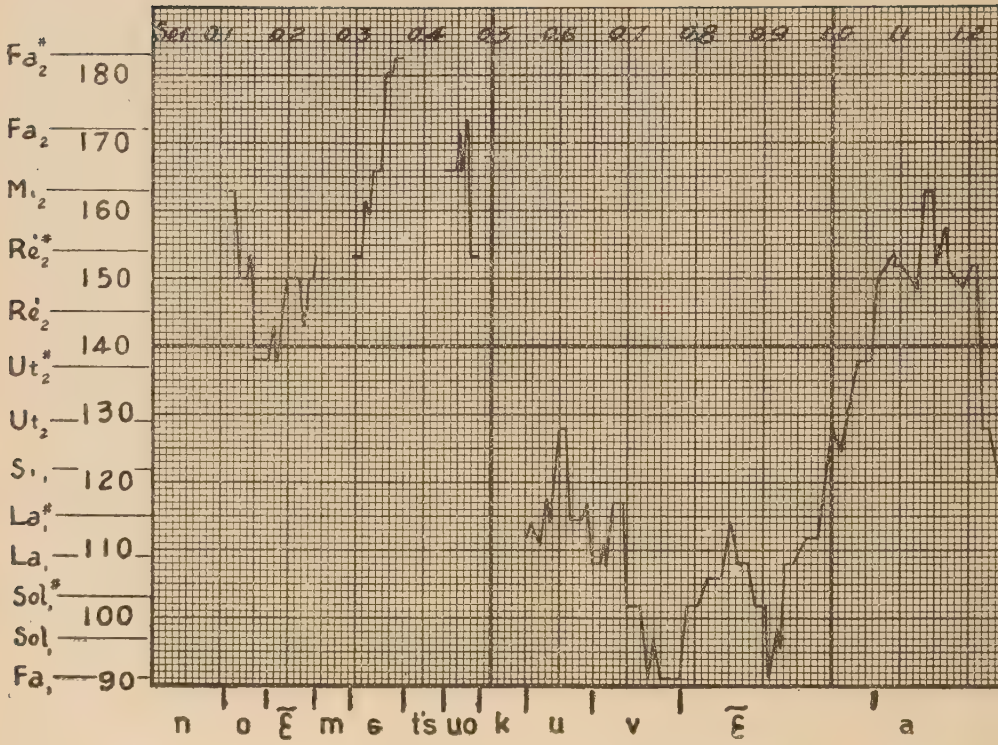


Fig. 10

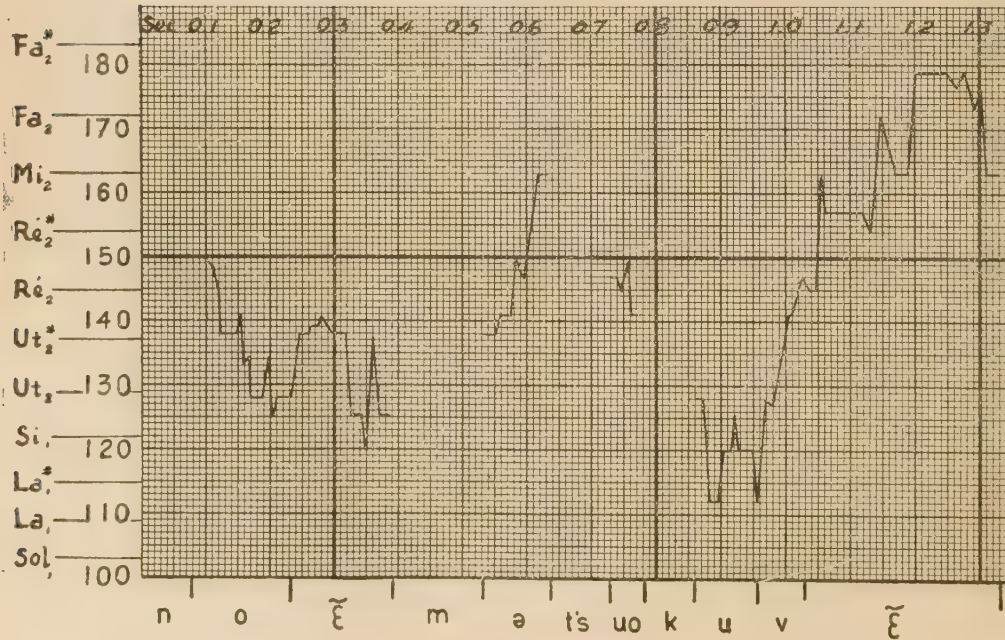
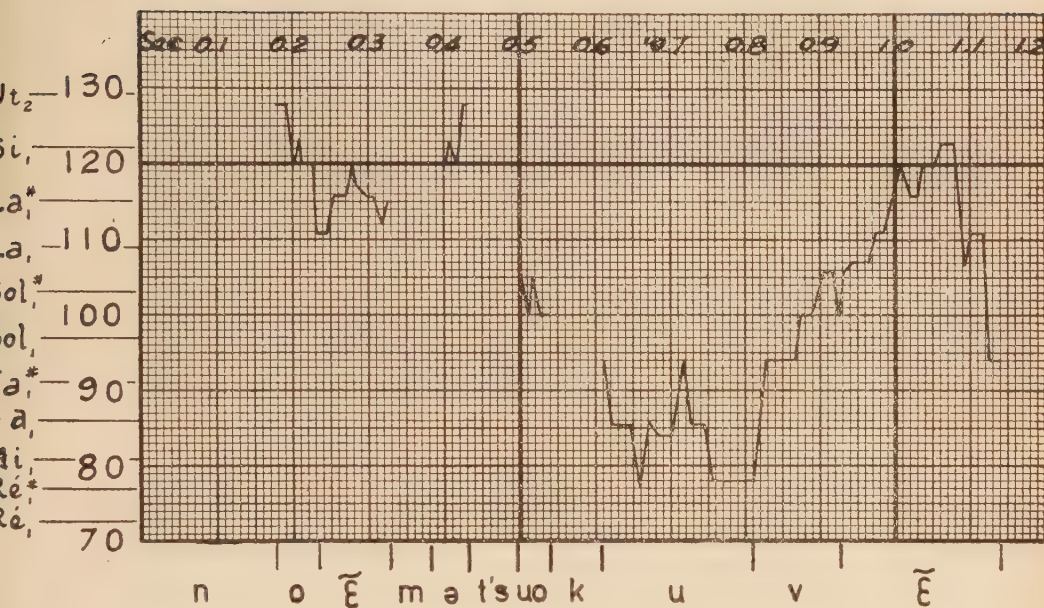


Fig. 11



III. — LES RÉSULTATS D'EXPÉRIENCE

D'après les courbes obtenues, dans la première série, la syllabe particule « *ma* » de la première phrase interrogative est sur un ton en majeure partie descendant (voir fig. 2). Mais au commencement de l'émission, il est sur une note très élevée (entre $Sol_2^\#$ et La_2) qui constitue presque le sommet de la courbe entière. Après avoir montée encore d'une durée de 0.05 centième seconde et à peine atteint la note La_2 , la courbe descend brusquement sur la note Sol_2 , ensuite sur la note $Fa_2^\#$.

Dans la deuxième phrase interrogative sans particule (voir Fig. 3), la dernière syllabe de la phrase « *ting* » est sur un ton ascendant, tout comme cette même syllabe

dans la première phrase (Fig. 2). La différence ne consiste que dans la première phrase, la syllabe « *tcing* » est sur un ton montant du niveau de la note Ut_2 à Mi_2 ; tandis que cette syllabe de la deuxième phrase se trouve sur une note beaucoup plus haute que celle de la précédente : elle commence sur la note Fa_2 et monte successivement à la note Sol_2 jusqu'à La_2 .

Dans la troisième phrase affirmative sans particule, la dernière syllabe « *tcing* », elle non plus n'a pas changé son caractère, tout en demeurant sur un tont montant (Fig. 4). Mais il commence sur la note Ut_2 et se termine sur Mi_2 . Il est donc exactement au même niveau que celui de la première phrase (Fig. 2). Toutefois, il est beaucoup plus bas que celui de la deuxième phrase (Fig. 3).

La durée de cette syllabe « *tcing* » est à peu près la même dans les trois phrases. Pourtant elle est un peu plus courte dans la première phrase (Fig. 2). La raison en est que dans cette dernière, la syllabe « *tcing* » est suivie encore d'une syllabe particule.

Sauf ce qui est mentionné précédemment, on ne trouve pas grande modification dans l'allure générale des trois courbes. Il est à signaler seulement que dans la deuxième phrase, la position d'ensemble de la courbe est proportionnellement plus élevée que dans les deux autres phrases (Voir Fig. 3, 2 et 4). Néanmoins cette variation est trop petite pour être significative.

Ce simple examen des trois courbes précédentes nous donne déjà une idée assez claire. D'abord la phrase interrogative est essentiellement caractérisée par sa particule qui est sur un ton descendant. Au contraire, l'allure générale du mouvement musical ne modifie rien entre

une phrase affirmative et une phrase interrogative avec particule. Ensuite, il n'est pas étonnant que dans la phrase interrogative sans particule, ce soit la dernière syllabe qui reçoive la note la plus haute. Ce qui veut dire que l'interrogation est marquée par un ton sur la dernière syllabe de la phrase, si celle-ci n'est pas suivie d'une particule interrogative.

D'autre part, il nous paraît encore plus intéressant de remarquer la courbe de la quatrième phrase interrogative qui est terminée par un pronom interrogatif, au lieu d'une particule interrogative. Cette courbe (Fig. 5) nous indique que la dernière syllabe « *šwei* » (qui) est sur un ton ascendant : elle commence sur la note $Ré_2$ et elle monte successivement de Mi_2 à Fa_2 pour atteindre jusqu'à $Soi_2^{\sharp}$. Comparons donc cette phrase avec la première phrase interrogative avec particule. On a vu plus haut (Fig. 2) que la syllabe particule qui termine la phrase interrogative est sur un ton en majeure partie descendant. Mais la courbe commence sur une note très élevée. Tout au contraire, dans la quatrième phrase (Fig. 5), la courbe de la dernière syllabe du pronom interrogatif « *šwei* » (qui) est dans la direction ascendante, quoiqu'au début de l'émission, elle commence sur une note assez basse.

Ce qui nous montre clairement que la qualité du ton se modifie complètement entre la syllabe d'une particule interrogative et celle d'un pronom interrogatif qui termine une phrase, bien que tous les deux aient une même valeur sémantique : c'est-à-dire que tous les deux peuvent être considérés comme outil interrogatif.

On voit ensuite la Figure 6 qui représente une phrase

affirmative, qui est une réponse à la question précédente. La dernière syllabe de cette phrase est aussi sur un ton descendant. Il est à signaler d'ailleurs que les deux dernières syllabes « *titi* » (frère cadet) forment un redoublement des syllabes (cf. page 35). Tant que la syllabe « *ti* » reste à l'état isolé, on la prononce sur le troisième ton, c'est-à-dire sur un ton descendant, mais elle commence généralement sur une note assez élevée (1). Néanmoins, dans le redoublement des syllabes, il se produit une modification de la hauteur musicale, dans le but d'éviter la monotonie. C'est ainsi que la première syllabe « *ti* » représentée sur notre tableau (Fig. 6) une courbe dans la direction ascendante : elle commence sur la note Fa_2 et se termine sur Sol_2 . Tandis que la dernière reste sur un ton descendant, qui occupe d'ailleurs une position particulièrement basse (entre $Ré_2$ et La_1) par le fait que cette dernière syllabe est à la fin d'une phrase affirmative.

Nos deux dernières figures de la série I nous montrent que l'allure générale de la courbe est sur des notes proportionnellement plus élevées dans la figure 7, qui représente une phrase interrogative, que dans la figure 8 qui est une phrase affirmative. Pourtant le caractère de chaque ton des éléments composés dans les deux phrases ne modifie rien. Même la dernière syllabe particule « *la* », bien qu'elle marque une interrogation dans la sixième phrase, et une affirmation dans la septième, toutes les deux restent sur un ton en majorité descendant.

Néanmoins on voit nettement une différence du ni-

(1) Voir Fu Liú, *Les tons du pékinois*, p. 78.

veau de l'élévation des notes entre ces deux tons : dans la phrase interrogative (Fig. 7), la dernière syllabe particule commence sur la note Si_2 , après avoir maintenu son niveau de la courbe, elle descend brusquement de La_2 jusqu'à $Sol_2^\sharp$. Tandis qu'en ce qui concerne cette même syllabe dans la phrase affirmative (Fig. 8), la courbe ne commence que sur la note $Ré_2$ et elle descend successivement de Ut_2 à Si_1 puis à La_1 .

Enfin, nous observons les trois figures de la série II, qui représente trois phrases du dialecte de Ning-Po.

Au début de l'émission, la syllabe particule « a » de la phrase interrogative (Fig. 9) est sur un ton en majeure partie dans la direction descendante. Pourtant il commence sur une note assez élevée (entre $Ré_2$ — $Ré_2^\sharp$) et monte encore jusqu'à Mi_2 ; il descend ensuite successivement de $Ré_2$ à Ut_2 , puis à Si_1 . C'est donc le même phénomène qui se produit dans la phrase interrogative avec particule de la série I (Fig. 2).

La dernière syllabe « *ve* » de la phrase interrogative sans particule (Fig. 10) est sur un ton montant, elle commence sur la note de La_1 et monte successivement de Si_1 à Ut_2 , puis à $Ré_2$ et à Mi_2 pour atteindre à Fa_2 . Mais à la fin de l'émission, la courbe descend un petit peu vers la note Mi_2 .

On voit ensuite que la dernière syllabe de la phrase affirmative (Fig. 11) n'a pas changé son caractère, tout en demeurant sur un ton ascendant. Pourtant la courbe ne commence que sur la note Mi_1 et elle monte peu à peu jusqu'à La_1 seulement, et atteint à peine sur la note Si_1 , puis descend brusquement à La_1 et ensuite à Sol_1 .

L'allure générale de la courbe ne se modifie guère

dans ces trois phrases. Il est à remarquer seulement que la courbe de la phrase affirmative (Fig. 11) est sur des notes plus basses par rapport aux deux autres courbes des phrases interrogatives (Fig. 9 et 10). Ce phénomène peut s'expliquer par le facteur psychologique qui peut intervenir pendant l'enregistrement. C'est que le sujet savait déjà le but de notre expérience avant l'enregistrement. Il se peut qu'il ait prononcé à voix particulièrement basse la phrase affirmative, pensant qu'on pourrait distinguer alors facilement cette dernière d'avec les phrases interrogatives. Néanmoins, cette variation de l'allure générale n'a pas une grande importance dans le résultat de notre expérience.

De ce fait, les trois courbes de la série II sont tout à fait identiques à celles de la série I (Fig. 2, 3 et 4), en ce qui concerne le rôle de la hauteur musicale dans les phrases interrogatives et celui de la hauteur musicale dans les phrases affirmatives.

IV. — CONCLUSION

Les principaux points que nous croyons pouvoir tirer de cette étude sont :

1. La phrase interrogative de la langue chinoise est généralement caractérisée par une particule interrogative. Cette particule est prononcée sur un ton descendant (voir aussi le chapitre suivant), mais ce ton commence toujours sur une note assez élevée.

2. En cas d'absence de la particule dans une phrase interrogative, qui exprime souvent une nuance parti-

culière, une surprise ou un doute, c'est la dernière syllabe de la phrase qui reçoit la note la plus élevée. Le mouvement musical a donc seulement une certaine valeur sémantique dans la phrase interrogative sans particule et qui ne contient pas d'autre terme interrogatif (pronom ou adjectif interrogatif).

3. Lorsque la phrase interrogative est terminée par un terme outil-interrogatif, au lieu d'une particule interrogative, le ton est marqué sur ce mot spécial qui a pour fonction particulière d'être le mot interrogatif. C'est sur lui que repose la valeur interrogative.

Il y a pourtant une différence d'intonation entre une particule interrogative et un terme, pronom ou adjectif, interrogatif : la première est sur un ton descendant et le seconde, au contraire, sur un ton montant.

4. La dernière syllabe de la phrase affirmative, quoique son caractère soit montant (voir Fig. 4), soit descendant (voir Fig. 11), est généralement sur des notes plus basses par rapport aux autres syllabes précédentes.

5. Il peut y avoir une phrase avec particule qui change sa valeur impulsive et par suite sa nuance sémantique, selon que le ton porte sur cette particule qui est sur les notes les plus élevées, s'il s'agit d'une phrase interrogative, qui est sur les notes les plus basses, lorsqu'elle exprime une affirmation. Toutefois, le caractère de cette particule dans les deux phrases ne modifie rien, c'est-à-dire que la syllabe particule reste toujours sur un ton descendant.

CHAPITRE II

LE SYSTÈME TONAL DES PARTICULES

I. — BUT DE CE TRAVAIL

Les phonéticiens chinois ont considéré que les particules étaient généralement sur un ton léger (t'cing-sen). Pourtant on n'a rien indiqué sur la signification du mot « léger » au sens phonétique (1). Dans sa thèse de doctorat, présentée en 1925, sur l'*Etude expérimentale sur les tons du chinois*, mon regretté professeur de l'Université Nationale de Péking, Liu Fu, a constaté que les particules dans la langue pékinoise sont prononcées sur un ton naturel. Il a écrit ensuite :

« Ce ton naturel est généralement considéré comme troisième ton. En effet, la différence avec ce ton est très peu sensible » (2).

On se demande donc ce qu'est ce troisième ton ? D'après le résultat d'expérience de Liu Fu, le troisième

(1) Voir chapitre III, p. 142.

(2) Voir Fu Liu, *L'étude expérimentale sur les tons du chinois*, p. 87.

ton est un son descendant, il occupe une position très haute et en moyenne » (1).

Par conséquent, ceci veut dire que les particules sont sur un ton descendant.

Toutefois cette observation reste sans issue et ne nous paraît pas une explication satisfaisante, parce que d'abord l'étude des particules ne fait pas le sujet d'une partie importante de sa thèse, ensuite il n'a pas distingué les diverses particules dans les phrases.

Le but de notre travail est de demander à notre expérience une explication plus précise sur ces deux principaux points :

1. Quelle est la différence de la hauteur musicale des diverses particules qui marquent soit une interrogation, soit une affirmation, soit une exclamation ?

2. Peut-on décrire un système général du mouvement musical pour l'ensemble des particules dans les diverses phrases ?

C'est dans ce but que nous essayons d'étudier dans ce chapitre le ton des particules, afin de fixer plus exactement, à l'aide de l'instrument, la mélodie des syllabes particules dans les phrases.

Cependant, comme nous l'avons rappelé dans la première partie de cette étude (voir page 84), la variation des particules et de leurs nuances accessoires dans la langue courante étant extrêmement compliquée, il nous est impossible de faire une expérience sur tous les domaines. Aussi, dans ce travail, nous étudions seulement les particules dans les phrases interrogatives, énoncia-

(1) Voir Fu Liu, *L'étude expérimentale sur les tons du chinois*, p. 78.

tives et exclamatives. C'est-à-dire que nous entreprenons une étude générale des particules dans ces trois domaines.

II. — LES PARTICULES INTERROGATIVES

Les particules interrogatives ont déjà été étudiées dans le chapitre précédent (voir page 109). Nous avons choisi ici seulement encore deux phrases, l'une de la langue pékinoise et l'autre du dialecte de Ning-Po, comme sujets d'expérience. Les exemples qui vont suivre ne font que confirmer ce que nous avons vu dans le premier chapitre.

SÉRIE I

*La particule dans la phrase interrogative
de la langue pékinoise*

12. 你還沒有吃過飯嗎? (1)

<i>ni</i>	<i>hai</i>	<i>mei - io</i>	<i>t'sə</i>	<i>kwo</i>	<i>ʃən</i>	<i>ma</i>
Tu	encore	non	avoir manger (suffixe de passé)	repas (particule)		

Est-ce que tu n'as pas encore mangé ?

SÉRIE II

*La particule dans la phrase interrogative
du dialecte de Ning-Po*

13. 若去過北京唔?

Tu	aller	(suffixe de passé)	Péking	(particule)
<i>n</i>	<i>t'ei</i>	<i>ku</i>	<i>Po-tcin</i>	<i>va</i>

Est-ce que tu as été à Péking ?

(1) Les numéros placés au début de chaque phrase correspondent aux numéros des graphiques de nos figures.

Fig. 12

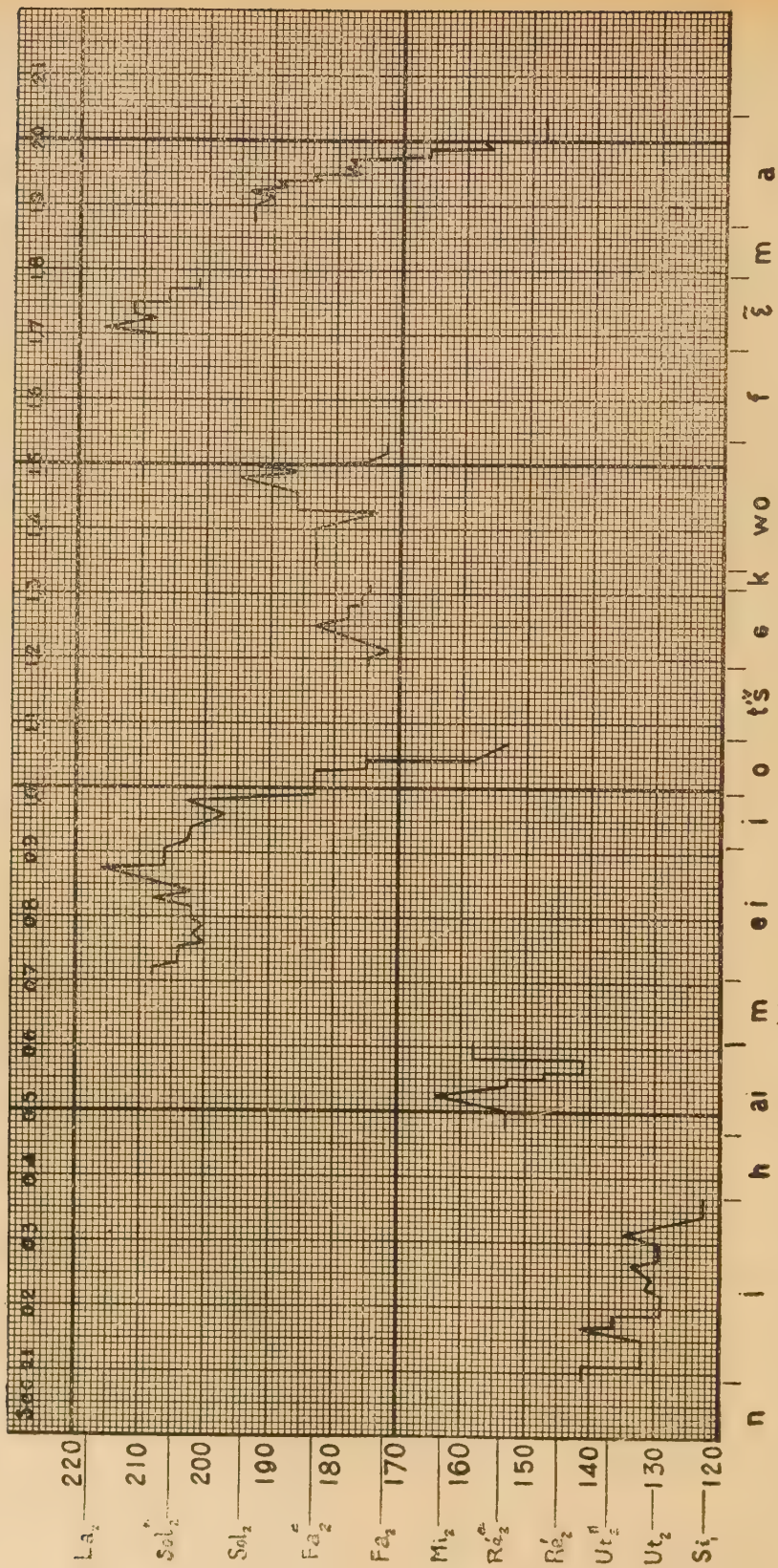
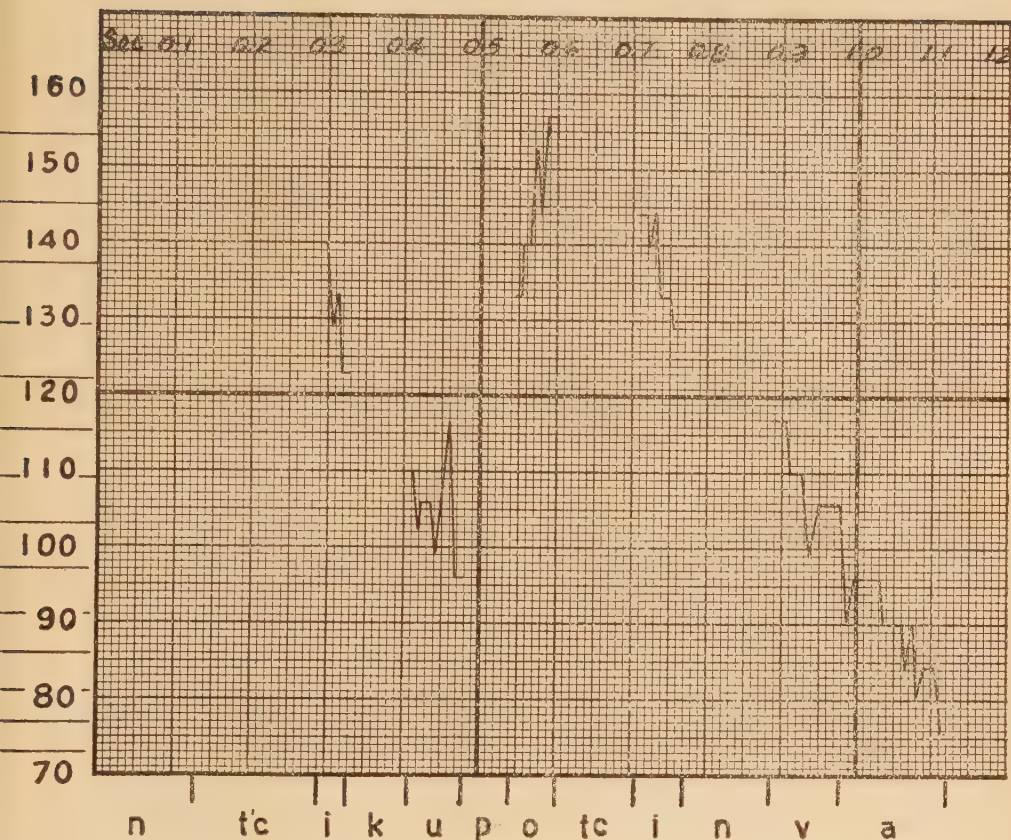


Fig. 13



D'après les courbes obtenues, les deux dernières syllabes particules qui terminent les phrases sont toutes les deux sur un ton descendant (voir Fig. 12 et 13). Seulement dans la première (Fig. 12), la courbe commence sur la note *Sol*₂ et descend successivement de *Fa*₂ à *Mi*₂ puis à *Ré*₂[#], tandis que dans la deuxième (Fig. 13), la dernière syllabe ne commence que sur la note *La*₁ et se ter-

mine sur la note $Ré_1$. Ce qui veut dire que la particule « *ma* » de la phrase pékinoise occupe une position plus élevée que celle de « *va* » de la phrase du dialecte de Ning-Po. Cependant, il faut compter que l'aspect général de la courbe est sur une position plus haute dans la première phrase que dans la dernière.

Il va sans dire que le ton des particules dans ces deux phrases est identique à celui que nous avons vu dans les trois figures (voir Fig. 2, 7, 9) du chapitre précédent (1).

III. — LES PARTICULES ÉNONCIATIVES

SÉRIE I

Les particules dans les phrases énonciatives du pékinois

14.

後來我就去睡勒

hou-lai wo tcio t'cy šwe lə
 Ensuite je aussitôt aller coucher (particule)
 Ensuite je suis allé me coucher tout de suite (2).

15.

我們是不去的

wo-men šə pu t'cy tə (3)
 Nous être non aller (particule)
 Nous n' (y) allons (certainement) pas (4).

(1) Voir p. 104, 107 et 108.

(2) Une phrase énonciative dans le récit.

(3) Sur le tracé, l'occlusion de la consonne « *t* » de la syllabe particule « *tə* » est très petite, elle a une tendance de devenir la consonne sonore. Voir p. 150.

(4) La particule dans cette phrase marque une valeur emphatique.

SÉRIE II

*Les particules dans les phrases énonciatives
du dialecte de Ning-Po*

16. 後來我若就去睏咧

hou-le ɣo-no ʃiu t'ci k'wen le
Ensuite je aussitôt aller coucher (particule)
Ensuite, je suis allé me coucher tout de suite (1).

17. 阿拉是勿去咯

Nous être non aller (particule)
ala ʃ va t'ci go
Nous n' (y) allons (certainement pas).

D'après les figures que nous avons présentées, la dernière syllabe particule dans la phrase énonciative est aussi sur un ton descendant, tant dans le pékinois que dans le dialecte de Ning-Po (voir Fig. 14, 15, 16, 17). Mais ce ton occupe une position assez basse.

Les deux particules énonciatives « *lə* » et « *tə* » dans les phrases du pékinois sont sur un ton descendant ; elles commencent toutes les deux sur la note *Sol*₂ et se terminent sur *Ré*₂ (Fig. 14 et 15). Alors que les deux syllabes particules « *le* » et « *go* » dans les deux phrases de la série II (Fig. 16 et 17) sont aussi sur un ton descendant ; mais l'une commence sur la note *Sol*₁ et se termine sur *Ré*₁ (Fig. 16), et l'autre commence sur la note *Si*₁ et se termine sur *Sol*₁[#] (Fig. 17).

(1) Pour que l'on puisse comparer plus facilement les résultats, nous avons choisi toujours les mêmes phrases du pékinois pour les sujets de l'expérience du dialecte de Ning-Po.

Fig. 14

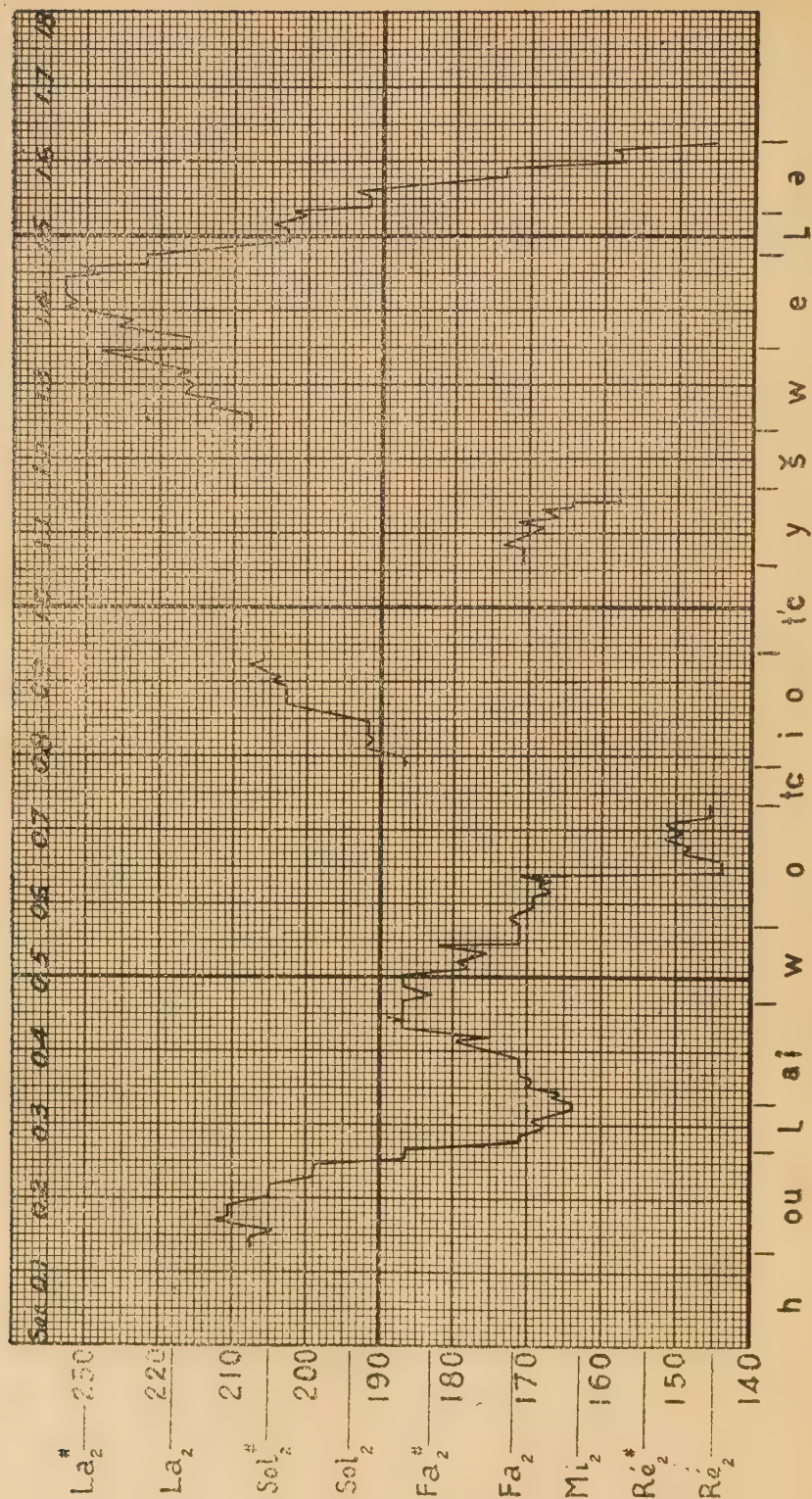


Fig. 15

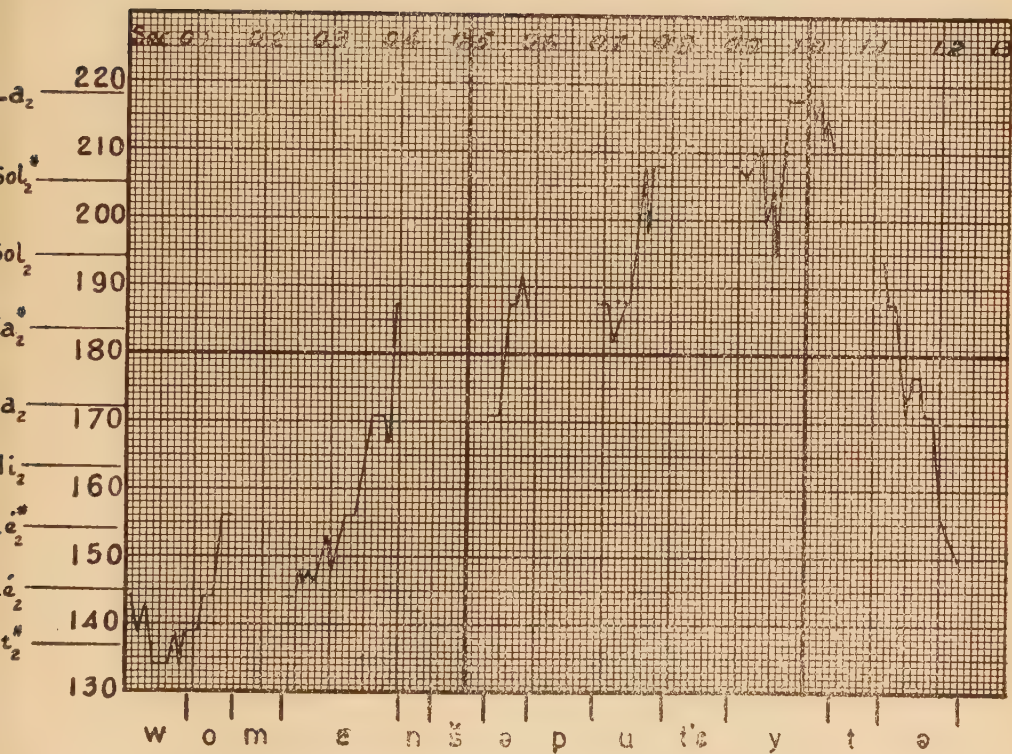


Fig. 16

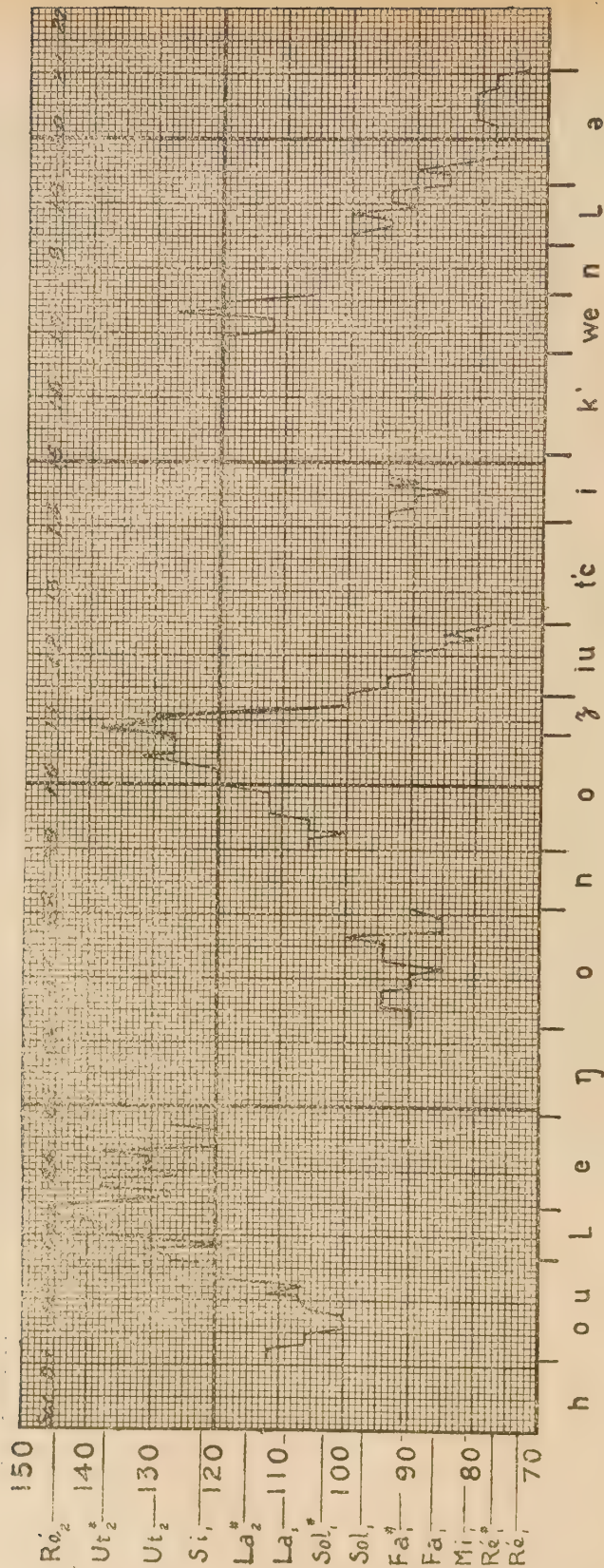
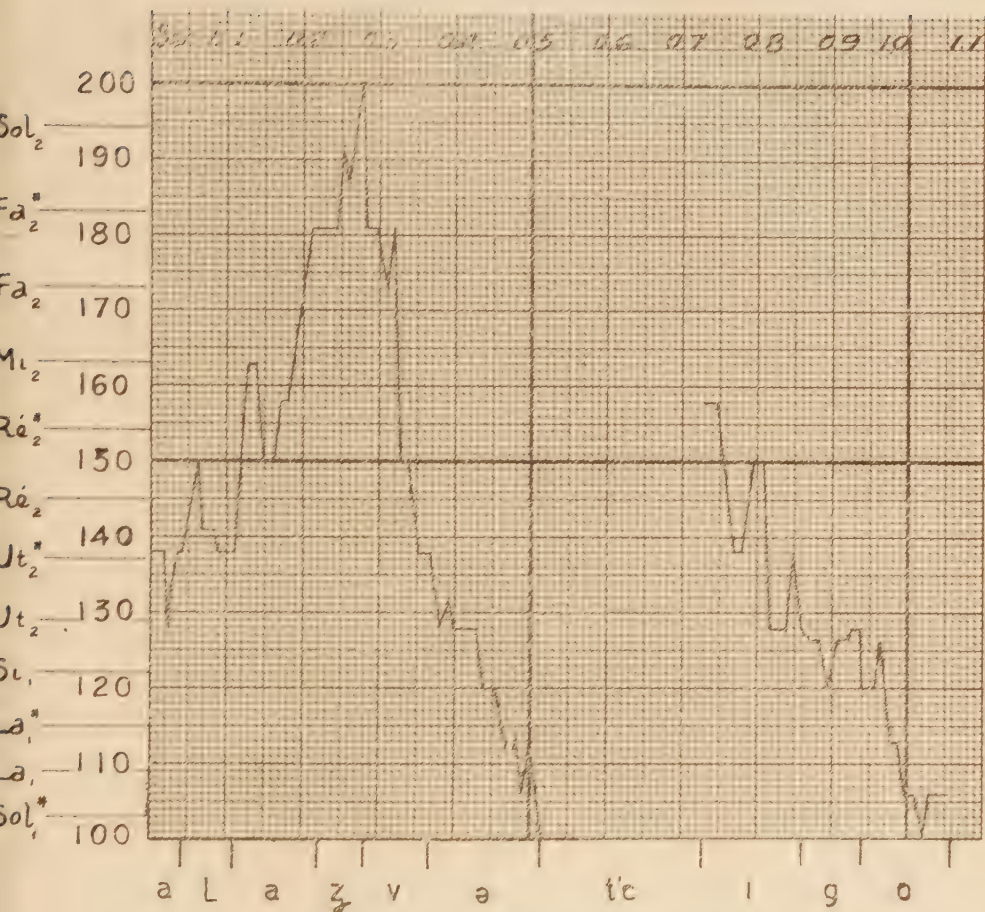


Fig. 17



Par conséquent, ces quatre courbes des syllabes particules dans les phrases énonciatives sont visiblement différentes par leurs positions, mais leurs valeurs relatives restent identiques.

IV. — LES PARTICULES EXCLAMATIVES

Dans l'étude des particules exclamatives, nous avons rencontré une certaine difficulté. D'abord parce que la nuance accessoire du sentiment dans la parole étant illimitée, une même particule peut souvent exprimer plusieurs nuances diverses d'émotion dans des phrases différentes selon les circonstances données. Il est évident que notre étude ne peut être considérée que d'un point de vue général.

D'autre part, puisque chaque phrase exclamative contient toujours une valeur émotive, quelquefois cette nuance d'émotion ne peut être exprimée facilement par le sujet parlant que lorsqu'il est dans la circonstance donnée. Bien que nous ayons pris de grands soins pendant notre enregistrement, nous doutons que ces courbes puissent représenter une valeur absolue.

SÉRIE I

*Les particules dans les phrases exclamatives
du Pékinois*

18. 這朵花真好看啊!

t'ê-two hwa t'šen hau-k'ên a

Cette fleur vraiment jolie (particule)

Cette fleur (est) vraiment jolie ! (1).

(Combien elle est jolie, cette fleur !).

19. 不好嘞, 下雨啦!

pu-hau la shia y la

Non bon (particule) tomber pluie (particule)

Oh (hélas), il pleut !

(1) Le verbe « être » est omis dans cette phrase.

20. 來啊, 不要怕啊!

<i>le</i>	<i>a</i>	<i>pu-iau</i>	<i>p'a</i>	<i>a</i>
Venir	(particule)	non	peur	(particule)

Venez donc, n'ayez pas peur !

SÉRIE II

*Les particules dans les phrases exclamatives
du dialecte de Ning-Po*

21. 格朵花好看咧!

<i>ke-to</i>	<i>hwo</i>	<i>hau-ki</i>	<i>le</i>	(1)
Cette	fleur	jolie	(particule)	

Cette fleur (est) vraiment jolie (2).

22. 勿好咧, 落雨咧!

<i>fə-hau</i>	<i>le</i>	<i>lo</i>	<i>y</i>	<i>le</i>
Non bon	(particule)	tomber	pluie	(particule)

Oh (hélas), il pleut !

23. 來啊, 勿要怕啊!

<i>le</i>	<i>a</i>	<i>fe-iau</i>	<i>p'o</i>	<i>a</i>
Venir	(particule)	non	peur	(particule)

Venez donc, n'ayez pas peur !

(1) Sur le tracé, la consonne sourde « *h* » est devenue sonore sous l'influence des deux voyelles qui l'entourent.

(2) La particule « *le* » marque une valeur emphatique.

Fig. 18

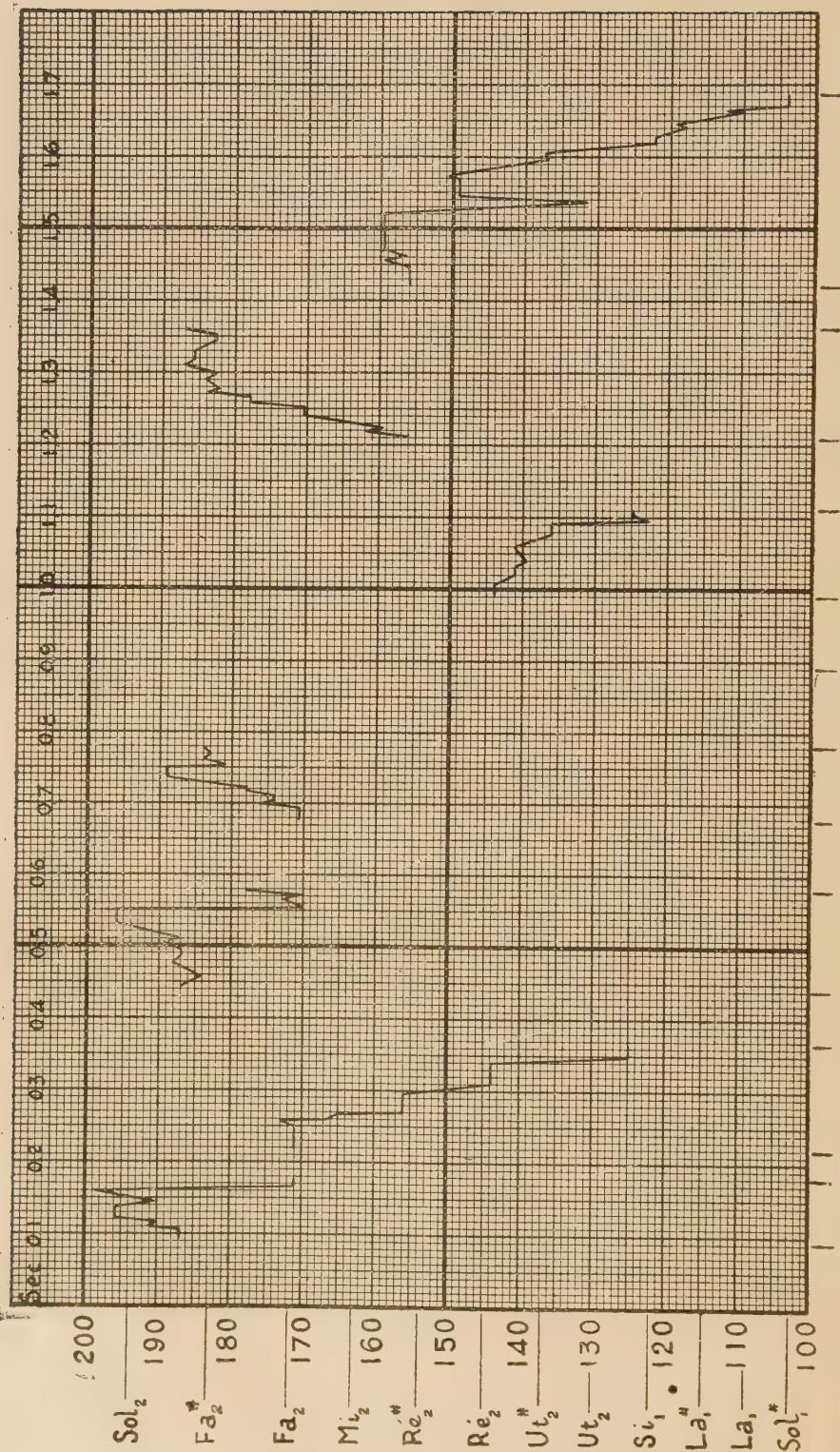


Fig. 19

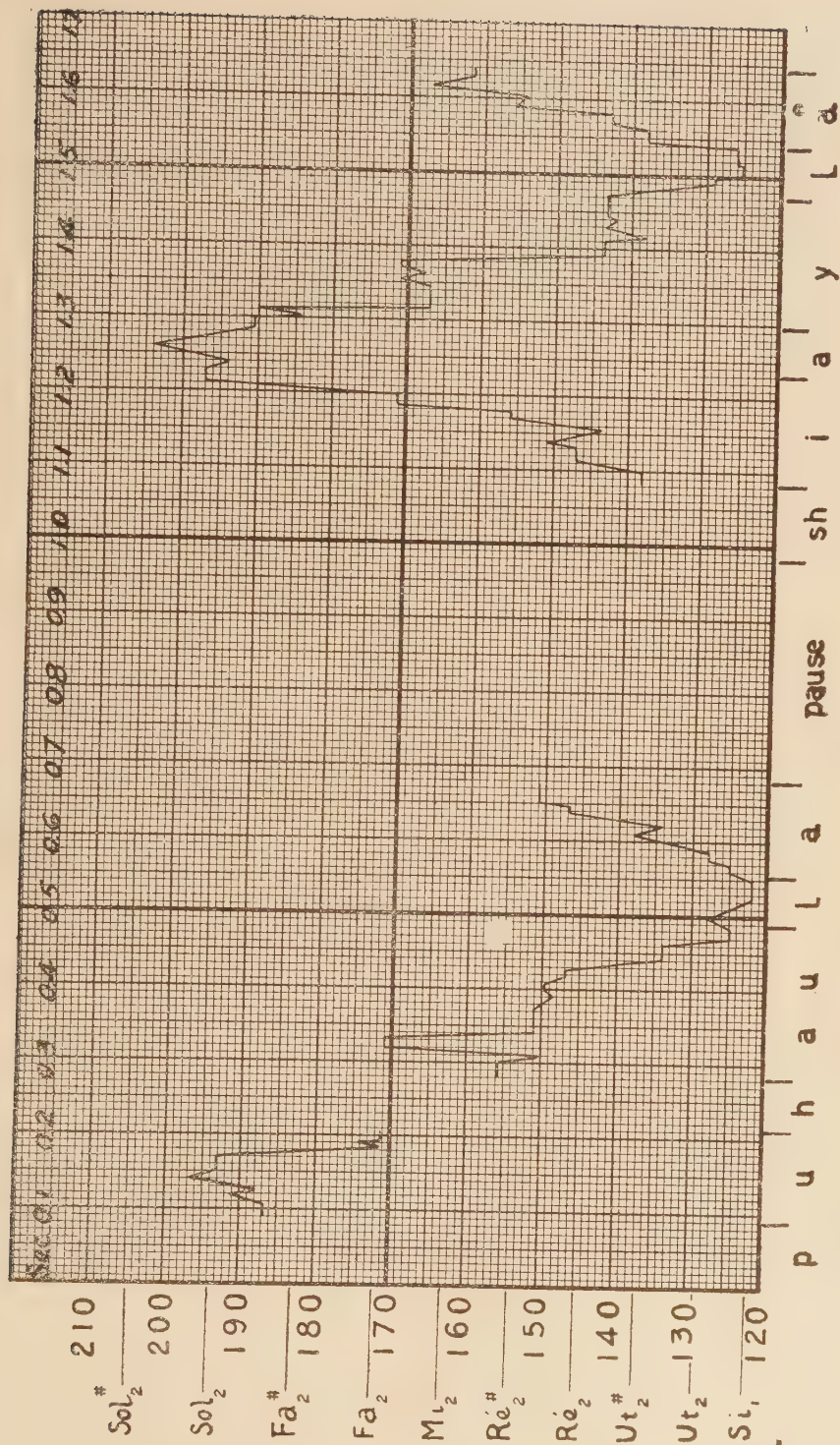


Fig. 20

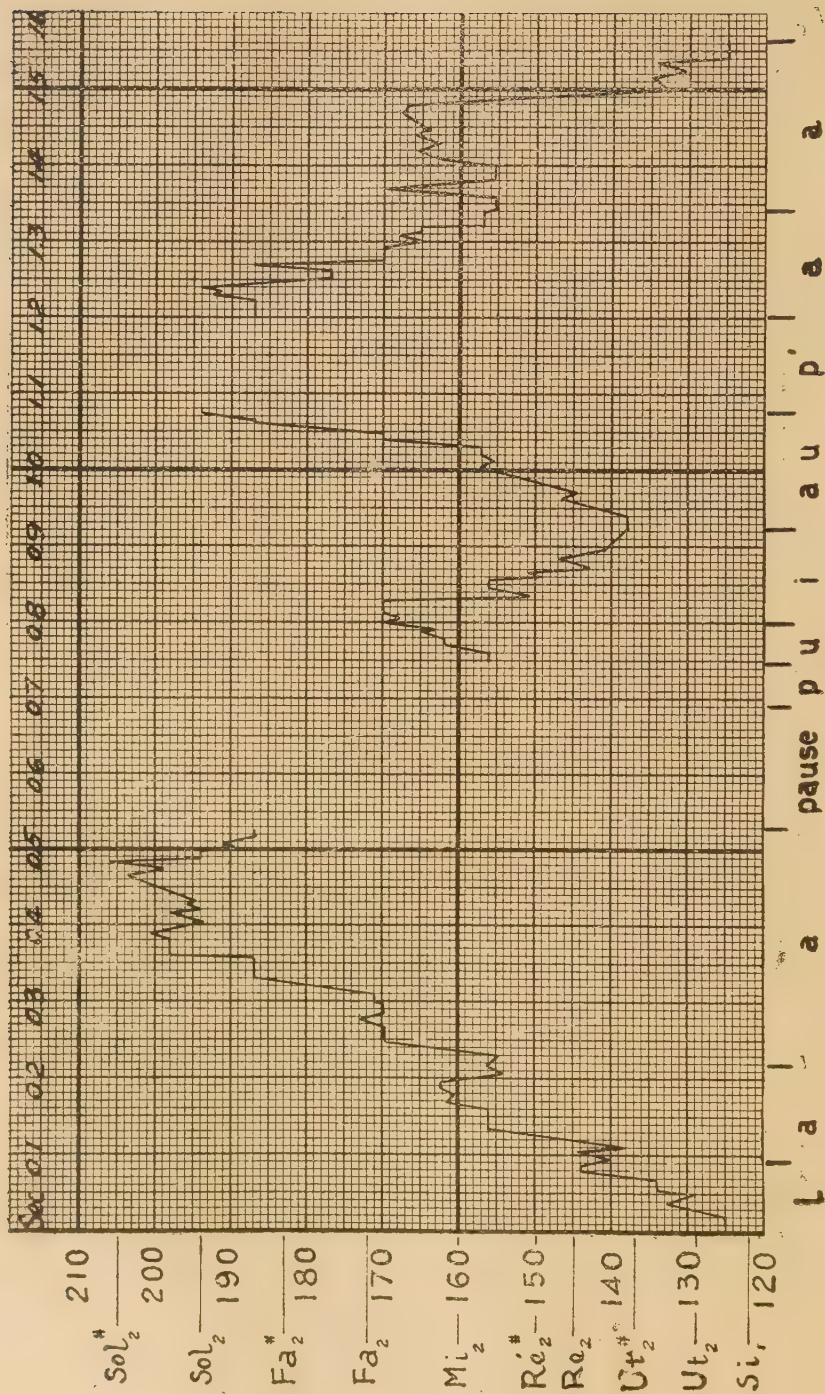


Fig. 21

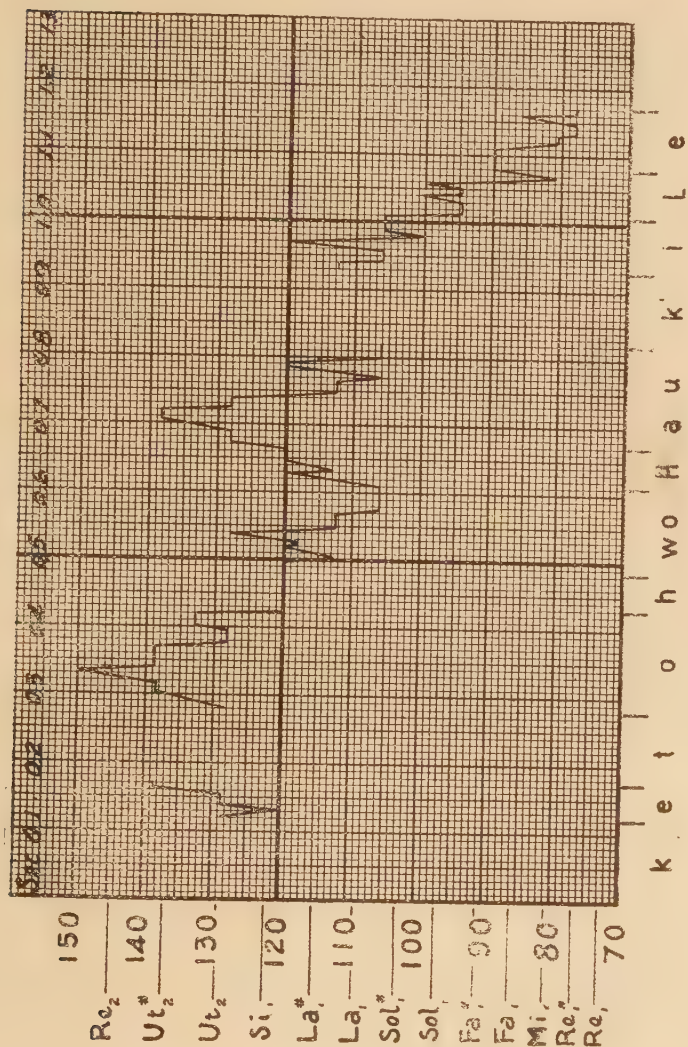


Fig. 22

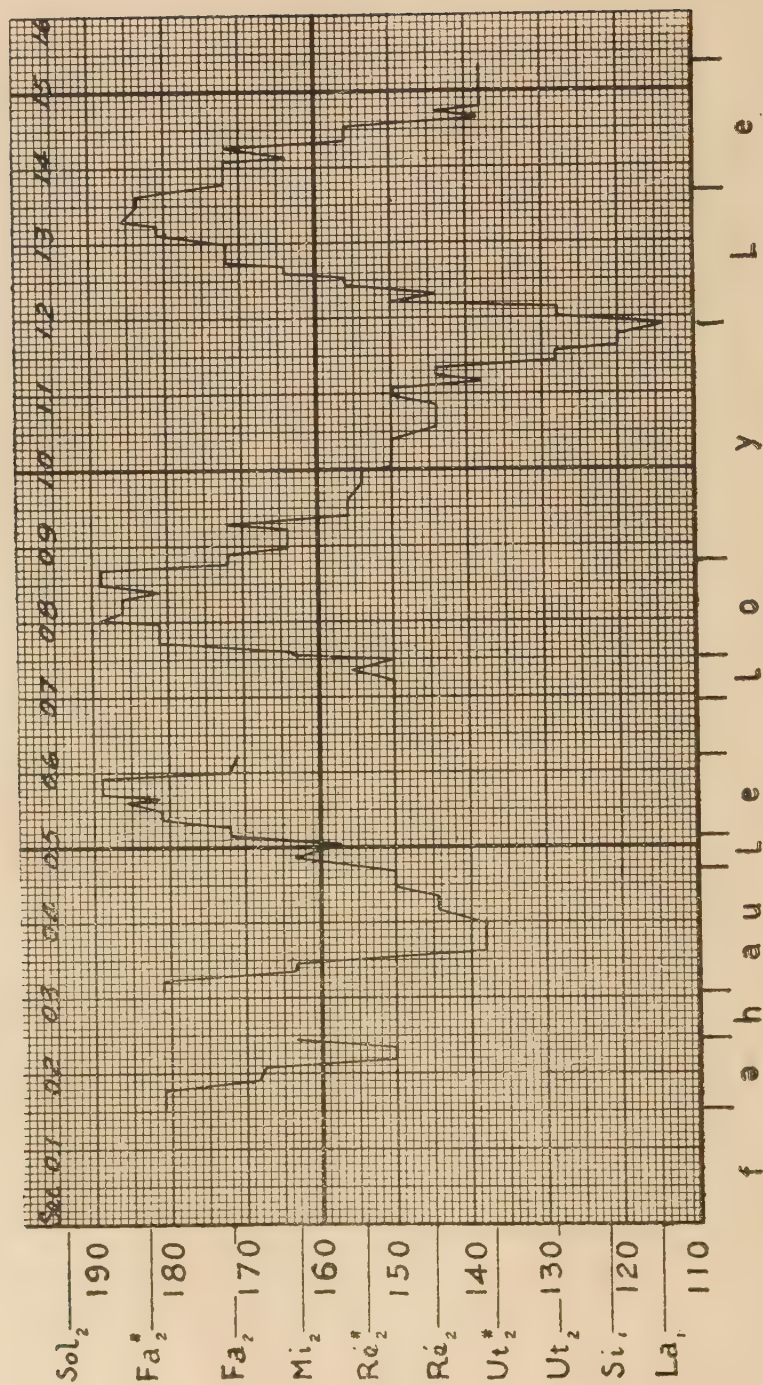
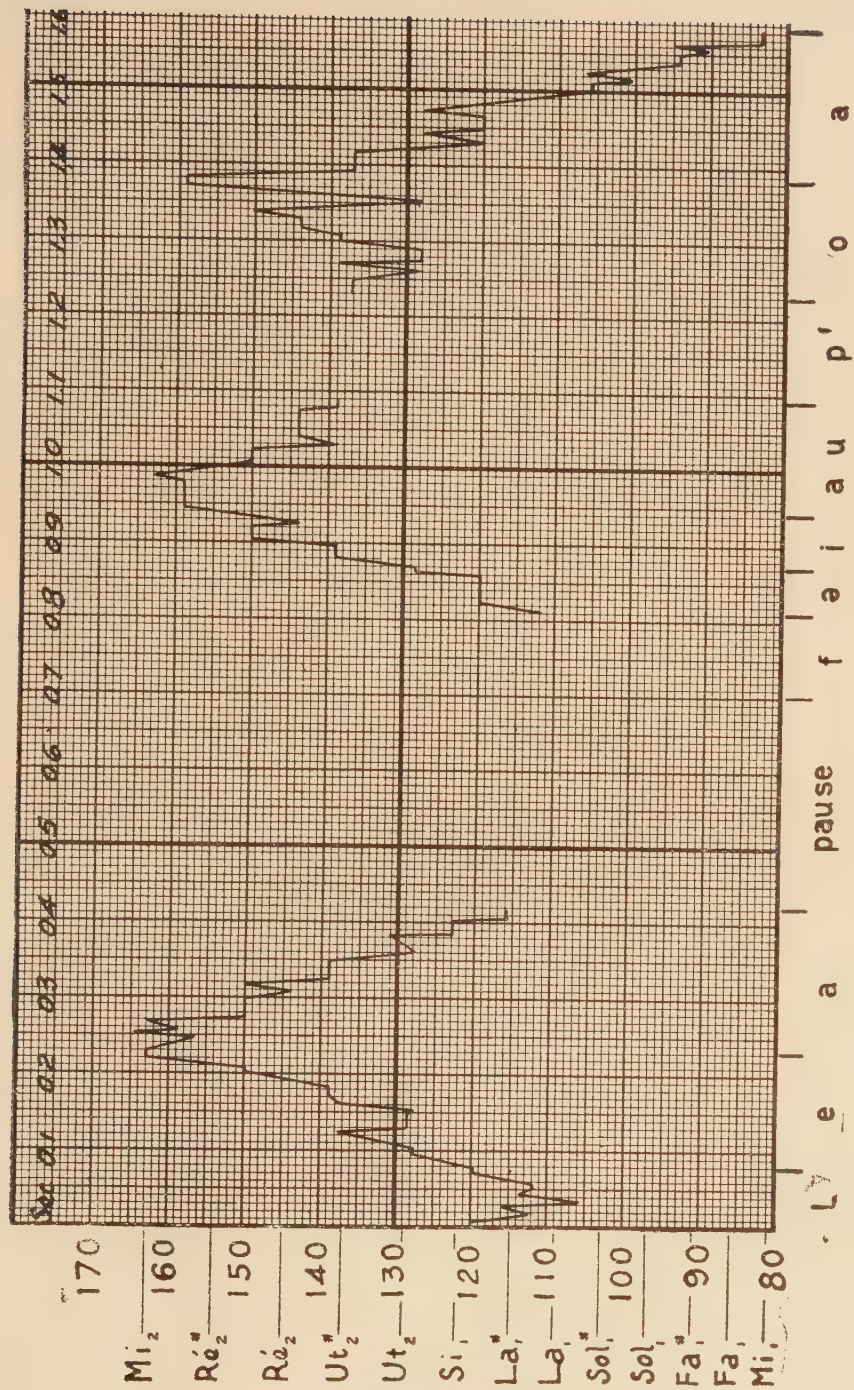


Fig. 23



D'après les courbes obtenues, la dernière syllabe particule dans la première phrase de la série (Fig. 18) est sur un ton descendant. Mais au début de l'émission, la courbe est sur une note assez haute ($Ré_2$ — Mi_2), elle descend ensuite à Ut_2 . Après avoir remontée encore à $Ré_2$, elle redescend successivement de Ut_2 à Si_1 , puis à La_1 jusqu'à $Sol_1^{\#}$. La courbe de cette particule exclamative ne diffère donc guère des particules interrogatives dont nous venons de voir les résultats précédemment (Voir Fig. 2, 7, 12, etc.).

Voyons ensuite la deuxième phrase exclamative ; les deux syllabes particules « *la* » sont sur un ton ascendant (Fig. 19). Mais les deux courbes commencent sur une note assez basse (entre Si_1 et Ut_2), tandis que la première se termine sur la note de $Ré_2^{\#}$ et la deuxième étant plus longue (la durée est 0.17 centième seconde) se termine sur la note de Mi_2 .

Il est encore intéressant de remarquer notre figure 20 qui représente aussi une phrase exclamative du Pékinois. Cette courbe nous montre que la première particule « *a* » est également sur un ton montant qui commence sur la note $Ré_2^{\#}$ et monte brusquement de Fa_2 à Sol_2 , pour atteindre $Sol_2^{\#}$. Seulement à la fin de l'émission, la courbe descend un petit peu (pendant une durée de 0.05 centième seconde).

La courbe nous montre qu'il y a une grande hésitation au début de l'émission de la deuxième particule « *a* ». Elle est hésitante toujours sur les notes Mi_2 et Fa_2 et reste presque uniforme. Pourtant à la fin de l'émission, elle descend brusquement de Ut_2 à Si_1 . Cette dernière syllabe particule est donc sur un ton uni-descendant.

Tout comme dans la série I, la syllabe particule « *le* » dans la première phrase exclamative de la série II est aussi sur un ton descendant (voir Fig. 21), dont la partie initiale est sur une note comprise entre *Sol*₁ et *Fa*₁ et la partie finale sur *Mi*₁ et *Ré*₁.

Pourtant les deux syllabes particules « *le* » dans notre figure 22 sont différentes de celles dans la figure 19. Cette courbe (Fig. 22) nous montre que la première syllabe particule « *le* » est sur un ton dont la plus grande partie est dans la direction ascendante. Elle débute sur la note *Mi*₂ et monte jusqu'à *Sol*₂ ; seulement, à la partie finale, elle descend un petit peu.

La deuxième syllabe particule « *le* » de la même phrase est pourtant sur un ton montant-descendant. La partie ascendante ne commence que sur la note *La*₁, et monte jusqu'au sommet de *Fa*₂[#] ; la partie descendante la suit et descend jusqu'à une note comprise entre *Ré*₂ et *Ut*₂.

Dans la dernière phrase exclamative de la série II, les deux particules « *a* » sont sur un ton descendant (Fig. 23), et toutes les deux débutent sur une position assez élevée. La première commence sur la note *Mi*₂ et la seconde sur une note comprise entre *Ré*₂[#] et *Mi*₂. Toutefois la première particule se termine seulement sur la note *La*₁[#] et la deuxième se termine sur une note beaucoup plus basse (entre *Fa*₁ — *Mi*₁).

De ce fait, on trouve des irrégularités dans le mouvement musical des particules exclamatives des six phrases précédentes. Cela peut s'expliquer par le fait que ces phrases exclamatives ne donnent pas une valeur identique. On peut supposer que ces irrégularités du

ton des particules exclamatives auraient subi l'influence du facteur psychologique.

Dans la première phrase exclamative, les deux figures nous montrent (Fig. 18 et 21) que la syllabe particule reste sur un ton descendant, tout comme les particules interrogatives et affirmatives dans les phrases précédemment étudiées. C'est que cette phrase *tšê two hwa tšen hau k'en* « *a* » ou *ke to hwo hau k'i* « *le* » (cette fleur est vraiment jolie !) ne marque qu'une simple exclamation. L'émotion qu'exprime la particule (*a* ou *le*) n'est pas si vive que celle exprimée dans les deux dernières phrases exclamatives.

Rappelons que nous avons signalé dans la première partie de cette étude (voir page 78) que les particules exclamatives jouent souvent, en chinois, le même rôle que l'interjection. Or, si une particule exclamative prend la fonction d'une interjection dans une phrase, cette particule manifeste un caractère particulier. C'est que l'émotion de la phrase se reporte toute entière sur cette particule. Il est certain qu'on la prononce différemment d'une phrase exclamative ordinaire.

Il faut, par conséquent, compter sur l'émotion qui est plus vive dans les deux dernières phrases. On peut même considérer que les particules comme « *la* » dans « *pu hau la* » (Parbleu ou Hélas) et « *a* » dans « *lai a* » (venez *donec*) ont une valeur d'interjections.

Ainsi, ce sont surtout des particules qui expriment une émotion très vive, ou remplacent la fonction d'interjections dans la phrase ; alors elles manifestent toujours un caractère spécial dans le mouvement musical, qui tend à devenir un ton montant et non un ton descendant.

Toutefois, en étudiant les courbes obtenues précédemment, on constate que certaines particules conservent plus ou moins encore leur caractère primitif. Par exemple, la deuxième syllabe particule « *a* » dans la figure 20 et les deux particules « *a* » dans la figure 23. Tout au moins elles conservent une direction descendante dans la partie finale de la courbe, comme la première particule « *a* » dans la figure 20 et les deux particules « *le* » dans la figure 22.

V. — CONCLUSION

Nous allons essayer d'indiquer ici, avec plus de suite, la conclusion que nous pouvons tirer de cette étude et que nous avons déjà plus ou moins partiellement exprimé au courant de l'explication des courbes :

1° La particule interrogative est sur un ton en majeure partie descendant. Mais ce ton occupe généralement une position assez haute.

2° La particule énonciative est aussi sur un ton descendant. Pourtant l'aspect général de ce ton est toujours sur une position beaucoup plus basse.

3° Pour la particule exclamative, nous évitons autant que possible d'être affirmatif. Car il se peut que quelques-uns des résultats obtenus, ne soient pas valables pour toutes les particules exclamatives. Toutefois, d'après les résultats que nous avons obtenus précédemment et en ajoutant l'expérience que nous avons faite en dehors de ce travail sur les autres phrases du Péki-

nois, du dialecte de Ning-Po et du dialecte de Shanghai, nous pouvons supposer que la particule exclamative, en principe, est aussi sur un ton descendant. Cependant, son caractère peut être modifié en partie ou en entier par l'influence du facteur psychologique, selon la valeur que le sujet parlant attache spécialement à cette particule.

Il résulte de ce qui précède que la particule, quelle que soit sa valeur sémantique, qui est différente dans l'une et l'autre phrase, est prononcée généralement sur un ton descendant.

CHAPITRE III

L'INTENSITÉ ET L'AUDIBILITÉ

I. — MÉTHODES DE RECHERCHE

L'étude précédente du système tonal des particules ne forme qu'une partie de notre recherche de la phonétique expérimentale. Il est nécessaire de savoir ici quel est le degré de l'intensité des particules dans les phrases.

L'accent syllabique de la langue chinoise est jusqu'ici encore inconnu. Au point de vue auditif, il est très difficile de savoir exactement l'accent syllabique dans une phrase chinoise par le fait que celle-ci est si riche d'accent musica! Il faut ajouter d'ailleurs que l'accent de la phrase est très mobile d'après notre impression acoustique (voir page 62).

Cependant on distingue facilement, d'après la méthode subjective, que la syllabe particule terminale d'une phrase est toujours inaccentuée. C'est donc pour cette raison que nos philologues ont donné le nom de *ton léger* aux particules : leur point de vue est basé, semble-

t-il, sur l'accent d'intensité et non sur la hauteur musicale, comme le nom l'indique. C'est que, selon nos anciens philologues, on distingue un son sourd (*tsong-in*) et un son léger (*t'cing-in*) pour la syllabe accentuée et la syllabe inaccentuée. Ce qui veut dire que la particule est sur une tension relâchée.

Il est vrai que l'étude de l'accent d'intensité du chinois ne peut être faite de plus près et d'une façon plus précise sans qu'elle soit basée sur la méthode de la phonétique expérimentale, c'est-à-dire sur la méthode objective. Malheureusement la méthode scientifique n'a pu donner jusqu'ici de résultats satisfaisants. L'appareil intensimètre que nous utilisons pour l'expérience ne donne que l'intensité physique. Or, cette expérience ne peut être acceptable que s'il s'agit de mesurer l'intensité du même phonème, sur la même note et sur la même personne. Ce qui est difficile, c'est de trouver plusieurs syllabes particules exactement identiques dans les phrases différentes (1). Pourtant nous nous permettons d'instituer une expérience sur des exemples très limités, nous ne nous occupons que de la valeur de la dernière syllabe particule (2).

II. — SUJETS D'EXPÉRIENCE

Pour rendre plus facile la comparaison de cette recherche avec notre étude du chapitre précédent, nous

(1) Mais dans la langue courante, par la tendance évolutive des syllabes particules, celles à voyelles antérieures sont devenues à voyelle neutre « ə », (Voir p.148. C'est pourquoi notre expérience peut être faite seulement sur ces particules qui ont subi des changements phonétiques.

(2) On ne peut étudier avec d'autres phonèmes de la phrase.

Fig. 24

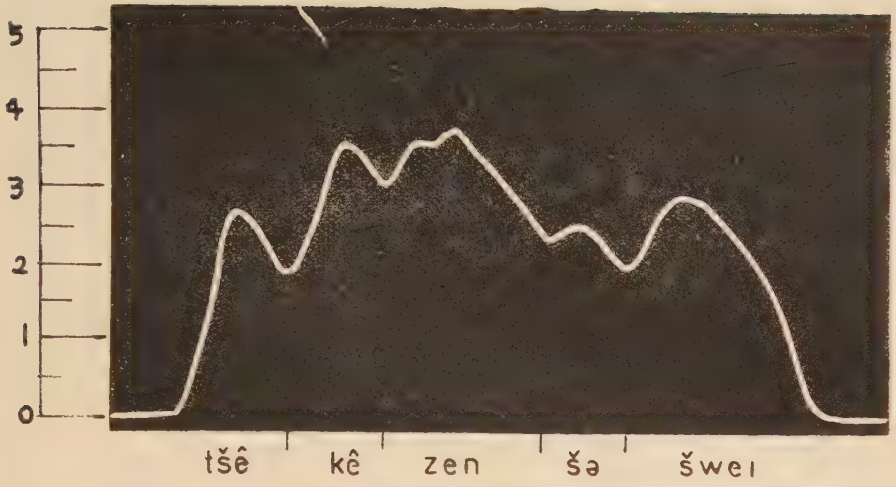


Fig. 25

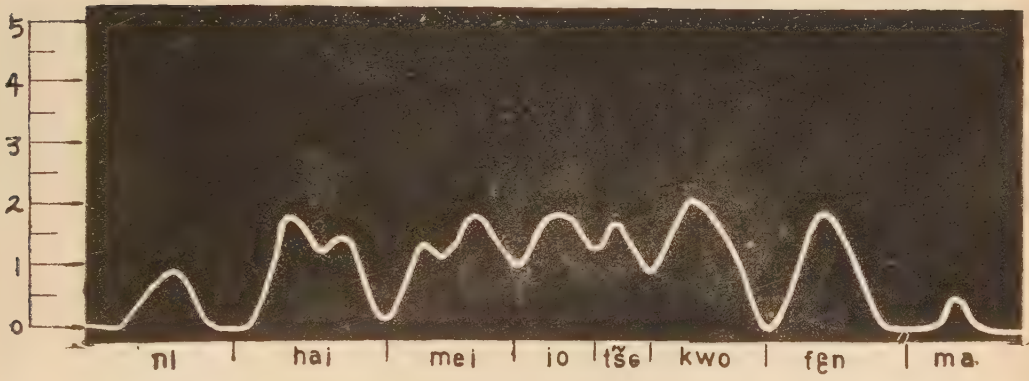


Fig. 26

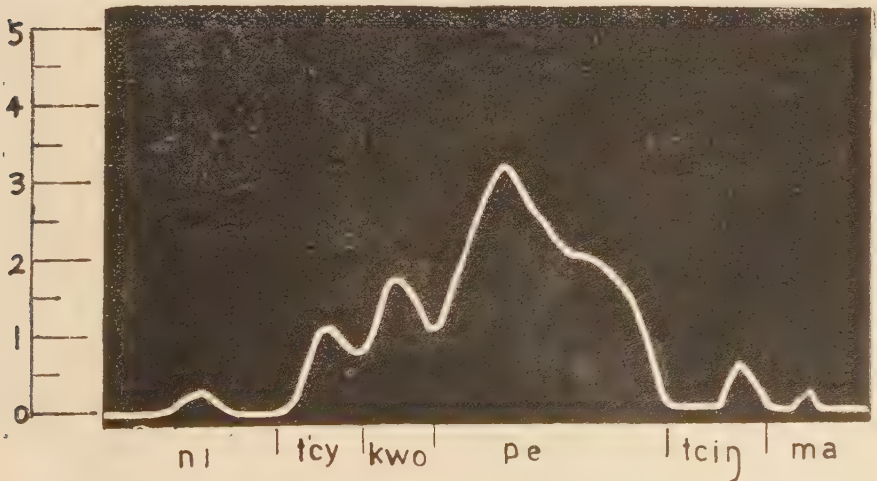


Fig. 27

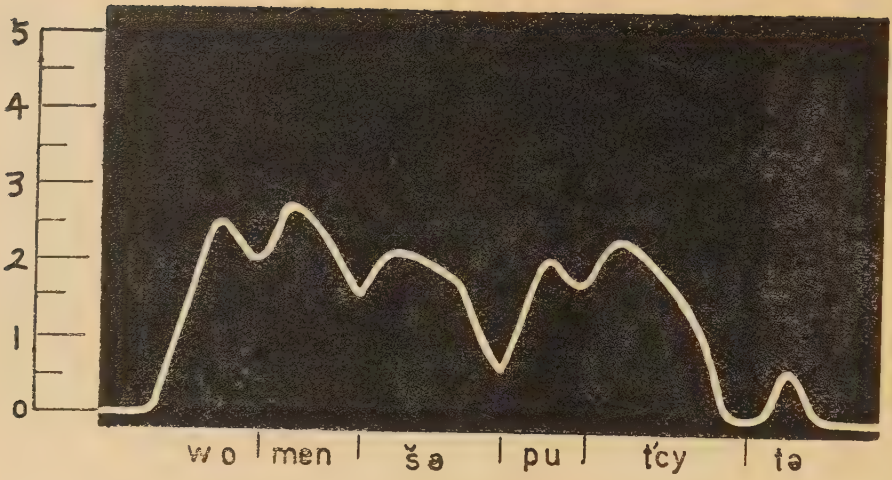


Fig. 28

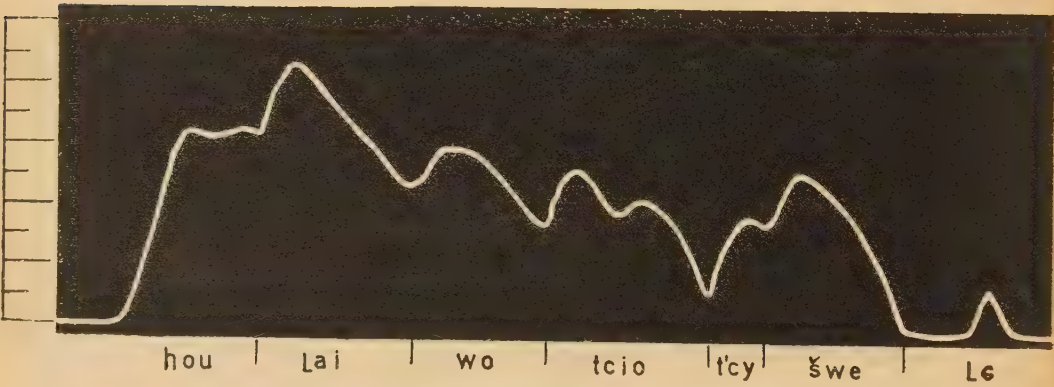
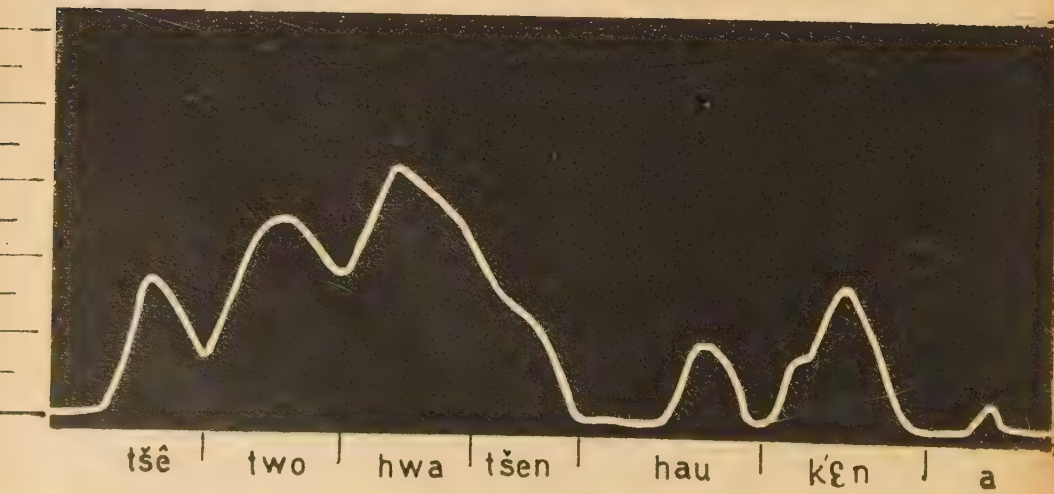


Fig. 29



utilisons ici les mêmes exemples que nous avons choisis pour l'expérience de la hauteur musicale.

1. *tsê-kê zen šə « šwei » ?* (Fig. 24).
Qui est cet homme ?
2. *ni t'cy-kwo pe-tcing « mā » ?* (Fig. 25).
Est-ce que tu as été à Péking ?
3. *ni hai mei-io t'šə-kwo fen « mā » ?* (Fig. 26).
Est-ce que tu n'as pas encore mangé ?
4. *Wo-men šə pu-t'cy « tə »* (Fig. 27).
Nous n'y allons certainement pas.
5. *hou-lai wo tcio-t'cy šwei « lə »* (Fig. 28).
Ensuite, je suis allé me coucher tout de suite.
6. *tšê-two hwa tšen hau-k'en « a » !* (Fig. 29).
Cette fleur est vraiment jolie !
(Combien elle est jolie, cette fleur !).

III. — FAITS EXPÉMENTAUX

L'enregistrement a été fait au laboratoire de l'Institut de Phonétique, sur l'appareil intensimètre de NEUMANN.

Les rangs verticaux indiquent les degrés de la tension.

IV. — EXPLICATION DES EXPÉRIENCES PRÉCÉDENTES

D'après les résultats que nous avons obtenus dans la première phrase interrogative terminée par un terme interrogatif (pronom relatif) « *swei* » (qui), cette dernière syllabe a le sommet de la tension sur le degré

de 4 (Fig. 24). Elle est donc assez tendue par rapport aux autres syllabes particules dans les phrases suivantes, qu'elles soient interrogatives (Fig. 25 et 26), énonciatives (Fig. 27 et 28) ou exclamatives (Fig. 29). Dans ces dernières, le rôle de l'accent est justement plus faible sur la syllabe particule. Ce caractère décroissant de la tension vocalique des syllabes particules est très significatif dans les graphiques des figures 25, 26, 27, 28 et 29. Les courbes nous montrent, dans la dernière syllabe de chaque phrase, seulement une petite montée qui nous indique une tension minime en comparaison de celle des autres phonèmes. Les sommets de la tension des syllabes particules sont, soit à peine atteints sur le degré de 1, comme dans les figures 27 et 28, soit sur la moitié du degré 1, comme dans les figures 25, 26, 29. Elles sont toutes relâchées.

De ce qui précède, nous pouvons conclure que la tension est toujours moins forte dans la partie finale d'une phrase où se trouve la syllabe particule que ces phrases soient interrogatives, énonciatives ou exclamatives.

D'autre part, quand une phrase est terminée par un terme interrogatif, pronom ou adjectif, au lieu d'une particule, la tension est relativement tendue par rapport à celle des particules.

V. — TENDANCE ÉVOLUTIVE DES PARTICULES DANS LA LANGUE COURANTE

Comme nous avons signalé précédemment (voir page 16), bien que l'écriture chinoise ne soit pas alphabétique, elle ne reste pas non plus purement idéographique. La

plupart des mots vides, soit qu'ils soient empruntés directement aux mots pleins, ceux-ci ayant une prononciation identique à celle des mots vides, l'idéogramme devenant phonogramme, soit qu'ils soient fabriqués de mots soit-disant idéogramme-phonétiques (1). De ce fait, un mot vide voit généralement sa prononciation rendue par l'écriture (2).

Cependant, la prononciation actuelle des syllabes particules est plus ou moins étrangère à ce que représente la langue écrite, quoique l'on y obéisse encore dans la prononciation de la lecture (3). Etant donné le caractère conservateur et stationnaire de l'écriture (4), ce désaccord nous montre nettement qu'il y a eut une mutation phonétique des syllabes particules dans l'évolution de la langue parlée.

Prenons une particule telle que « *ma* » qui est représentée dans la langue écrite par le signe 嗎. Ce caractère est composé d'un côté par 口 (*k'ou*, *bouche*, parce que la particule est employée dans la parole) (5), un signe déterminatif exprimant l'idée générale du mot, et d'un autre côté par 馬 (*ma*, qui veut dire cheval, lorsqu'il est employé isolément), un signe représentant le

(1) C'est-à-dire, un caractère qui est composé par deux signes, l'un représente le son qu'on doit prononcer et l'autre exprime l'idée générale du sens du mot. Cf. Tchang Tcheng-Ming, *L'écriture chinoise et le geste humain*, p. 9.

(2) Il est naturel que la graphie tende de plus en plus à ne plus correspondre à ce qu'elle doit représenter, à cause de l'évolution constante de la langue parlée. Cependant, la plupart des mots particules dans la langue écrite ont été récemment inventée, surtout après le mouvement réformiste de la langue écrite moderne.

(3) Quand on lit un texte, on voit en même temps la prononciation qu'indique l'écriture.

(4) Voir p. 20.

(5) La plupart des nouveaux caractères qui représentent les particules dans la langue écrite sont composés de ce signe « *K'ou* » (bouche) parce que la particule est employée surtout dans la parole.

son du mot. Pourtant la prononciation de cette particule dans la langue courante d'aujourd'hui est « *m* » au lieu de « *ma* », bien que la prononciation de la lecture conserve encore la prononciation primitive.

On voit des cas identiques pour les autres particules dans leur mutation phonétique par exemple :

« <i>i</i> » > « <i>ə</i> »		
<i>ni</i> > <i>nə</i>		<i>ti</i> > <i>tə</i>
« <i>a</i> » > « <i>ə</i> »		
<i>ma</i> > <i>mə</i>	<i>pa</i> > <i>pə</i>	<i>la</i> > <i>lə</i>

Tous ces phonèmes de changement phonétique des syllabes particules ne manifestent qu'une tendance à reculer les articulations antérieures (*i* > *ə*, *a* > *ə*), c'est-à-dire le rassemblement des articulations vers le milieu de la voûte palatine.

Par conséquent, quelle est la cause de cette tendance évolutive des particules dans la langue courante ?

Il est à rappeler que les voyelles à timbre fermé sont prononcées avec les muscles tendus, et inversement les voyelles à timbre ouvert avec les muscles relâchés. Or, le résultat de l'expérience que nous avons obtenu précédemment nous a indiqué que la syllabe particule est toujours inaccentuée dans la phrase. C'est-à-dire qu'elle y occupe une place qui a un accent d'intensité très faible (voir page 146). L'articulation extrême étant toujours très difficile à conserver dans une syllabe où l'accent d'intensité est minime. C'est pourquoi les voyelles antérieures dans les syllabes particules sont toutes devenues des voyelles centrales.

Un autre exemple que nous avons déjà cité dans le chapitre II de la première partie de cet ouvrage (voir

page 75), nous confirme encore cet état de choses. Le mot *liau* ayant son sens propre de *finir* ou *terminer*, est employé aussi comme une particule dans la langue écrite. Il est prononcé « *liau* » quand il est employé dans son sens propre. Mais on le prononce « *lɔ* » lorsqu'il est employé en tant que particule, quoique la prononciation de la lecture reste telle quelle.

Ce changement phonétique de « *liau* » en « *lɔ* » consiste non seulement dans le retrait de l'articulation antérieure au centre, mais aussi par la contraction de diphtongue en monophthongue. Dans son livre sur *L'Étude de la phonétique générale*, mon Maître, Monsieur Fouché, constate que la diphtongaison spontanée ne peut se maintenir intacte que dans les conditions où la syllabe est longue et accentuée (1), lorsque dans une syllabe brève et inaccentuée, comme c'est le cas des syllabes particules du chinois (2), il est très difficile de maintenir sa propre diphtongue. Il est donc naturel qu'il existe rarement des particules qui soient des diphtongues : même celles qui étaient composées de diphtongues, ont été transformées plus tard en monophthongues.

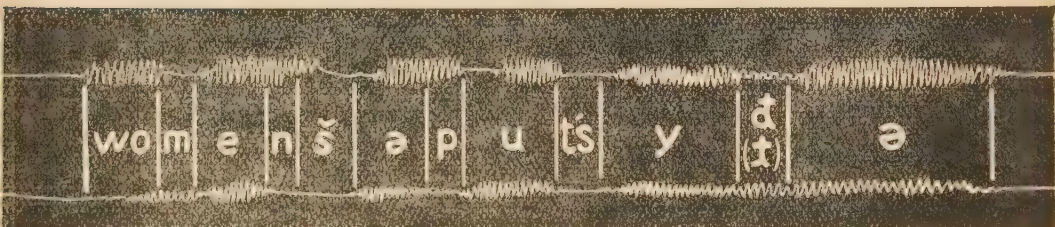
Enfin, un autre exemple est aussi important à signaler. On sait qu'il n'existe pas, en principe, de consonnes sonores dans la langue pékinoise. Toutefois, l'on admet qu'il en existe dans les cas d'assimilation. Par conséquent, même pour l'impression auditive, on distingue nettement les syllabes particules telles que « *tɔ* », « *pɔ* » (*ti* > *tɔ*, *pa* > *pɔ*), qui terminent des phrases, sont devenues « *dɔ* », « *bɔ* » dans la langue courante.

(1) Voir Fouché, *L'étude de phonétique générale*, p. 31

(2) Les syllabes particules ne sont pas toutes brèves.

Quand on étudie le tracé de l'expérience graphique, les vibrations sont très amples sur la ligne de larynx indiquant le mouvement vibratoire des cordes vocales. Le tracé que nous reproduisons ci-dessous est obtenu par un tambour extra-souple. La syllabe particule « *t* » dans la phrase : *wo-men šə pu t'cy* « *tə* » (nous n'y allons *certainement* pas) (voir page 122) est complètement sonorisée. Elle a même une tendance à devenir une constrictive, parce que l'occlusion est presque nulle sur le tracé (voir Fig. 30).

Fig. 30



Haut : ligne de la bouche.

Bas : ligne du larynx.

Il est vrai que la tendance à la sonorisation de la consonne occlusive dans la syllabe particule précédemment citée, peut être aussi expliquée par les influences des deux voyelles qui l'entourent et tendent à augmenter l'aperture de la consonne. Pourtant il ne faut pas oublier que c'est justement parce que la syllabe particule est articulée avec une tension très faible que ses voisins (la voyelle qui précède et celle qui suit) peuvent envahir sur le domaine de la consonne. C'est exemple

confirme tous ce que nous avons cité dans les chapitres précédents des exemples identiques (1).

Par ce qui précède, on doit conclure que les tendances évolutives des syllabes particules, soit dans le rassemblement des articulations des voyelles, soit dans la contraction des diphtongues en monophtongues, soit dans l'assimilation d'une consonne sourde en une sonore, n'est que la conséquence du relâchement de la tension musculaire.

(1) Voir aussi les exemples donnés aux pages 69, 72 et 102.

CONCLUSION

L'introduction des mots-outils dans une langue n'est que la conséquence d'un besoin interne du système linguistique où les éléments composés se trouvent en état de déséquilibre.

Dans une langue comme le chinois, où l'ordre des mots dans une phrase est relativement fixe, où le ton est réservé pour distinguer le sens du mot qui forme ainsi une langue très riche en accent musical ; en conséquence, il est difficile, à l'oreille, de distinguer l'accent d'intensité. Dans ces conditions particulières, l'élément affectif du chinois est obligé de s'exprimer par les mots outils—particules.

Par conséquent, l'étude des particules ne consiste pas dans les recherches de l'aspect formel du problème grammatical, mais dans ce qu'une particule exprime de détermination générale de la phrase. Cependant, notre étude précédente n'a pas épuisé tout son caractère et sa nuance particulière qui reposent encore sur quelque chose de plus fin, de plus caché, de moins accessible à l'analyse.

Au point de vue phonétique, les deux traits qui caractérisent les particules, quelles que soit les nuances qu'elles représentent, si différentes les unes des autres dans les phrases, elles sont toujours sur un ton descendant,

qui constitue en même temps, une syllabe à l'accent d'intensité faible.

Il ne fait aucun doute que le premier n'est que la conséquence du dernier. Le fait est que l'intensité est produite par une contraction des muscles du thorax, et que la hauteur musicale dépend de la tension des cordes vocales. C'est donc justement le relâchement de la tension des cordes qui entraîne un abaissement de la hauteur.

Peu importe que la quantité d'une syllabe particule soit longue ou brève, elle est toujours en voie d'affaiblissement au point de vue physiologique.

L'effort musculaire joue d'ailleurs un rôle très important dans les changements phonétiques que subissent les phonèmes pendant l'évolution d'une langue. C'est sur lui que les diverses tendances concourent simultanément.

Nous avons particulièrement montré dans notre dernier chapitre, le caractère décroissant de la tension musculaire pendant la durée d'une syllabe particule. Par conséquent, c'est par ce relâchement de l'effort musculaire qu'on peut expliquer les changements phonétiques soit spontanés, soit conditionnés, des syllabes particules au cours de l'évolution de la langue courante.

Vu, le 18 Janvier 1938,

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris :*

J. VENDRYES.

Vu et permis d'imprimer,

*Le Recteur
de l'Académie de Paris :*

G. ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

- BRUNOT (F.) et BRUNEAU (Ch.). — *Précis de grammaire historique de la langue française*, nouvelle édit., Paris 1937.
- CHAO (Y. R.). — *Studies in the modern Wu-Dialects*, Tsing Hua College research Institute, Monograph N° 4, Péking, 1928.
- DELACROIX (H.) et VENDRYÈS (J.), etc. — *Psychologie du langage*, Paris 1933.
- FOUCHÉ (P.). — *Etudes de phonétique générale*, Société d'Édition, Les Belles Lettres, Paris, 1927.
- GINNEKEN (J. Van). — *Principes de linguistique psychologique* (traduit du hollandais), Paris-Amsterdam-Leipzig, 1907.
- GRAMMONT (M.). — *Traité de phonétique*, Paris, 1933.
— *Traité pratique de prononciation française*, Paris, 1925.
- JESPERSEN (O.). — *Growth and structure of the English language*, Leipzig, 1930.
— *Progress in language*, 2^{me} édit., London.
- KARLGRÉN (B.). — *Sound and symbol in Chinese*, Oxford University Press, London, 1923.
- *Analytic dictionary in Chinese*, Stockholm, 1918.
— *Etudes sur la phonologie chinoise*, Stockholm, 1915-1926.
— *Philology and ancient China*, Oslo, 1926.

LIU (Fu). — *Les mouvements de la langue nationale en Chine*, Paris-Péking, 1925.

— *Etude expérimentale sur les tons du chinois*, Paris, Société d'Édition, Les Belles Lettres, 1925.

LING (Y. T.). — *Quelques problèmes linguistiques du chinois*, Shanghai, The commercial Press, Ltd. 1933.

MASPERO (H.). — *Le dialecte de Tch'ang-Ngan sous les T'angs*, dans le Bulletin de l'Ecole française de l'Extrême-Orient, XX, N° 1, 1920.

MEILLET (A.). — *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 4^{me} édit., Paris.

MEILLET (A.) et VENDRYÈS (J.). — *Traité de grammaire comparée*, Paris.

MERIGGI. — *Sur la structure des langues « groupantes »*, p. 185, *Psychologie du langage*, Paris, 1933.

SAUSSURE (F. de). — *Cours de linguistique générale*, Paris-Lausanne, 1916.

VENDRYÈS (J.). — *Le langage, Introduction linguistique à l'histoire*, Paris, 1921.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE DE M. H. MASPERO.....	1
AVANT-PROPOS	1
TRANSCRIPTIONS PHONÉTIQUES	6
INTRODUCTION. — <i>Le chinois est-il une langue monosyllabique?</i>	9
I. — Contradiction entre la langue parlée et langue écrite	9
II. — « Polysyllabisme » dans la langue parlée ancienne	14
III. — Combinaison des syllabes significatives	23
IV. — Redoublement des syllabes	29
V. — Subordination des syllabes phonétiques	33
VI. — Conclusion	40

PREMIÈRE PARTIE

ÉTUDE GÉNÉRALE

CHAPITRE I. — <i>Le rôle des particules dans la langue chinoise</i>	45
I. — Valeur et signification	45
II. — Rôle grammatical des particules	47
III. — Rôle affectif des particules	50
IV. — Rôle phonétique des particules	54
CHAPITRE II. — <i>Aperçu historique</i>	59
I. — Les particules dans la langue classique	59
II. — L'origine des particules interrogatives	62
III. — L'origine des particules expressives	67

CHAPITRE III. — <i>L'emploi des particules dans les parlers modernes</i>	75
I. — Dans la langue pékinoise	75
II. — Dans les parlers modernes	79
III. — Changements phonétiques des particules	83

DEUXIÈME PARTIE

ÉTUDE DE LA PHONÉTIQUE EXPÉRIMENTALE

CHAPITRE I. — <i>Examen instrumental des phrases affirmatives et des phrases interrogatives</i>	91
I. — Sujets d'expérience	91
II. — Représentation graphique des courbes de la hauteur musicale	97
III. — Les résultats d'expérience	103
IV. — Conclusion	108
CHAPITRE II. — <i>Le système tonal des particules</i>	111
I. — But de ce travail	111
II. — Les particules interrogatives	113
III. — Les particules énonciatives ..	116
IV. — Les particules exclamatives	122
V. — Conclusion	133
CHAPITRE III. — <i>L'intensité et l'audibilité</i>	135
I. — Méthode de recherche	135
II. — Sujets d'expérience	136
III. — Faits expérimentaux	139
IV. — Explication des expériences précédentes	139
V. — Tendance évolutive des particules dans la langue courante	140
CONCLUSION	147
BIBLIOGRAPHIE	149
